

Fr 1180.10

**HARVARD COLLEGE
LIBRARY**



**BOUGHT WITH INCOME
FROM THE BEQUEST OF
HENRY LILLIE PIERCE
OF BOSTON**

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

VIE DE LA REINE
ANNE DE BRETAGNE.

LYON

IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN.

VIE DE LA REINE

ANNE DE BRETAGNE

FEMME DES ROIS DE FRANCE

CHARLES VIII ET LOUIS XII

Suivie de lettres inédites & de documents originaux.

PAR LE ROUX DE LINCY.

TOME PREMIER.



PARIS. — L. CURMER.

M D C C C L X.

119 - 2

Fr 1180.10

~~2525.7.15~~

Pierce fund
(I-V)



AVERTISSEMENT.



Si l'on évoque les femmes célèbres de la fin du XV^e siècle, aucune n'apparaît plus brillante que la reine Anne de Bretagne. Sa haute naissance & la triple couronne dont sa tête a été ceinte ne lui ont pas seules valu cette renommée, elle la doit encore aux qualités éminentes qui la distinguaient.

Bien que tous les historiens de la Bretagne & de la France parlent d'elle, bien que plusieurs notices ou dissertations lui soient consacrées, sa vie n'a jamais été écrite séparément, & pour me servir d'un terme très-usité de nos jours, qui rend bien ma pensée, une monographie d'Anne de Bretagne n'a pas encore été faite.

Tel est le travail que j'ai entrepris.

Quant à la vie publique de cette reine, sans trop insister sur les faits généraux, je n'ai passé sous silence aucun des événements remarquables qui ont signalé son double règne, événements sur lesquels Anne de Bretagne, & par position & par caractère, a exercé beaucoup d'influence. En comparant le récit des auteurs contemporains avec les faits énoncés dans les actes originaux, j'ai pu donner sur cette partie, la plus connue de mon travail, des aperçus nouveaux, des renseignements utiles & relever quelques erreurs.

La vie privée & tous les petits détails dont elle se compose ont été pour moi l'objet de recherches approfondies. L'éducation d'Anne de Bretagne, sa manière de vivre & de se vêtir, ses rapports avec les dames & les filles d'honneur de sa maison, son goût pour les tableaux, les objets d'art & les livres, la protection qu'elle accordait aux lettrés, aux artistes,

je n'ai rien voulu négliger. Grâce aux documents que j'avais déjà fait connaître en partie (), grâce à d'autres documents du même genre que j'ai réunis aux anciens, j'ai formé une série de faits curieux, piquants, qui prouvent que la reine-duchesse Anne de Bretagne avait un goût très-vif pour les arts & les lettres, & qu'il faut la placer au rang des promoteurs de la Renaissance dans notre pays.*

On trouvera, peut-être, que j'ai donné à cette partie des développements trop considérables; je répondrai que tous ces détails, de petite valeur pris séparément, acquièrent de l'importance étant groupés les uns avec les autres. Il en résulte même un double avantage: le premier, c'est de montrer que la vie élégante & polie, marque distinctive des époques civilisées, remonte en France à une date bien antérieure à celle où les historiens l'ont fixée généralement; le second, c'est de présenter le personnage dont la vie est étudiée de cette sorte sous un jour tout nouveau. Anne de Bretagne, si on ne la juge que par les

(*) Détails sur la vie privée d'Anne de Bretagne, femme de Charles VIII & de Louis XII, suivis d'extraits des Inventaires de Meubles ayant appartenu à cette princesse (t. I, 3^e série, de la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes), publiés à part avec des additions. Paris, 1850, in-8°.

actions de sa vie citées dans tous les historiens & par le singulier panégyrique de Brantôme, est loin de mériter les éloges qui lui sont dus. C'est une femme impérieuse, même avec ses égaux, sévère de mœurs & de langage jusqu'au pédantisme, attachée obstinément à son duché de Bretagne, dont elle défend l'indépendance par tous les moyens en son pouvoir, ne sachant pas oublier les injures, poussant l'esprit de vengeance jusqu'à la dureté. Mais quand on étudie cette franche Bretonne dans les secrets de sa vie privée, quand on lit ses lettres, on reconnaît bien vite que de grandes qualités compensaient largement ses défauts. Une haute intelligence, une éducation supérieure, lui avaient fait comprendre que les princes doivent leur protection aux arts & aux lettres; un cœur viril, ouvert à tous les sentiments généreux, lui inspirait des affections très-vives & lui faisait éprouver une pitié sincère pour les malheureux. Les pauvres, quels qu'ils fussent, trouvaient par elle un soulagement à leur misère; quiconque l'approchait ressentait sa munificence. Tous ceux qui se dévouaient franchement à son service étaient assurés non-seulement de leur existence, mais encore de celle de leur famille. Mouraient-ils sans fortune, elle se chargeait de leurs funérailles. On voit combien tous ces faits empruntés à des documents

inexplorés jusqu'à ce jour, mettent en relief l'illustre personne dont j'ai entrepris d'écrire la vie. On comprend que cette femme, morte à la fleur de l'âge, ait été pleurée de tout un peuple, que dans cette terre de Bretagne, qu'elle a tant aimée, son souvenir soit toujours vivant, après trois siècles écoulés, & que les Bretons, en parlant d'elle, disent encore notre bonne duchesse.

Mon travail se compose de deux parties bien distinctes : la première partie comprend le récit des faits, la seconde les documents qui les justifient. Dans l'Avertissement placé en tête du troisième volume, on verra de quelles sources proviennent ces documents, dans quel ordre je les ai classés. J'ai coupé le récit des faits en cinq livres qui sont précédés d'une introduction, & divisé chaque livre en plusieurs chapitres.

L'Introduction est consacrée aux rapports qui ont existé entre la France & la Bretagne. Elle a pour but de faire connaître comment ce pays, malgré la puissante individualité de ses habitants, s'est peu à peu soumis à la France, dont physiquement il a toujours fait partie. J'ai signalé les événements principaux qui ont préparé cette réunion avant la naissance d'Anne de Bretagne. J'ai insisté sur la lutte que Louis XI & sa fille Anne de Beaujeu ont jou-

tenue contre le dernier duc, sur les moyens de corruption qu'ils ont mis en œuvre avec tant d'énergie, &, disons-le, avec tant de succès. Cette introduction était nécessaire pour bien faire comprendre les principaux événements de la vie d'Anne de Bretagne.

Le PREMIER LIVRE comprend l'histoire de cette reine depuis sa naissance, jusqu'à la mort de Charles VIII, son premier mari. J'ai raconté les péripéties de la lutte entre ces princes rivaux, lutte qui s'est terminée par un mariage, bien que tous deux eussent déjà contracté légalement d'autres liens. Je me suis appliqué à montrer dans son véritable jour la personne & le caractère de Charles VIII. J'ai donné les preuves de la soumission & de la tendresse que sa jeune épouse n'a jamais cessé de lui témoigner.

Dans le SECOND LIVRE, Anne de Bretagne, devenue la femme de Louis XII, profite de l'ascendant qu'elle a toujours exercé sur ce prince pour prendre aux affaires politiques les plus graves une part directe, souvent prépondérante. Non-seulement elle agit en reine de France, mais encore elle gouverne à son gré la Bretagne; elle emploie tous les moyens pour en sauvegarder l'indépendance. On verra comment elle a échoué dans cette entreprise, grâce à la fermeté douce, mais inébranlable du roi son mari.

Le TROISIEME LIVRE est consacré aux lettres & aux arts. Je donne des preuves que la reine-duchesse fut toujours protectrice zélée des uns & des autres ; qu'elle avait amassé de grandes richesses en ce genre, & qu'elle répandit ses bienfaits sur les savants, les lettrés, les artistes de la France & de l'Italie.

Dans le QUATRIEME LIVRE je place Anne de Bretagne au milieu de sa cour, environnée de ses dames & de ses filles d'honneur, choisies dans les plus illustres familles de la France & de l'Europe. Je fais connaître les plus remarquables d'entre elles ; je dis comment elle était occupée de leur éducation, de leur avenir, comment elle ne négligeait aucun moyen de leur procurer des alliances en rapport avec leurs noms & leur fortune. J'ai aussi parlé des officiers-domestiques de sa maison & des soins qu'elle avait d'eux ; enfin j'ai donné les preuves de cette charité inépuisable qui fut une des qualités dominantes de cette reine, & dont elle ne saurait trop être louée.

Le CINQUIEME & dernier LIVRE complète ce que j'avais à dire sur la vie privée d'Anne de Bretagne. Je fais connaître l'intérieur de sa maison, ses costumes ordinaires & d'apparat ; je trace son portrait au physique & au moral ; je parle de ses maladies, je donne le récit de sa mort & des cérémonies qui eurent lieu en France & en Bretagne à l'occasion de ses fu-

nérailles ; enfin je termine par quelques détails sur les peintures, les statues, les vitraux, les médailles, les monnaies qui la représentent, ainsi que sur le mausolée où ses restes mortels ont été ensevelis.

On trouvera dans le troisième chapitre du livre trois une notice très-étendue sur le livre d'Heures d'Anne de Bretagne. Cette notice sera justifiée, je l'espère, par les circonstances qui m'ont amené à entreprendre mon travail : c'est quand j'ai su que la reproduction de ce livre, si justement célèbre, devait bientôt paraître que j'ai proposé à M. Curmer d'y joindre une histoire de celle qui l'avait fait exécuter ; j'ai eu la satisfaction de voir ma proposition accueillie avec un empressement dont je suis heureux de le remercier. C'est à lui que revient tout l'honneur de l'arrangement typographique de mon travail, comme la parfaite exécution appartient à l'habile & excellent M. L. Perrin de Lyon. M. Curmer a su donner une importance réelle aux illustrations qui décorent le livre, & à cet égard, je ne pouvais mieux faire que de suivre ses indications. On trouvera dans le chapitre quatrième du cinquième livre des détails précis sur chacune de ces illustrations. Elles ont été choisies avec soin, dans la pensée de reproduire l'image fidèle de la reine, de ses deux maris, de ses enfants. La photographie,

cette merveilleuse découverte, dont les résultats sont déjà si féconds, pouvait seule donner la précision qu'on aime à trouver dans la reproduction des monuments de l'histoire.

C'est un devoir & un plaisir pour moi de témoigner toute ma gratitude aux personnes qui ont bien voulu me faciliter les recherches que j'avais à faire dans les dépôts publics, ou me communiquer les richesses qu'elles avaient entre leurs mains.

J'adresserai mes remerciements :

A Monsieur le Directeur, à Messieurs les Conservateurs & employés de la Bibliothèque Impériale ; les uns & les autres m'ont aidé dans mes recherches & souvent éclairé de leurs lumières.

Au Garde Général des Archives, Monsieur le comte DE LABORDE, qui a fait mettre à ma disposition tous les registres, toutes les pièces concernant Anne de Bretagne. Il en connaissait d'autant mieux l'importance que lui-même les avait indiqués dans plusieurs de ses ouvrages, & en avait publié quelques fragments.

Au Directeur Général des Musées Impériaux, M. le comte de NIEUWERCKERCKE, qui m'a autorisé à consulter, aussi souvent que je l'ai cru nécessaire, le livre d'Heures d'Anne de Bretagne, une des merveilles du Musée des Souverains. M. le comte

CLEMENT DE RIS, attaché à ce Musée, a bien voulu m'assister dans l'examen approfondi que j'ai dû faire de ce beau manuscrit.

Je dois des remerciements particuliers à M. le comte Horace DE VIEIL-CASTEL, Conservateur du Musée des Souverains, à qui appartient la pensée de reproduire le livre d'Heures d'Anne de Bretagne. Il avait commencé des recherches historiques & littéraires; quand il a su les propositions que j'avais faites à M. Curmer, non-seulement il a renoncé à son droit, mais encore il m'a fait remettre les copies de lettres inédites d'Anne de Bretagne, de Charles VIII, de Louis XII & des princes contemporains, qu'il avait rapportées de Londres. Ces documents, dont l'importance est facile à comprendre, ont été pour moi d'un secours trop grand pour que je ne témoigne pas publiquement ma reconnaissance à celui qui me les a cédés avec tant de générosité.

J'ai trouvé aussi chez différentes personnes un accueil des plus courtois.

M. le général comte DE LA GRANGE, sénateur, a bien voulu mettre à la disposition de M. Curmer & me communiquer un portrait peint d'Anne de Bretagne dont la photographie se trouve dans cet ouvrage.

Nous devons le beau portrait de Charles VIII à l'obligeance de M. le marquis DE BONNEVAL.

M. le marquis DE BIENCOURT m'a laissé prendre copie & reproduire une lettre inédite d'Anne de Bretagne.

Plusieurs de mes confrères de l'Ecole des Chartes ou de la Bibliothèque de l'Arsenal m'ont aidé dans mes recherches & m'ont fait des communications importantes. Je nommerai MM. Jules QUICHERAT VALLET DE VIRIVILLE, professeurs de l'Ecole des Chartes. Un des élèves de cette école, M. Léon ROULLANT, s'est acquitté avec intelligence des copies qu'il m'étaient nécessaires.

M. Paul LACROIX, conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, m'a donné des notes & des indications curieuses.

Enfin je dois à l'amitié de M. GRÜN, chef de la section judiciaire aux Archives de l'Empire, des indications & des conseils dont je ne saurais trop le remercier.

Hélas! depuis que je m'occupe de ce travail, deux ans se sont écoulés à peine, & la mort m'a enlevé deux amis, deux confrères qui le suivaient avec un intérêt tout particulier. L'un & l'autre m'ont fait aussi d'excellentes communications. Le premier était un Breton fidèle au souvenir de sa bonne du-

chesse, *Armand CIGONGNE*, bibliophile renommé, dont la riche collection, maintenant à Londres, faisait l'admiration de tous ceux qu'il admettait à la visiter. Le second était un amateur excellent de nos antiquités nationales, qui a généreusement doté la France d'une collection d'objets d'art unique dans son genre, *Charles SAUVAGEOT*. Il avait applaudi à la reproduction du livre d'*Heures d'Anne de Bretagne*; je dois à son amitié de précieux conseils; j'ai perdu en lui un conseiller aussi éclairé que bienveillant.





3

107

108

109



INTRODUCTION.

§ I.

*Rapports de la France avec la Bretagne jusqu'au règne
de Louis XI.*

LES rapports entre la France & la Bretagne remontent aux premiers temps de notre monarchie. Les rois de France, plus puissants que leurs voisins, rois, comtes, ou ducs de Bretagne, ont toujours pesé sur cette terre & gêné son indépendance. Clovis est le premier qui se la soit affujétie. Au concile tenu à Orléans, en l'année 511, les évêques de Rennes, de Nantes, de Vannes, se déclarèrent ses

fu jets, & lui donnèrent le nom de leur feigneur & maître (1). Quand les enfants de Clovis se partagèrent son immense héritage, la Bretagne devint une province de France; ceux qui la gouvernaient perdirent leur titre de *Roi*, & n'eurent plus que celui de *Comte*. C'est Grégoire de Tours qui nous le dit; son témoignage, bien que révoqué en doute par un grand nombre d'historiens, ne doit pas moins être pris en grande considération (2).

A la faveur des révolutions qui ont bouleversé la France, sous les rois de la première race, les Bretons parvinrent à reconquérir leur indépendance. Leurs chefs avaient repris le titre de roi; Charlemagne, vers l'année 786, envoya contre eux une armée sous la conduite d'Audulf, son sénéchal (3). En 811, il dut réprimer encore les Bretons révoltés; ce fut seulement en 824, sous Louis-le-Débonnaire, que cette province fut complètement soumise & pacifiée. Noménoë, établi

(1) ART DE VERIFIER LES DATES, éd. in-f°, t. II, p. 891.

(2) HISTOIRE DES FRANCS, liv. IV, chap. 4. — Les historiens bretons se sont élevés contre la véracité de cette assertion, & ont considéré ce passage comme une interpolation. Je ne veux pas recommencer cette polémique, je me contente de signaler le fait. On peut lire dans l'HISTOIRE DE BRETAGNE par Duru, t. I, p. 91, la dissertation sur la QUESTION DE LA CONQUETE DE LA BRETAGNE par Clovis.

(3) Eginhart, VITA CAROLI IMPERATORIS, X; Teulet, OEUVRES D'EGINHART, &c., t. I, p. 35.

gouverneur ou duc de Bretagne, resta fidèle jusqu'en 840; mais, profitant alors de la mort de Louis & des dissensions qui s'élevèrent entre les fils de cet empereur, il se déclara libre, & triompha des armées de Charles-le-Chauve.

Noménoë, par son courage, par l'habileté de sa conduite, éleva la Bretagne au rang des pays indépendants. Il fut non seulement résister aux successeurs de Charlemagne, mais encore il repoussa l'invasion de ces hommes du Nord qui s'abattaient, pour les ravager, sur les plus belles contrées de l'Europe.

Moins heureux que Noménoë, les faibles successeurs de Charlemagne ne pouvaient résister aux invasions répétées de ces pirates; ils perdaient continuellement contre eux de sanglantes batailles, & se voyaient forcés de racheter leurs vies à prix d'or. En 911, le plus faible d'entre eux, Charles-le-Simple, leur céda la Neustrie, une des plus belles contrées de son royaume; événement considérable qui hâta le développement du système féodal, établi peu à peu du neuvième au dixième siècle dans tous les Etats de l'Europe. En vain les successeurs de Noménoë, envahis à leur tour par ces pirates du Nord, vinrent-ils demander appui aux rois de France, qui se prétendaient leurs suzerains; ils les trouvèrent plus faibles qu'eux, trop heureux d'user des secours dont ceux-ci disposaient. Les souverains

de la Bretagne faisaient tous leurs efforts pour reffaisir ce titre de roi que leur dénia toujours la France. Bien que Charles-le-Chauve, dans un moment de faiblesse, eût permis à Salomon III de porter le sceptre & la couronne, il est certain qu'à l'avènement de Hugues Capet au trône, les Bretons le reconnurent pour leur suzerain : Richer, auteur contemporain, le dit formellement (1). Du reste il faut reconnaître que si le titre de roi n'était pas attaché légalement à la souveraineté de la Bretagne, ceux qui possédaient cette souveraineté en avaient toutes les prérogatives. Depuis le commencement du dixième siècle jusqu'à la fin du douzième, cet âge d'or de la féodalité, les ducs de Bretagne, mêlés à toutes les guerres que se faisaient entre eux les rois de France, les ducs de Normandie & d'Anjou, ainsi que les chefs des petits États voisins, exercèrent dans leurs domaines un pouvoir sans contrôle. Leur politique tendait principalement à résister aux empiètements continuels que des voisins puissants essayaient dans leur domaine; à se soustraire à la suzeraineté de la France d'une part, & de l'autre à celle que les ducs de Normandie, devenus rois d'Angleterre, voulaient revendiquer. A vrai dire, Charles-le-

(1) Richer, HISTOIRE DE SON TEMPS, &c., avec traduction par J. Guadet. Paris, 1845, in-8°, deux vol., t. II, p. 159.

Simple, par le traité passé, en 911, à Ste-Claire-sur-Epte, avait cédé la Neustrie à Rollon & à ses successeurs, en y joignant la seigneurie immédiate de la Bretagne, ne se réservant sur ces deux provinces qu'un droit de suzeraineté. Il est facile de comprendre quelle arme puissante un pareil droit allait devenir entre les mains des ducs de Normandie, dès qu'ils furent rois d'Angleterre. Les Bretons ne tardèrent pas à le comprendre & firent tous leurs efforts pour résister à ce puissant voisin. Mais la Bretagne n'était pas, comme la France, une *terre salique*; la représentation y était admise, c'est à dire que l'aîné des enfants, quel que fût le sexe, héritait de la terre; principe très-équitable entre particuliers, mais qui chez les souverains peut avoir les plus graves conséquences, comme on le vit en Bourgogne, à la mort du fameux duc Charles-le-Téméraire. En Bretagne, ce principe, après avoir causé des guerres intestines qui ont duré près d'un siècle, a consacré la complète aliénation du duché en faveur de la France. Il était certain que si un duc de Bretagne venait à mourir sans héritier mâle, le plus puissant voisin s'emparerait de la terre, en mariant au fils de sa maison la légitime héritière. Le cas se présenta en 1169: à la mort de Conan IV dit le Petit, Henri II, roi d'Angleterre, s'empressa de faire couronner duc de Bretagne Geoffroi, son fils, & de lui faire épouser Constance,

filles unique de Conan. Le même événement se reproduisit en 1213. Aussitôt que Philippe-Auguste eut appris la mort violente du jeune Arthur, son neveu, à qui appartenait la Bretagne, il s'empressa de mettre sous sa main cette terre, & d'en déclarer Alix, sœur du prince assassiné, légitime héritière; puis il la maria à Pierre de Dreux, dit Mauclerc, petit-fils de Louis-le-Gros. En contractant cette alliance, Pierre de Dreux acceptait la suzeraineté directe de Philippe-Auguste, & s'engageait à ne pas recevoir l'hommage des Bretons, sans réserver la féauté du roi de France (1).

Le principe admis en Bretagne de la représentation par les femmes devint très-funeste à ce pays vers le milieu du quatorzième siècle. Jean III, dit le Bon, mourut sans héritier direct, le 30 avril 1341. En 1338, il avait marié sa nièce, Jeanne de Penthièvre, avec Charles de Blois, neveu de Philippe de Valois. Dès lors Charles avait été considéré comme héritier du duché de Bretagne. Naturellement les sympathies du roi de France lui étaient acquises, d'autant plus que Jean III avait eu pour Philippe IV un dévouement sans bornes. Arthur II, prédécesseur de Jean, avait

(1) L. Delisle, CATALOGUE DES ACTES DE PHILIPPE-AUGUSTE, &c. Paris, 1856, in-8°, p. 323. On peut voir dans le même ouvrage l'influence que Philippe-Auguste a exercée toute sa vie sur le gouvernement de la Bretagne.

été marié deux fois, la première avec Marie, fille du vicomte de Limoges, mère de Jean III, la seconde avec Yolande, fille de Robert IV, comte de Dreux, & de Béatrix, comtesse de Montfort-L'Amaury. De ce dernier mariage naquirent plusieurs enfants, entre autres un fils appelé Jean de Montfort, qui revendiqua l'héritage de son père, dont il se regardait comme frustré. Charles de Blois fait appel à la Cour des Pairs, qui se rassemble à Conflans le 7 septembre 1341, & rend un arrêt en sa faveur. Jean de Montfort, au lieu de se soumettre, en appelle aux armes; il est battu & fait prisonnier. On pouvait croire le différend terminé; mais Jeanne de Flandres, femme de Montfort, continue la guerre, qui devient des plus acharnées. Il faut lire, surtout dans les Chroniques de Froissart, le récit de cette guerre sans merci, dans laquelle trois femmes du même nom, Jeanne de Flandres, Jeanne de Belleville, Jeanne de Penthièvre, luttèrent d'héroïsme & de vigueur. Enfin, après vingt années de succès & de revers partagés entre les deux parties, Charles de Blois, à qui Charles V avait envoyé une armée sous les ordres de Bertrand Du Guesclin & d'Olivier de Clifton, livra bataille à son adversaire dans les plaines d'Auray, le 29 septembre 1364. Il y perdit la vie, laissant Jean de Montfort, fils de Jeanne de Flandres, libre possesseur du duché.

Bien que Jean de Montfort ait prêté l'hommage à

Charles V, il avait de trop grandes obligations à l'Angleterre pour ne pas la servir contre la France. Aussi ne tarda-t-il pas à faire venir une flotte anglaise à St-Malo. Charles V aussitôt envoie une armée sous les ordres de Du Guesclin qui s'empare de Rennes & des meilleures villes du duché. En 1374, Jean de Montfort est contraint de passer en Angleterre; Charles V le fait citer à la Cour des Pairs, provoque de cette Cour un acte de déchéance & la réunion de la Bretagne à la France; le roi lui-même parle contre son vassal; le 8 décembre 1378, malgré l'opposition de la comtesse de Penthièvre, malgré l'abstention calculée de plusieurs des grands feudataires, la déchéance de Jean de Montfort est déclarée, ainsi que la confiscation du duché au profit de la couronne. L'année suivante, une armée française occupa la Bretagne, qui dut payer un droit de gabelle aux vainqueurs. Mais le sentiment national ne tarde pas à se déclarer contre cette brusque conquête. Les seigneurs bretons se révoltent & envoient en Angleterre pour rappeler Jean de Montfort, qui revient avec une armée; les Etats se rassemblent; ils écrivent au roi Charles V pour demander le rétablissement de leur duc, à qui, disent-ils, la Bretagne est très-attachée. Charles V n'aurait pas accepté une pareille transaction; mais Du Guesclin, son connétable, meurt en assiégeant Château-Neuf de Ran-

don, le 13 juillet 1380; lui-même expire peu de mois après, le 16 septembre. L'année suivante, en août 1381, la paix est signée à Guérande avec le nouveau roi Charles VI, & Jean de Montfort est rétabli dans son duché. Si Du Guesclin & Charles V eussent vécu quelques années de plus, la Bretagne cessait dès lors de former un Etat indépendant.

§ II.

Louis XI & le duc François II.

Quand Louis XI monta sur le trône, en 1461, il y avait deux ans que le duché de Bretagne était entre les mains d'un prince jeune encore, mais très-habile & presque aussi rusé que le roi son suzerain. François II était le fils aîné de Richard, comte d'Etampes, & de Marguerite d'Orléans, dame de Vertus, fille de Louis d'Orléans, frère de Charles V. Au mois de février 1459, il s'était rendu à Montbazou près de Charles VII, pour lui faire hommage de son duché. Cet hommage il l'avait rendu simple; il était resté debout, l'épée au côté, sans s'incliner ni prêter serment. Un des conseillers du roi, Jean d'Estouteville, bailli de

Touraine, dit à François II : *Monseigneur de Bretagne, vous devez ôter la ceinture* ; mais Chauvin, chancelier du prince, répliqua : *Non doit, il feroit nouveauté, il est ainsi qu'il doit* (1). Le roi n'insista pas, & François ôta son épée pour faire hommage-lige du comté de Montfort & de la terre de Neaufle-le-Châtel. Le chancelier de France lui demanda de le rendre aussi comme pair du royaume ; le duc s'y refusa en disant : *Sur ce je n'ai point délibéré à mon conseil*. Les observations des officiers de la couronne n'avaient rien de nouveau. Treize années auparavant, le 14 mars 1446, Charles VII ayant reçu au château de Chinon l'hommage de François I^{er}, une scène à peu près pareille à celle qui précède s'était passée ; le roi y avait mis fin en disant, à propos de l'hommage simple : *Non, il le fait comme il le doit*. Du moins est-ce la version donnée par D'Argentré, Dom Lobineau & les autres historiens de la Bretagne (2), car les Bénédictins, auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, citent un acte entièrement français, d'après lequel l'hommage rendu par le duc de Breta-

(1) HISTOIRE DE LOUIS XI, ROI DE FRANCE, &c., (par de Mathieu). Paris 1610, in-f^o, p. 65.

(2) L'HISTOIRE DE BRETAGNE, DES ROIS, DUCS, COMTES, &c. Paris, 1618, in-f^o, p. 803. — HISTOIRE DE BRETAGNE, &c. 1707, in-f^o, t. I, p. 626.

gne aurait été complet (1). Son successeur Pierre II rendit hommage-lige & fut contraint de quitter son épée; quant au comte de Richemont Arthur III, duc de Bretagne & connétable de France, il refusa net l'hommage-lige, retourna dans son duché, & l'année suivante, en 1458, maintint son droit, malgré les prétentions contraires du comte de Dunois & du bailli de Touraine qui voulaient lui faire quitter son épée.

Louis XI avait des intérêts plus graves à débattre avec François II qu'il savait bien être allié aux ennemis de la couronne. Aussi se contenta-t-il de l'hommage simple que le duc alla lui rendre à Tours, au mois de décembre 1461, & qu'il reçut, sans aucune cérémonie, dans la maison de Jean Hardouin, bourgeois de la ville. L'année suivante il vint en Bretagne, sous le prétexte de faire un pèlerinage à St-Sauveur de Redon, mais dans le but réel de connaître par lui-même les forces de son puissant vassal. Il essaya de faire peser sur lui le poids de son autorité, mais François II fut résister à son cauteleux suzerain, si bien que les deux princes se séparèrent assez peu satisfaits l'un de l'autre. Le duc avait emprunté trois cents marcs d'argent pour faire des présents aux officiers de la maison du roi; la somme fut restituée

(1) ART DE VERIFIER LES DATES. *Edit. in-4° de 1819, t. IV, p. 77.*

sans que le duc ait jugé nécessaire de l'employer (1). Pendant plusieurs années Louis XI se contenta d'observer le duc de Bretagne & d'acquérir les preuves des machinations qu'il ne cessait de pratiquer contre lui. Aussi, quand la guerre du bien public éclata, ne fut-il pas surpris de trouver le duc parmi les révoltés, donnant asile à son frère Charles, duc de Berry, qui, sous prétexte de se faire livrer la Normandie en apanage, s'était mis, comme on le fait, à la tête des confédérés. François II comptait au nombre des princes les plus riches & les plus puissants de cette époque. Dans les occasions solennelles, il étalait une grande pompe & ne méprisait pas, dans sa vie privée, les merveilles des arts & de la Renaissance. En 1462, il assembla les Etats de Bretagne à Vannes. L'ouverture eut lieu le 14 juin avec beaucoup d'éclat : « On vit d'abord fortir du château de l'Ermine les archers du duc avec des habits enrichis de broderies d'or & d'argent & armés de leurs *vouges*. Ensuite les trompettes & autres *menestriers* ; après eux un grand nombre de hérauts & de poursuivants & d'autres officiers d'armes, tant du duc que de plusieurs autres seigneurs, revêtus chacun d'une cotte d'armes chargée de celles de son maître, en broderie ou en émail.

(1) Dom Lobineau, HISTOIRE DE BRETAGNE, &c., t. I, p. 679.

Puis marchoient les gentils hommes de la maison du duc ; après eux les evesques & les abbez, suivis des fergens d'armes portant leurs maffes d'argent & faifant faire place, auffi bien que les huiffiers de la Chambre qui marchoient après eux, portant en main des baguettes, marque de leur office. Thomas de Quebriac, premier efcuier, paraiſſoit en fuite portant le chapeau de parement & l'épée du duc enrichie d'or & de pierres. Après lui marchoit Jean, fire de Pont-l'Abbé, portant le cercle *royal* du duc, fur un carreau très riche, garni de pierreries. Cet office appartenoit de droit au fire de Guemenée-Guingamp ; mais comme ce dernier étoit mineur, & de plus malade, ſes parents prièrent Pont-l'Abbé de le ſuppléer, ce qu'il fit avec l'agrément du duc. Après lui marchoit Guion de Quelenec, fils de l'Amiral, portant fur un riche bâton le bonnet du duc fourré d'ermes. Le Duc fuivoit immédiatement, revêtu de ſon grand manteau royal auffi fourré d'ermes, dont le comte de Laval & le fire de la Roche-Bernard ſoutenoient les deux cotés ; la queue étoit portée par le fire de Derval & de Château-Giron, premier & grand chambellan héréditaire de Bretagne, à cauſe de la terre de Château-Giron. A coté du fire de Derval étoit meſſire Henri de Juch, le quel, par un privilège particulier accordé à ſes ancêtres, devoit porter le manteau du duc, quand il n'en étoit pas re-

vêtu & l'avoir à lui à la fin des Etats. Comme le duc étoit revêtu de son manteau, le sire de Juch ne portoit qu'un chaperon fourré sur le bras pour marquer son office. Derrière eux marchaient le chancelier en habit royal, le sire de Malestroit maréchal de Bretagne, le vicomte Du Fou amiral & Tannegui du Chastel, alors grand maître d'hôtel, qui portoit le bâton haut sur l'épaule. La marche étoit fermée par un grand nombre de conseillers, de barons, bannerets, chevaliers, écuyers & autres membres des Etats (1). »

J'ai reproduit ces détails d'après un historien très autorisé, pour montrer non seulement toute la magnificence déployée par le duc François II, mais encore pour indiquer les prétentions qu'il affichait à la royauté, prétentions toujours soutenues par ceux qui avaient gouverné la Bretagne avant lui.

Louis XI, parfaitement convaincu des mauvaises dispositions de François II, essaya d'abord de le ruiner dans l'esprit des princes & des seigneurs de son parti. C'est pourquoi, le 18 décembre 1464, il les rassembla tous dans la ville de Tours, & voulut plaider la cause lui-même. De l'aveu de ceux qui étaient présents, jamais on n'avait entendu personne parler mieux en français, ni avec plus d'énergie. Il dit que la con-

(1) Dom Lobineau, HISTOIRE DE BRETAGNE, &c., t. I, p. 679.

duite du prince à son égard lui était des plus sensibles, qu'il ne l'accusait pas, mais rejetait sa faute sur les gens de son conseil, très mal intentionnés; que le duc de Bretagne avait voulu s'emparer du droit de Régale, ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait jamais essayé. Que du reste il ne ressentait contre lui aucune animosité personnelle, qu'il voulait seulement le faire rentrer dans le devoir: « Si j'avois conquis toute la terre, dit Louis XI en terminant, jusqu'au plus mince de ses châteaux, & qu'il voulût venir à grâces & à miséricorde, j'agirois de telle sorte qu'on verroit bien que je ne veux pas sa perte (1). »

Cet habile discours, qui tira, dit-on, les larmes des yeux de ceux qui l'entendirent, ne changea rien aux entreprises que François II formait depuis longtemps déjà contre Louis XI.

Au mois de juillet 1463, il avait contracté publiquement une alliance offensive avec le comte de Charolais, le duc de Guyenne & les seigneurs français mécontents qui composèrent cette fameuse ligue dite du *Bien-Public*. Depuis plusieurs années déjà, il avait des conférences secrètes avec des émissaires du comte de Charolais & cherchait tous les moyens de disposer en sa faveur l'opinion. S'il faut en croire Mathieu,

(1) Dom Lobineau, &c., p. 693.

historien de Louis XI, lors de l'avènement de ce roi au trône, François fit *courir par toute la France des serviteurs desguisez en habits de Jacobins & de Cordeliers, pour esmouvoir les peuples à prendre garde au commencement de ce règne & les conjurer à deffendre leur liberté avec les dents & les ongles, les advisant que ce roy entroit au royaume comme dans un pays de conquête* (1). Vers le mois d'août 1465, le duc marchait contre la France à la tête d'une armée de dix mille combattants environ, pour l'entretien de laquelle il avait reçu des Etats une somme considérable. « D'archers & d'autres hommes
« de guerre armez de bonnes brigandines, avoit un
« très grand nombre, dit Commynes, & povoient bien
« estre fix mil hommes à cheval très bien en poinct.
« Et sembloit bien à voir la compagnie, que le duc de
« Bretagne fust un très grand seigneur, car toute ceste
« compagnie vivoit sur ses coffres (2). » François II n'arriva pas assez tôt pour prendre part à la bataille de Montlhéry, dont sans nul doute il eût décidé le succès en faveur des confédérés. Il se rendit d'abord à Etampes, de là sous les murs de Paris, du côté de Conflans, & se joignit à l'armée des princes, qui essaya vainement de s'emparer de la capitale. Cette armée

(1) HISTOIRE DE LOUIS XI, ROI DE FRANCE, &c., p. 64.

(2) MEMOIRES, liv. I, ch. 5.

formidable, que les historiens portent à près de cent mille hommes, ne tarda pas à se disperser, grâce aux habiles manœuvres diplomatiques du roi, qui décida chacun des chefs à traiter séparément avec lui. François II ne fut pas des derniers : Louis XI reconnut sans difficulté plusieurs droits de souveraineté qu'il lui avait déniés tout récemment, tels que la régale des évêchés vacants, la garde des églises & d'autres points encore (1). Par le traité de Conflans, le duché de Normandie avait été cédé au duc de Guyenne, frère de Louis XI ; mais le roi de France était bien décidé à ne pas détacher un aussi beau fleuron de sa couronne. Pour maintenir cette province il fallait une armée ; le jeune prince eut recours à François II, qui ne jugea pas devoir trop se commettre dans cette affaire. Louis XI fut bon gré de cette réserve au duc de Bretagne, & lui envoya des chevaux de prix. Aussitôt qu'il fut entré en Normandie, il engagea François II à venir le trouver. Les deux princes se rencontrèrent à Caen, vers la fin de l'année 1465 ; & le duc jura fidélité au roi qui, de son côté, lui promit de le servir au besoin.

Mais cette alliance ne pouvait être de longue durée ; deux années ne s'étaient pas écoulées que le duc

(1) *Dom Lobineau, HISTOIRE DE BRETAGNE, t. I, p. 698.*

François II, réuni aux Anglais & aux Bourguignons, menaçait de nouveau la Normandie. Pendant tout le règne de Louis XI, ce prince n'eut pas d'autre conduite, attaquant le roi directement, quand il croyait pouvoir le faire sans danger, puis recherchant son alliance, quand les événements lui paraissaient graves & favorables à son fuzerain. Louis XI ne vécut pas assez longtemps pour punir, comme elle le méritait, la duplicité de François II; seulement il fut l'en faire repentir plusieurs fois. Dans une circonstance, il se donna le malin plaisir de convaincre publiquement de félonie son *beau neveu* de Bretagne; ce fut en 1477, peu de temps après la mort de Charles-le-Téméraire. François II entretenait, depuis plusieurs années, des correspondances secrètes avec le roi d'Angleterre, sans pouvoir soupçonner que chaque lettre était vendue à Louis XI par un serviteur infidèle. Quand il vit le duc de Bourgogne vaincu & mort, François II jugea prudent de faire affurer le roi de France de son dévouement à sa personne. Il envoya quatre ambassadeurs : le chancelier de Bretagne Chauvin, son vice-chancelier, les seigneurs de Kermeno & de Maupertuis. Ceux-ci trouvèrent le roi près d'Arras, occupé de *ses conquêtes*, comme dit D'Argentré, *sur l'héritière du feu duc de Bourgogne*. Louis XI commença par les retenir onze jours prisonniers, séparés les uns des

autres ; puis il fit venir le chancelier & lui demanda s'il était bien sûr que son maître n'eût aucune intelligence avec le roi d'Angleterre. Le chancelier jura ses grands dieux que François II n'était pas capable d'une telle trahison. Louis XI mit sous les yeux du chancelier des lettres de son maître au roi d'Angleterre : « Reportez-les à mon beau neveu de Bretagne, dit-il, assurez-le que je ne veux plus qu'il envoie vers moi pour me faire croire qu'il est mon ami s'il ne se défait en tout point de l'alliance avec le roi d'Angleterre. » Chauvin & ses compagnons furent immédiatement renvoyés sans autre audience. L'intrigue fut bientôt découverte : un garçon de basse naissance, nommé Gourmel, à qui Landois, ministre favori de François II, confiait les lettres de son maître, vendait ces lettres au roi de France, après les avoir fait copier. Il avoua son crime, fut enfermé dans un sac & jeté à l'eau ; mais la duplicité du duc de Bretagne fut découverte, & Louis XI trouva bien vite une occasion de l'en punir (1).

En 1462 il avait permis au duc de Bretagne de faire valoir ses droits sur le comté d'Etampes ; depuis lors un procès resta pendant à la Cour de Parlement ; après que l'affaire des lettres d'Angleterre

(1) *Dom Lobineau, HISTOIRE DE BRETAGNE, t. I, p. 727.*

eut éclaté, le roi donna ordre à la Cour de terminer le procès ; François II fut débouté de toutes ses prétentions, & le comté d'Etampes adjugé à la couronne : Louis XI le donna au sire de Narbonne, frère de la duchesse de Bretagne. Ainsi Louis XI ne manquait nulle occasion de nuire à la réputation & de miner la puissance de son astucieux vassal ; il comblait de caresses les plus habiles serviteurs pour les attirer à son service ; je n'en citerai que deux très-remarquables : le premier est Tanguy du Châtel, neveu de ce gouverneur de Paris du même nom qui sauva Charles VII, encore dauphin, de la fureur des Bourguignons. Dévoué comme son oncle au roi de France, il devint grand écuyer ; mais à l'avènement de Louis XI au trône, il dut se réfugier près de François II, qui le nomma son chambellan, & en fit un de ses conseillers favoris. Disgrâcié pour s'être opposé aux dilapidations d'Antoinette de Maignelais, maîtresse de François II, il fut contraint de revenir en France, où Louis XI s'empressa de l'accueillir, de lui rendre les fonctions qu'il avait exercées sous Charles VII, & de mettre à profit son habileté bien connue dans plusieurs négociations. Le second est le jeune vicomte de Rohan, le plus grand seigneur du duché, qui devint maréchal de France, & joua un rôle très-important pendant les règnes de Charles VIII & de Louis XII, sous le nom de maré-

chal de Gié. Ce n'est pas tout : le roi faisait encore de très-fortes pensions à certains membres des grandes familles de Bretagne, aux conseillers favoris de François, tels que le fameux Odet d'Aydie, sire de Lescun, & même à la maîtresse du prince, Antoinette de Maignelais. Plus tard, ayant eu connaissance des services d'argent qu'elle rendait au duc, non seulement Louis XI lui retira cette pension, mais encore il s'empara des biens qu'elle possédait soit en Anjou, soit dans la Touraine (1).

François II fut marié deux fois ; d'abord en 1455 n'étant que comte d'Etampes, avec Marguerite de Bretagne, fille du duc François I^{er}. Devenu veuf en 1469 il épousa, le 20 juin 1471, Marguerite de Foix, fille de Gaston-Phébus, quatrième comte de Foix de ce nom, morte le 15 mai 1486. De son premier mariage il n'eut qu'un fils né le 29 juin 1463, qui fut appelé le comte de Montfort, & mourut moins de deux mois après sa naissance, le 25 août 1465. De son second mariage naquirent deux filles, ANNE DE BRETAGNE, à qui ce livre est consacré, & Isabelle, morte en 1490, âgée de treize ans.

Quant à la stérilité de son mariage avec Marguerite de Bretagne, on accusait hautement de ce malheur

(1) Dom Lobineau, HISTOIRE DE BRETAGNE, t. I, p. 703.

Antoinette de Maignelais, veuve du seigneur de Villequier qui, après avoir été dans les bonnes grâces de Charles VII, depuis la mort d'Agnès Sorel, devint la favorite de François II, sur qui elle exerça la plus funeste influence. Cette liaison aurait commencé, suivant dom Lobineau, dès l'année 1457; celle qui en était l'objet avait su la mettre à profit, & se faire un grand apanage. Généreuse dans l'occasion, au moment de la guerre du Bien public, en 1465, elle avait sacrifié largement sa vaisselle & ses bijoux pour payer les troupes bretonnes. En 1468, elle facilita aux archers de François II la prise d'un château nommé St-Sauveur-le-Vicomte, situé près de Caen, château qu'elle tenait des libéralités de Charles VII. La Dame de Villequier, ainsi mêlée aux grands intérêts de la politique, exerçait sur François II un pouvoir absolu. Ce pouvoir était reconnu presque publiquement. Son nom figurait sur l'état de la dépense ordinaire; elle recevait une pension plus forte que celle de la duchesse (1). Le chagrin que Marguerite éprouva de cette union scandaleuse la conduisit vite au tombeau; elle mourut très jeune, de consomption, au mois de septembre 1469. François II ne cessa

(1) *Dom Lobineau, HISTOIRE DE BRETAGNE, t. I, p. 676. Idem, p. 703.*

jamais d'être fasciné par cette femme ; le charme durerait encore quand il la perdit vers l'année 1475. Ce fut seulement après la mort de la dame de Villequier, que François II eut de Marguerite de Foix, sa seconde femme, deux filles, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Deux années ne s'étaient pas encore écoulées, depuis la naissance des filles de François II, quand Louis XI acheta, moyennant cinquante mille livres, de Nicoles de Bretagne & de Jean de Broffes, son mari, les droits que ceux-ci possédaient à l'héritage du duché de Bretagne. Prévoyant l'avenir, Louis XI pensait que cet héritage ne tarderait pas à être ouvert, & qu'il était bon que la couronne de France pût faire valoir des droits de tous les genres. Cet acte, daté de 1480, est le dernier de quelque importance fait par ce roi à propos de la Bretagne : ce n'est pas le moins habile ; la femme supérieure à qui Louis XI avait confié la jeunesse de son fils, ne manqua pas de le mettre à profit.



§ III.

Anne de Beaujeu & François II.

Louis XI, en mourant, avait désigné comme régente celle de ses filles qu'il affectionnait le plus, Anne de France, mariée, depuis 1473, au sire de Beaujeu, frère puîné de Jean II, duc de Bourbon. Cette princesse était heureusement douée : à des charmes physiques remarquables, elle joignait un esprit fin, délicat ; elle avait bien l'astuce de son père, mais tempérée par la douceur d'une femme. Comme Louis XI dans sa jeunesse, elle était courageuse, mais elle ne se montra jamais cruelle. Brantôme nous a laissé d'elle un portrait dans lequel il exagère ses défauts, afin de mettre en relief les princesses de la maison d'Orléans ; après avoir dit que c'était la vraie image de son père, il ajoute : « Elle estoit fine, trinquarde, corrompue, pleine de dissimulation & grande hypocrite, qui pour son ambition se masquoit & se desguisoit en toutes sortes ; — splendide & magnifique de sa nature, elle avoit aussi de grandes bontés à l'endroit des personnes qu'elle aimoit & estimoit. » Brantôme dit avoir vu des lettres écri-

tes par elle, toutes d'un style ferme, impérieux, fendant bien sa fille de roi de France : « Ce dont elle étoit
« très fière, signant toujours *Anne de France*, ou même
« simplement *Anne* (1). » Après avoir été promise, à peine venue au monde, à Nicolas d'Anjou, marquis de Pont-à-Mousson, & avoir porté ce nom dans un acte public, son père lui fit épouser un cadet de la maison de Bourbon, en stipulant que tous les biens qui écherraient à ce cadet par héritage, reviendraient à sa femme, même si elle était stérile. Louis XI, en rédigeant ce contrat, pensait au frère du sire de Beaujeu, Jean, duc de Bourbon, marié depuis dix-huit ans, & qui n'avait pas encore d'héritiers. D'ailleurs il voulait un gendre soumis à tous ses caprices. Parlant des princes avec lesquels il aurait pu contracter une alliance : « Je hais, disait-il, ceux de Bourgogne, à cause
« de leur humeur altière; j'aime Charles d'Artois qui
« n'a pas l'arrogance de ses prédécesseurs, mais j'aime
« bien ceux de Bourbon, à cause de leur soumission. » Le sire de Beaujeu, d'un caractère modeste, facile, accepta franchement le joug que son beau-père faisait peser sur lui, mais que sa femme savait lui adoucir. Le gendre & la fille bien-aimée s'emparèrent peu à peu

(1) DAMES ILLUSTRES FRANÇOISES ET ÉTRANGERES, t. V des ŒUVRES COMPLETES, pp. 208, 209.

de l'esprit ombrageux de Louis XI, qui, sur les dernières années de sa vie, leur témoignait autant de confiance qu'il pouvait en accorder à quelqu'un.

Louis XI mort, François II retrouva donc le même ennemi à combattre; seulement cet ennemi était jeune, était femme, & plus capable que quiconque de mettre à profit les bonnes leçons & les avis qu'il avait reçus. François II éprouvait alors de grands embarras dans le gouvernement intérieur de son duché. Depuis la mort d'Antoinette de Maignelais, il avait abandonné ce gouvernement aux mains d'un favori nommé Pierre Landois qui a laissé dans l'histoire de Bretagne une réputation très-grande, mais controversée. Suivant D'Argentré (1), c'était un homme d'assez basse naissance

(1) « Pierre Landois, dit D'Argentré, fut natif de Bretagne, du faubourg du Rachat de Vitre..... Ce garçon estoit vif, de bon esprit & fort remuant qui, par fortune, vint au service d'un tailleur du duc; il apprit fort bien & proprement son mestier, & eust moyen d'entrer en la chambre du duc, servant son maistre, pour luy essayer son accoustrement..... On dit que depuis il s'en servit de quelque chose plus agréablement; car ce prince ayma fort les femmes en son temps; de là il parvint à estre valet de garde-robe, puis servist à la chambre du duc, & de là maistre de garde-robe, qui estoit un bon estat & lucratif sans controle, au quel estat il entra si avant en la bonne grace de son maistre que nul homme, de quelque condition qu'il fust, n'y eust si bonne part que luy. Le dernier de ses honneurs & estats fut d'estre trésorier général, le quel estoit le premier office de Bretagne, tout ainsi qu'en Angleterre, où il de-

que ses vices autant que son habileté avaient élevé à ce haut degré de fortune. Mais il résulte d'un examen approfondi des titres historiques relatifs à ce personnage, qu'il n'est jamais parti d'aussi bas qu'on l'a généralement prétendu. Pierre Landois n'a certainement jamais été ouvrier tailleur. Son père, honorable bourgeois de Vitré, exerçait la profession de marchand de draps de laine & de soie ; ces marchands de drap de Vitré formaient la plus importante des six corporations de la ville, & les chefs obtenaient souvent le premier degré de la noblesse. Avant d'entrer au service de François II, Landois continua le commerce de son père ; après avoir fait au duc des fournitures de drap assez importantes, il fut employé par lui dans plusieurs opérations financières, devint trésorier de l'épargne, *garde-robier* du prince, puis trésorier général de Bretagne, enfin ministre favori. Ses connaissances, toutes spéciales, ont puissamment contribué au développement de la prospérité commerciale qui fut très-grande en Bretagne sous le duc François II. Il savait la langue française, & une note autographe de ce ministre, avec sa signature (1), prouve également qu'il

vint en tel credit qu'il manioit seul à sa devotion les affaires non seulement des finances, mais de la justice & d'estat, &c. » (HISTOIRE DE BRETAGNE, p. 916.)

(1) Cet autographe signé se trouve au verso d'un acte sur par-

l'avait bien écrire. Landois ne négligea aucun moyen pour se maintenir au poste éminent où il s'était élevé. Il entretint les meilleures relations avec la maîtresse du prince dont il satisfaisait les besoins d'argent. Quand elle fut morte, il résolut de dominer seul l'esprit de François II. Redoutant la haute intelligence & la ferme probité de Gui Chauvin, chancelier de Bretagne, il parvint à le perdre en dirigeant contre lui un procès en concussion.

Dans une querelle que le chancelier avait eue avec Pierre Landois, celui-ci s'était emporté jusqu'à dire : « Je te réduirai dans un tel état de misère que tu périras mangé des poux. » A quoi Chauvin avait répondu : « Ce ne ferait pas la première fois qu'on ver-

chemin de l'an 1462, par lequel François I^r remet à Jean, vicomte de Rohan, encore mineur, les droits de rachat qui lui appartenaient comme duc sur les biens & seigneuries du père de Jean récemment décédé. Pierre Landois a écrit quelques lignes au verso de cet acte, dans lesquelles il intime l'ordre aux receveurs des villes de Rennes, Nantes, &c., d'accomplir entièrement, d'article en article, le contenu de ce mandement. — Je dois la communication de cette pièce à M. Bizéul, membre de la Société des Antiquaires de France, correspondant du Comité des Travaux historiques & des Sociétés Savantes. M. Bizéul a bien voulu de plus me communiquer un Mémoire manuscrit dont il est auteur, concernant l'origine, la famille & la personne de Pierre Landois. J'y ai puisé des renseignements positifs qui m'ont permis de rectifier une erreur généralement adoptée.

rait un homme de bien dans l'oppression. » Aussitôt que Landois eut obtenu de son maître la permission d'arrêter le chancelier, il fit saisir sa personne & ses biens. L'ordre fut exécuté avec tant de rigueur, que la femme & les enfants de Chauvin n'eurent pas même un lit pour se coucher, & furent réduits à la mendicité publique. « Bien tost après, ajoute D'Argentré (1), en mourut la pauvre dame d'angoyffe & de misère. » Quant au malheureux chancelier, condamné sur de futiles accusations mal prouvées, il fut conduit du château de Nantes à Auray, d'Auray au château de l'Hermine, enfin traîné de prison en prison & livré à des geôliers assez durs pour le faire périr de misère & de faim. Il mourut le 5 avril 1483, après deux ans d'une affreuse captivité; il était si pâle, si décharné, la peau lui tenant seulement sur les os, que pas un ne le reconnaissait (2). Ainsi fut justifiée la cruelle parole de son tout puissant ennemi.

Le châtement que méritait une pareille conduite ne se fit pas attendre longtemps. Révoltés de la vengeance que Pierre Landois venait d'exercer, honteux, jaloux du joug subi par leur souverain, les seigneurs

(1) HISTOIRE DE BRETAGNE, &c., p. 904.

(2) D'Argentré, &c., p. 904. — Voir aussi Dom Lobineau, t. I, p. 736, de son HISTOIRE DE BRETAGNE.

bretons se réunirent contre le favori, & vinrent le chercher en armes jusques dans le palais ducal. Une première fois, Landois parvint à leur échapper, & fut même en tirer vengeance; il entraîna son maître à leur déclarer la guerre & à lancer contre eux un arrêt de bannissement. Mais, dix-huit mois plus tard, il échoua dans une ligue qu'il avait formée avec le roi d'Angleterre contre la France & les seigneurs bretons ses ennemis. L'opinion publique se révolta contre lui, le peuple lui-même, entourant le palais où s'était réfugié Landois, menaça de l'envahir. Leur rage était si grande que le duc ayant envoyé son beau-frère, le comte de Foix, pour les apaiser, celui-ci revint bien vite en disant :
« J'aimerois mieux être prince d'un millier de fan-
« gliers que de tel peuple que sont vos Bretons ; il
« faut nécessairement livrer votre trésorier, autrement
« nous sommes perdus. »

Par un de ces arrêts de la Providence, justes châtimens des coupables, ce fut le chancelier successeur du malheureux Chauvin, qui entra dans la chambre du duc pour arrêter le favori, au nom du peuple breton :
« Comment, chancelier, dit le duc, pourquoi veut
« donc mon peuple que vous le preniez ? » Le chancelier répondit que des accusations graves pesaient sur Landois : « Me promettez-vous, dit le duc, que vous
« ne lui ferez que justice ? Monseigneur, sur ma foi, je

« vous le promets. » Sur cette parole, François II prit par la main Landois, en disant : « Je vous le baille & vous recommande qu'il ne lui soit fait que justice ; il a été cause que vous êtes chancelier, pour ce foyez son ami. — Monseigneur, répondit le chancelier, ainsi ferai-je (1). » Pierre Landois fut conduit dans la tour du château de Nantes ; son procès ne tarda pas à s'instruire, & les crimes dont il s'était rendu coupable ne furent pas difficiles à prouver. François II, inquiet du sort de son favori, demandait de ses nouvelles aux seigneurs qui le visitaient. Un jour, le 20 juillet 1485, il fut longuement entretenu par Odet d'Aydie, comte de Comminges, qui depuis longtemps savait lui plaire par son esprit : « Mon compère, dit le duc, on besogne au procès de mon trésorier ; en savez-vous rien ? — Oui, Monseigneur, répondit le comte, on y a trouvé de merveilleux cas, mais quand tout sera vu & entendu l'on viendra vous rapporter l'opinion du conseil, pour en ordonner comme il vous plaira. — Ainsi je le veux, dit le duc, car, quelque cas qu'il ait commis, je lui donne sa grâce et ne veux pas qu'il meure. » Paroles inutiles, car, tandis que le duc les prononçait, son favori, condamné par le conseil, était pendu haut & court au gibet de la ville. On redoutait d'apprendre

(1) *Dom Lobineau, HISTOIRE DE BRETAGNE, t. I, p. 745.*

à François II la mort de son favori, ce fut son neveu Jean de Chalons qui s'en chargea. François II se plaignit de la trahison d'Odet d'Aydie, *son traître compère*, puis fit enterrer honorablement Pierre Landois qu'il ne devait pas tarder à rejoindre.

Cette révolution de palais n'avait pas empêché le duc de Bretagne de prêter son appui aux seigneurs français mécontents de la régente, Anne de Beaujeu, offensés surtout que Louis XI eût désigné une femme pour les gouverner. Les uns & les autres espéraient qu'une *nouvelle ligue du Bien public* allait se reformer à leur profit, & que très-facilement ils se rendraient maîtres d'un pouvoir auquel tous croyaient avoir droit. Quand Louis XI mourut, le samedi 30 août 1483, le jeune Charles VIII demeurait au château d'Amboise. C'est là que vinrent se joindre tous les princes du sang qui aspiraient à le gouverner. La régente & son mari occupèrent le vieux donjon avec Charles VIII & sa mère presque mourante. Le duc de Bourbon, beau-frère d'Anne de Beaujeu, & Louis, duc d'Orléans, héritier présomptif de la couronne, ainsi que plusieurs autres seigneurs de son parti, demeurèrent dans le château; c'est là que commencèrent toutes les intrigues qui précédèrent la révolte à main armée de Louis d'Orléans, & qui durèrent tout le temps de la tenue des Etats généraux à Paris. Au mois d'avril 1484, Louis

d'Orléans, malgré les grandes faveurs qu'il avait reçues, & les fonctions importantes de gouverneur de l'Isle de France qu'il exerçait, voyant qu'il ne parviendrait pas à dépouiller sa belle-sœur de la Régence, prit la résolution de venir trouver François II dans son duché de Bretagne, bien qu'il eût fait serment à Louis XI de ne point s'allier avec cet ennemi invétéré de la couronne. Il était à Nantes depuis quelques semaines seulement, quand il fut rappelé en France par le sacre du jeune roi. Anne de Beaujeu, feignant de ne pas comprendre les trahisons qu'il préparait contre elle, lui avait fait écrire de se hâter afin de tenir la place qui lui appartenait dans cette solennité; Louis quitta Nantes au plus vite; il fallut cependant l'attendre deux ou trois jours. (1)

Après le sacre, Louis d'Orléans envoya son frère naturel, le comte de Dunois, en Bretagne, pour y conclure un traité avec François II, traité par lequel chaque parti s'engageait à mettre le roi hors des mains de ceux qui le *détiennent prisonnier* (2).

Au commencement de l'année 1484, Dunois, de

(1) *Saint-Gelais de Montlieu cité par Lancelot, ECLAIRCISSEMENTS SUR LES PREMIERES ANNEES DU REGNE DE CHARLES VIII. Acad. des Inscript. & B.-L., édit. in-12, p. 543.*

(2) *Dom Lobineau, HISTOIRE DE BRETAGNE, t. II, col. 1420.*

retour à Paris, engagea Louis d'Orléans à tenter une démarche publique contre la régente. Ce prince vint au parlement, où Denis Lemer cier, son chancelier, parlant en son nom, demanda que l'administration des affaires fût retirée des mains d'une femme, pour être mises aux mains du Prince, qui était le premier prince du sang. Mais la cour, par l'organe de son premier président, La Vacquerie, répondit qu'elle était instituée pour administrer la justice & non pour le fait du gouvernement politique & militaire ; que, du reste, elle députerait vers le Roi pour savoir la conduite qu'elle devait tenir. Cinq jours après, une tentative faite près des membres de l'Université n'eut pas plus de succès. Un parti seul restait, celui de recourir aux armes, & Louis d'Orléans l'adopta. Il avait déjà réuni contre la régente des forces assez grandes : le duc de Bretagne venait de lui envoyer deux cent cinquante lances & plusieurs compagnies d'archers ; il était près de s'entendre avec le duc de Bourbon & le comte d'Alençon, avec René duc de Lorraine, ce fameux vainqueur du *Téméraire*, & ne comptait pas sans motifs sur l'appui de Maximilien d'Autriche, roi des Romains ; enfin cette ligue du bien public, qui avait été si fatale à Louis XI, allait se reformer. Anne de Beaujeu n'hésita pas : elle s'empressa de mettre en état de défense la capitale du Royaume & ses environs, elle s'affura de

la Normandie tout entière; de plus, elle envoya un des serviteurs dévoués de son père, le seigneur du Bouchage, s'emparer de la ville d'Orléans, dont les habitants s'empressèrent de jurer fidélité au Roi; enfin elle suivit de près les seigneurs alliés dans leurs possessions au lieu de les laisser se réunir & marcher contre elle. Louis d'Orléans se vit contraint d'ajourner ses projets, & par un appointment qui eut lieu au mois d'octobre 1485, il se réconcilia, du moins en apparence, avec la régente. La dame de Beaujeu y mit une condition, c'est que le principal auteur de toutes ces discordes, le comte de Dunois, fortirait du royaume & s'en irait en Italie.

Anne de Beaujeu n'ignorait pas que l'appointment souscrit avec Louis d'Orléans n'était qu'une trêve qui serait rompue par celui-ci dès qu'il en aurait la puissance, aussi résolut-elle de le prévenir & de le contraindre à une obéissance absolue; mais, à l'exemple de son père qui, avant de s'engager dans une lutte, commençait par s'affurer les moyens d'en sortir vainqueur, Anne de Beaujeu ouvrit des négociations avec ceux d'entre les confédérés qu'elle supposait les moins engagés. .

Le premier qu'elle entreprit, ce fut son beau-frère Pierre II, duc de Bourbon, investi depuis peu des hautes fonctions de connétable de France, & qui se

montrait ouvertement hostile à son administration. Le comte de Vendôme lui fut envoyé au mois d'août 1486, & le ramena près d'elle à Beauvais, après qu'elle eut accordé un sauf-conduit à Philippe de Commynes, historien de Louis XI, alors conseiller favori du connétable. Pierre de Bourbon débuta par faire du *mécontent*, par se plaindre du seigneur de Graville, ministre influent de la princesse; il réclama la conduite de l'armée royale, en vertu de sa charge, enfin quitta brusquement la cour. Mais Anne de Beaujeu ne tarda pas à le rejoindre, eut avec lui plusieurs entrevues, & changea si bien les dispositions mauvaises de son esprit, qu'ils se réconcilièrent complètement; Philippe de Commynes & le seigneur de Culant, ennemis déclarés de la régente, furent à l'instant congédiés.

Le duc René de Lorraine était aussi fort à craindre. Les victoires qu'il avait remportées sur Charles-le-Téméraire, dernier duc de Bourgogne, la grande renommée dont il jouissait, lui donnaient de hautes prétentions. Par les soins d'Anne de Beaujeu, René fut mis en possession du duché de Bar, auquel il avait des droits légitimes, & fut ainsi détaché de la ligue.

Restaient contre la régente : Maximilien d'Autriche, roi des Romains, futur empereur d'Allemagne; François II, duc de Bretagne; Louis, duc d'Orléans, premier prince du sang, héritier de la couronne. Elle était

bien déterminée à combattre par les armes ces trois ennemis. Seulement, elle avait eu soin d'affaiblir, autant qu'elle l'avait pu, le duc François II, en retenant par des bienfaits les seigneurs bretons déjà dévoués à Louis XI, soit en gagnant à sa cause ceux qui pouvaient avoir contre le duc quelques motifs de mécontentement, ou qui se montraient accessibles à la corruption (1).

En France, Louis d'Orléans était l'adversaire le plus redoutable qu'eût à combattre Anne de Beaujeu. Aussi avait-elle essayé plusieurs fois des moyens de conciliation, mais toujours inutilement. S'il faut en croire le témoignage de Brantôme, qui assure le tenir de bonnes sources (2), l'inimitié de ces deux personnes provenait d'un dépit amoureux de la princesse dont Louis d'Orléans aurait méprisé la conquête. Aux jalousies d'amour ou d'ambition, Brantôme ajoute l'anecdote suivante : « Dans une partie de paume à Paris, à laquelle se trouvaient Anne de Beaujeu & les autres dames de la cour, un coup donna lieu à discussion. Anne de Beaujeu prise pour arbitre, jugea contre le prince qui ne craignit pas, soit de la démentir, soit

(1) Voyez plus loin, p. 51, LES PENSIONNAIRES DE BRETAGNE.

(2) VIE DES DAMES ILLUSTRÉS, &c., t. V, p. 206, des OEUVRES COMPLETES.

de la flétrir d'une sale injure. » Brantôme rapporte les deux versions & donne la dernière comme étant la vraie. Anne de Beaujeu n'oublia jamais cette insulte, & ne cessa de poursuivre le prince de son ressentiment. Quoi qu'il en soit, dès que la dame de Beaujeu se fut assurée de bonnes & fortes alliances, elle jugea le moment venu d'attaquer directement son adversaire & tenta de s'affurer de sa personne & de celle de ses lieutenants. Ayant eu connaissance du retour du comte de Dunois en France, & des préparatifs de guerre qu'il faisait dans ses châteaux, elle lui fit proposer encore un accommodement qu'il refusa, lié comme il était avec les seigneurs confédérés de France & de Bretagne. Ceux-ci ne cessaient de signer les uns avec les autres des traités d'alliance; ils réunissaient sous les auspices de François II une armée considérable sur les frontières de Bretagne, armée qui n'attendait qu'un chef pour entrer en France & arracher le jeune roi Charles VIII au joug sous lequel il gémissait. Au mois de janvier 1487, le moment était venu pour Louis d'Orléans de quitter la France où, s'il fût resté plus longtemps, sa liberté, sinon sa vie, n'eût pas été garantie. Il partit de Blois le 11 janvier sur le soir, gagna Château-Renault pendant la nuit, & ne s'arrêta plus qu'en Bretagne, à Nantes, où il arriva le 13 sur la fin du jour.

Anne de Beaujeu, bien résolue à ne pas attendre que les confédérés marchassent vers elle, s'empressa de diriger le jeune roi & son armée contre les comtes de Comminges & de Dunois, principaux affidés de Louis d'Orléans. Le roi partit de Tours le 9 février 1487 pour se rendre à Poitiers & de là en Guienne. A la fin de mars il était maître des châteaux de Thouars & de Parthenay appartenant à Dunois, ainsi que du comté de Comminges. Les deux seigneurs révoltés avaient été contraints de fuir en Bretagne; par lettres du 3 avril, toutes les propriétés qu'ils possédaient, comme celles de Louis d'Orléans, étaient déclarées forfeites & acquises à la couronne (1). Le château de Parthenay, une des plus solides forteresses de la féodalité, fut détruit de fond en comble, au mois de juin suivant.

Sans perdre un seul instant, Charles VIII, accompagné de sa sœur & de son armée, revint à Bordeaux: de Bordeaux il se dirigea vers Angers pour entrer de là en Bretagne, où les seigneurs ennemis d'Anne de Beaujeu se trouvaient presque tous réunis. Au mois de mai 1487, les Français entrèrent dans ce pays qu'ils ne devaient plus quitter; ils étaient divisés

(1) *Lancelot, MEMOIRES, &c.*, p. 578.

en trois corps de troupes : le premier se dirigea sur Ploërmel & s'en empara ; le second sur Vannes où se trouvait le duc François II, qui s'empresse de revenir à Nantes & de s'y enfermer, quand il fut que le troisième corps de l'armée ennemie marchait vers cette ville pour la surprendre. Je renvoie aux historiens de la Bretagne ceux qui voudraient avoir un récit détaillé de cette campagne ; elle dura environ quatorze mois, & se termina par la bataille de St-Aubin-le-Cormier livrée le dimanche 27 juillet 1488 ; dans cette bataille furent vaincus les seigneurs bretons, français, allemands ou anglais coalisés contre la régente. Quelques-uns des principaux restèrent prisonniers, entre autres Louis duc d'Orléans, chef du parti Français ; Jean de Châlons, prince d'Orange, neveu & favori du duc François II.

Anne de Beaujeu, se voyant à peu près trahie par le comte du Maine, général en chef de l'armée française, qui refusait de combattre les coalisés, remit le commandement à un jeune homme de vingt-sept ans, Louis de La Trémoille, qu'elle avait marié naguères à Gabrielle de Bourbon-Montpensier, sa nièce. Ce mariage avait été fait dans des conditions & avec des circonstances romanesques. Issu d'une famille noble de Bourgogne, dont plusieurs membres s'étaient illustrés au service de la France, Louis de La

Trémoille ne pouvait pas prétendre cependant à s'allier à une fille du sang royal. Ce fut la dame de Beaujeu, après la mort de Louis XI, qui, voulant mettre à profit les hautes qualités annoncées par Louis de La Trémoille, résolut de se l'attacher par des liens de famille; elle lui parla de Gabrielle de Bourbon, lui en montra les portraits, & alluma dans son cœur une passion violente. Puis elle l'envoya en Bourbonnais sous des habits supposés, afin qu'il jugeât des charmes de Gabrielle & prît sa réponse au projet d'union qui lui était soumis. Il put, sous un déguisement, parler à la jeune fille & lui demander si elle accepterait pour époux La Trémoille: « Je ne l'ai jamais vu, répondit-elle, mais sa bonne renommée me fait croire que je ferais heureuse s'il me voulait prendre, car on dit que de toutes les vertus qu'on peut souhaiter dans un homme il en a si bonne part qu'il est estimé d'un chacun. » Les jeunes gens échangèrent encore plusieurs autres propos; une correspondance amoureuse s'établit. Gabrielle ayant su le subterfuge qu'avait pris La Trémoille pour la voir, lui écrivit de tendres reproches de ne pas s'être fait connaître. Enfin le mariage eut lieu au contentement des deux parties, & comme le dit, en finissant, le naïf chroniqueur à qui j'emprunte ces détails, au bout de l'an Gabrielle de Bourbon eut un fils, lequel fut tenu sur

les fonts par procureur qu'y envoya le roi Charles VIII (1).

Anne de Beaujeu ne pouvait avoir de doute ni sur la fidélité, ni sur le courage du jeune héros à qui le sort de l'armée était remis. Quant à son habileté, elle fut très-grande; bien qu'il eût pour adversaires plusieurs chefs renommés, il remporta sur eux une victoire complète & décisive.

Après le combat, les princes captifs, Louis d'Orléans & Jean de Châlons, furent conduits dans une maison de St-Aubin qui servait de logis à La Trémoille. Le jeune vainqueur les fit asseoir à sa table, pour souper, aux deux premières places, & se mit en face d'eux. Les autres seigneurs prisonniers étaient debout. Le repas fini, deux cordeliers entrèrent avec l'exécuteur armé de son glaive. Un silence de mort régna bientôt; les deux princes changèrent de visage. Mais La Trémoille se levant leur dit: « Messieurs, je n'ai pas mission de décider de votre sort; si je l'avais, je ne le ferais pas: ce jugement appartient au roi. Quant à vous, chevaliers, qui, rompant votre foi, avez été

(1) *Jean Bouchet, PANEGYRIC DU BON CHEVALIER SANS REPROCHE LOUIS DE LA TREMOILLE. — NOUVELLE COLLECTION DES MEMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE, par Michaud & Poujoulat, &c., grand in-8°, t. IV, 1^{re} série.*

cause de cette guerre, vous devez porter la peine de votre rébellion, confessez-vous, il faut mourir. » Malgré toutes les clameurs, malgré les instantes prières des deux princes indignés, tous furent impitoyablement exécutés. Si les faits de cette scène relatée par un contemporain (1) sont vrais, on doit le reconnaître, l'implacable génie de Louis XI n'était pas encore éteint; il lui survivait dans sa fille.

Cette sanglante exécution n'a pas empêché un contemporain, qui a gardé l'anonyme, de consacrer un long poème écrit en français, à chanter les louanges de la dame de Beaujeu; il l'appelle l'*Ainée fille de fortune* (2). Pour mieux vanter sa prudence, son habileté,

(1) Cette aventure étrange se trouve dans un historien latin de Charles VIII & de Louis XII, dont quelques fragments ont été imprimés dans le RECUEIL DES HISTORIENS DE CHARLES VIII, par Godefroy. (P. 371 de l'édition in-4°, 1617. — P. 273 de l'édition in-f°.) Dom Lobineau & Dom Taillandier l'ont reproduite dans leur HISTOIRE DE BRETAGNE; leur traduction est insuffisante. Daru, t. III, p. 137 de son HISTOIRE, a cité le texte latin. Enfin M. Henri Martin, dans la 4^e édition de son HISTOIRE DE FRANCE, t. VII, p. 207, rapporte le fait, puis il ajoute: « Tel est du moins le récit de l'histoire latine de Louis XII par un contemporain anonyme: cette histoire ne cite pas le nom d'une seule victime, & aucun autre écrivain de l'époque ne parle de cette scène sanglante, qui contraste fort avec le caractère que la tradition attribue à Louis de La Trémoille, LE CHEVALIER SANS REPROCHE, d'après son panégyriste Jean Bouchet. »

(2) Ce poème a été publié par Lancelot dans les MEMOIRES DE

son courage & même sa clémence, il la compare à toutes les héroïnes de l'histoire sacrée ou profane, & la place bien au-dessus de ces illustres femmes. Ce qui donne une certaine valeur au poème qui n'a pas moins de cent quatre strophes, de sept vers chacune, c'est que plusieurs de ces strophes sont consacrées aux principaux personnages de la ligue contre la régente, & qu'elles font connaître leurs sentiments ou leurs regrets. Jean de Châlons prince d'Orange, Louis d'Orléans, Odet d'Aydie, le comte de Dunois, François II duc de Bretagne, Alain sire d'Albret, Jean de Rieux, François de Laval, Aymar de Prie, le sire Descalles, le comte d'Arondel, le duc d'Alençon, Philippe de Commynes, le cardinal Balue & plusieurs autres ont leur strophe & un bon trait de moquerie.

Par exemple, l'auteur demande à Monseigneur de Dunois « s'il est gai de voir abattre Parthenay; » & à François de Laval, dont la forteresse de Châteaubriant venait d'être prise & rasée : « Comment vous va-t-il de la guerre (1)? » Il reproche au comte d'Albret de savoir bien montrer les talons (2); il conseille aux An-

L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS, t. VIII, p. 579, éd. in-4°; t. XII, p. 321, éd. in-12, avec un commentaire & des notes historiques. Voyez aussi Goujet, BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, t. IX°, p. 390.

(1) Strophes 25 & 31.

(2) Strophe 28.

glais de s'en retourner au plus vite, car ils trouveront pire encore que la Pucelle, & de remporter dans leur bagage les os du prince Descalles tué à la bataille de St-Aubin (1). La strophe contre Philippe de Commy-nes est sévère, mais elle est méritée. « Il fut bien longtemps à Paris, dit l'auteur ; » effectivement il y resta prisonnier presque deux ans dans la grosse tour de la Conciergerie du Palais, & eut le temps d'apprendre son *Caton*, c'est à dire d'apprendre à être sage & à se conduire un peu mieux qu'il ne l'avait fait (2).

C'est à propos de René, duc d'Alençon, qui n'avait pas osé trahir ouvertement Charles VIII, que l'auteur parle de la captivité de Louis, duc d'Orléans : « Il est sage, dit-il, quoique on en dise, sans cela maintenant il serait enfermé, ainsi que le bon duc d'Orléans (3). »

(1) Strophe 34.

(2) Strophe 57. — Voir la NOTICE SUR PHILIPPE DE COMMYNES, par Mlle Dupont, t. I, p. CVI des MEMOIRES, &c., publiés pour la Société de l'Histoire de France. L'auteur n'a pas cité ce passage du poème de l'AINÉE FILLE DE FORTUNE ; en voici le début :

« Aussi Monsieur d'Argenton
 « Il fut bien longtemps à Paris.
 « Je crois qu'il scet bien son Caton ;
 « Il le devoit avoir appris,
 « Ou il a bien petit d'avis. »

(3) Strophe 54.

Après la scène que j'ai décrite plus haut, le prince captif avait été conduit à Sablé; de là il fut enfermé au château de Lusignan, & enfin dans la grosse tour de Bourges, d'où il ne sortit qu'au mois de mai 1491. Ce fut Charles VIII qui, en dépit de son guide accoutumé, la dame de Beaujeu, voulut faire acte de volonté. Cédant aux instances de quelques amis, & aux larmes de sa sœur Jeanne de France, il rendit lui-même la liberté au prince. Le roi partit un soir du Pleffis-lès-Tours comme pour aller chasser; il s'en vint dans le Berry jusqu'au pont de Barangon, d'où il envoya chercher le prince à la Tour de Bourges. Louis se sentit bien joyeux d'être libre; dès qu'il aperçut le roi, il mit pied à terre & s'agenouilla en pleurant. Charles, « qui avoit le cœur tout généreux & libéral, » lui futa au cou, « & ne favoit quelle chere lui faire pour donner à connoître qu'il agissoit de son propre mouvement. Charles emmena Louis, couchant dans le même lit, & lui donnant publiquement les plus grandes marques d'amitié, il le nomma gouverneur de Normandie (1). »

Quant à Jean de Châlons, prince d'Orange, neveu

(1) *St-Gelais, HISTOIRE DE LOUIS XII, — LUDOV. AUREL. VITA, — cités par M. Henri Martin, HISTOIRE DE FRANCE, t. VII, p. 216.*

de François II, duc de Bretagne, Anne de Beaujeu montra beaucoup de modération en le gardant prisonnier sur parole sans le tenir enfermé. A vrai dire, il était son allié, ayant épousé Jeanne de Bourbon ; mais en 1477, il avait trahi Louis XI pour servir la duchesse Marie de Bourgogne ; le roi avait fait rendre contre lui un arrêt par lequel il était déclaré criminel de lèse-majesté ; banni à perpétuité ; de plus il avait été dégradé, en séance solennelle, de l'ordre de St-Michel nouvellement institué. Jean de Châlons, pris les armes à la main, méritait la mort en toute justice ; le poète anonyme a eu raison de célébrer la clémence de la dame de Beaujeu. Dans cette affaire « elle ne s'est montrée cruelle, dit-il, ni envers les étrangers, ni envers ses parents. Je le prouve par ce gentil prince d'Orange à qui sa conduite aurait bien pu coûter la tête (1). »

Il n'y a rien d'exagéré dans la manière dont s'est exprimé l'anonyme, à la strophe XXVI, consacrée tout entière à François II, duc de Bretagne. « Ce bon duc, « dit-il avec une pitié assez maligne, il s'est laissé « mourir de deuil : c'est grand dommage, par Saint- « Luc ! car tous les nobles trouvaient refuge dans sa « très-noble maison. » Allusion satirique au secours que

(1) *Strophe XIII.*

tous les ennemis de la France avaient trouvé près de François II. Ce prince mourut de chagrin le 9 septembre 1488, six semaines après la bataille de Saint-Aubin. Quinze jours auparavant, il avait été forcé de signer avec la France un traité honteux, par lequel, non-seulement il abandonnait à Charles VIII les villes de Fougères, de Dinan, de Saint-Aubin & de Saint-Malo, mais encore il reconnaissait les droits de ce prince au duché de Bretagne, & s'engageait à ne pas marier ses filles sans son consentement (1).

Ce traité rendait inutiles toutes les précautions que François II avait prises depuis quelques années. N'ayant pour héritières de la couronne ducale que ses deux filles qui n'étaient pas encore nubiles, il ne négligea rien pour que cette couronne fût très affermie sur leurs têtes. N'ignorant pas que le roi de France & plusieurs barons de Bretagne affichaient hautement des prétentions à son héritage, il avait, dès l'année 1485, fait jurer sur le Saint-Sacrement & les reliques les plus vénérées, aux nobles, aux bourgeois, aux gens d'église du duché, de ne reconnaître d'autres souverains que ses deux filles Anne & Isabelle. L'année suivante, la seconde femme, Marguerite de Foix, mère de ses deux

(1) Voir dans les ACTES DE BRETAGNE, sous la date du 21 août 1488, le traité du Verger. DOM MORICE, t. III, p. 598.

filles, étant morte, il s'empresse de réunir les états du duché à Rennes, afin qu'ils renouvelassent le serment prêté l'année précédente. La cérémonie avait eu lieu avec plus d'appareil encore, sans que nulle des prétentions rivales se fussent manifestées (1). Dès 1485, il avait essayé de marier l'aînée de ses filles, bien qu'elle eût neuf ans à peine, avec le fils du roi d'Angleterre, Edouard IV; mais cette tentative ne fut pas plus heureuse que d'autres démarches du même genre qu'il fit depuis lors. Le temps marchait, & François II voyait avec douleur une puissance supérieure à la sienne le dominer partout, sans qu'il eût aucun espoir de lui échapper. On comprend de quel coup François II dut être frappé après la défaite de l'armée alliée à Saint-Aubin-le-Cormier; comment la honte & la douleur le conduisirent vite au tombeau.

Malgré ses indignes faiblesses, malgré ses trahisons contre la France, ce ne fut pas un prince sans valeur que le duc François II. Venu à cette époque de transition qui sépare le moyen-âge & la Renaissance, il favorisa dans son duché de Bretagne le développement du commerce & de l'industrie. Plusieurs traités qu'il fit avec l'Angleterre, le Portugal, les villes anféatiques

(1) *Dom Lobineau, HISTOIRE DE BRETAGNE, t. I, p. 758.*

& l'Espagne, le prouvent certainement. Il sollicita & obtint du Pape Sixte IV une bulle d'indulgence, afin de permettre à ses sujets de trafiquer dans *le pays du Turc* & des autres infidèles (1). En 1476, il fit venir de Florence des ouvriers en soie, les établit à Vitré, leur fit bâtir une maison & accorda des lettres de naturalisation pour eux & leurs familles. Deux autres manufactures de tapis d'Arras furent ouvertes par ses soins, l'année suivante, à Rennes & à Nantes (2). François II protégea aussi les savants & les lettrés, fut un des propagateurs de l'imprimerie, alors à ses débuts : de grands artistes, peintres ou sculpteurs, ont travaillé pour ce prince. Enfin, pendant son règne, grâce à l'active intelligence de son ministre favori, Pierre Landois, la ville & le château de Nantes furent augmentés & embellis d'une façon notable. Les murailles furent rétablies & consolidées par quatre grosses tours à l'intérieur. Le palais ducal & la tour en fer à cheval, dite de la chapelle, remontent à cette époque ; l'élégance d'architecture qui distingue les parties restées debout, atteste l'habileté, le bon goût de ceux qui en ont conçu l'ensemble.

(1) Daru, HISTOIRE DE BRETAGNE, &c., t. III, p. 3.

(2) Dom Lobineau, HISTOIRE DE BRETAGNE, t. I, p. 731.

§ IV.

Les Pensionnaires de Bretagne.

C'est en vain que François II travaillait de toutes ses forces à l'embellissement de la ville de Nantes, capitale de son duché, au développement du commerce, de l'industrie & des arts, une puissance supérieure à la sienne entraînait la vieille Armorique à se réunir à la France. Philippe-Auguste, Saint-Louis, Charles V avaient tour à tour mis leur main puissante à cette grande œuvre ; la guerre soutenue pendant plus de vingt années par les deux prétendants, Charles de Blois & Jean de Montfort, vint encore hâter le dénouement de ce drame, en amenant plusieurs armées françaises sur le sol de la Bretagne. Depuis le jour surtout où l'épée de connétable avait paru une arme assez brillante pour être conservée par un prince héritant de ce pays, on pouvait aisément marquer l'heure où son indépendance finirait.

Louis XI reprit à sa manière l'œuvre de ses devanciers ; il mit dans cette lutte autant de prudence que de perfidie. Profitant du caractère violent, mais irrésolu,

de son rival, il combina si bien toutes ses manœuvres, que sur la fin de son règne il était parvenu à dominer de son influence & de ses intrigues ce vaste duché de Bretagne dont il avait toujours convoité la possession. Un des puissants moyens employés par Louis XI, dans ce pays comme ailleurs, était la corruption. Il avait ainsi complètement rallié à sa cause quelques-uns des personnages les plus importants de la cour de François II. Il leur avait donné, soit des sommes assez fortes, soit des pensions annuelles; j'ai dit que la maîtresse de ce prince, Antoinette de Meignelais, & quelques-uns de ses favoris furent au nombre de ces personnages (1). La dame de Beaujeu, qui, sur ce point, n'avait pas oublié les subtiles leçons de son père, continua ses entreprises & ne réussit que trop bien à en tirer profit. Le registre original des pensionnaires que, sous le nom de Charles VIII, la régente entretenait en Bretagne, est parvenu jusqu'à nous. Ce registre, qui commence à l'année 1484, se termine en 1491, époque du mariage de Charles VIII avec la jeune duchesse. Parmi ces noms, j'en trouve quelques-uns de très illustres, & aussi plusieurs autres qui

(1) *Pius haut*, p. 21. — Voir mes *Appendices* n° 1, § II, PIÈCES HISTORIQUES : RAPPORTS FAITS AU ROI DE FRANCE, &c.

font moins connus. Je citerai, en 1484, François de Dinan, gouvernante de la jeune duchesse, qui recevait 4,000 livres tournois de pension. Elle les eut encore l'année suivante, mais ce fut tout; on fut bientôt qu'elle favorisait les prétentions de son frère Alain, sire d'Albret, à la main d'Anne de Bretagne. La même année 1484, on trouve Jean, seigneur de Rieux, porté pour la somme considérable de douze mille livres, dont la moitié, à vrai dire, lui était donnée pour la garde du château d'Ancenis. Jean, seigneur de Rieux, maréchal de Bretagne, fut désigné par le testament de François II, comme tuteur de la duchesse Anne (1). Dès l'année 1487, il ne figure plus sur la liste des pensionnaires de Charles VIII, mais, en 1488, Jean & Pierre de Rieux, escuyers, y sont portés pour chacun trois cents livres. En 1489, le maréchal de Rieux déploya une grande activité contre l'armée française qui envahissait la Bretagne (2). Il fut un des partisans les plus chauds du mariage de la pupille avec le sire d'Albret. En 1490, l'union faite par procureurs entre Maximilien & la duchesse ne l'avait

(1) *Dom Morice*, PREUVES, &c., t. III, col. 602.

(2) *Dom Morice*, PREUVES, &c., t. III, col. 638-39, &c.; col. 647, 654 à 658, &c. — Voir aussi mes *Appendices* n° 1, § II, PIÈCES HISTORIQUES, n° 6, DEUX LETTRES-PATENTES, &c.

pas encore fait complètement renoncer à son projet, celui de marier la jeune duchesse à un prince breton; il fit un suprême effort pour résister; on verra plus loin quelle énergie il déploya dans ces fatales circonstances. Ayant épuisé toutes ressources, il engagea la princesse, confiée à sa garde, à vaincre ses répugnances pour épouser Charles VIII. Il fut très apprécié par le Roi qui le combla de faveurs. Anne de Bretagne eut toujours pour son tuteur les plus grands égards : au mois de novembre 1502, le maréchal de Rieux, malgré son âge, commandait l'armée de Louis XII en Languedoc. Il était malade, & n'osait quitter son poste; Anne de Bretagne lui envoyait une lettre écrite de sa main, qui commençait ainsi . « Mon cousin, le Roy vous escrit pour vous en
« venir par deçà, veu vostre maladie, pour ce que
« icy vous pourrez mieux rafraîchir & guérir, & vous
« assure qu'il est très content de vous, etc. (1). »

Dans la liste des pensionnaires pour l'année 1484, on ne trouve qu'un membre de la maison de Rohan; Louis, seigneur de Guéménée, de Montauban, porté pour mille livres tournois. Mais, en 1488, presque tous ceux qui composaient cette maison puissante figurent

(1) *Dom Morice, PREUVES, &c. t. III, col. 861.*

au premier rang. Jean, vicomte de Rohan, celui qui aspirait pour un de ses fils à la main d'Anne de Bretagne, recevait six mille cinq cents livres; Pierre de Rohan, son fils aîné, quatre mille; Louis de Rohan, protonotaire apostolique, douze cents livres, ainsi que François de Rohan. Voici encore quelques noms : Jean, vicomte de Quotinien; Pierre, seigneur du Pont, chacun mille livres; Jean de Périer, seigneur de Sourdac; Jean de Acigné, seigneur de Loueac, chacun six cents livres. Quatre ans plus tard, en 1488, avec les Rohan, se trouvent encore les mêmes personnages en compagnie de quelques autres : Gilles de la Claretière, Charles du Pont, seigneur de la Claretière, chacun douze cents livres; frère Auffroy-le-Voyer, religieux bénédictin, douze cent quarante livres. Une mention toute particulière est donnée au fils naturel légitimé de François II, qui, depuis plusieurs années, était tout dévoué aux Français, & combattait déjà dans leurs rangs à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier. François de Bretagne, comte de Vertus, sire d'Avau-gour & de Clifson, recevait mille livres par année de pension, « *Et ce oultre Et pardeffus les dons, pensions Et aultres bienffaits qu'il a Et pourra avoir du dit seigneur.* » Le registre auquel j'emprunte ces détails ne nous donne pas les noms de toutes les personnes ainsi subventionnées. Dans les lettres patentes de Charles

VIII, datées de Paris, 8 janvier 1485 (V. S.), on lit que la somme de vingt & un mille livres a été donnée par le Roy à M^e Olivier Barrault. pour estre distribuée à certain nombre de *seigneurs, dames, gentilzhommes du pays de Bretagne, au long desclairez & escritz en ung estat signé de sa main, lequel nous lui avons fait bailler pour ceste cause, & dont ne voulons icy aultre déclaration estre faite* (1).

Il est bon de rapprocher ce document, encore inédit, d'une pièce publiée depuis longtemps déjà par un des historiens de la Bretagne, des plus accrédités, Dom Lobineau. C'est un extrait des registres de la chancellerie du duc François II, de l'année 1488. On y trouve mentionnées des confiscations faites sur les seigneurs du pays qui avaient abandonné la cause nationale, pour servir les intérêts de Charles VIII. Plusieurs des pensionnaires dont j'ai cité le nom précédemment, ont déjà reçu la punition de leurs fautes. Louis de la Haye, maître de l'artillerie du duc, a été mis en possession des biens meubles de Gilles de la Claretière, lequel est porté sur l'état de 1488 pour une somme de 1,200 livres par année (2). Henry de

(1) *Voyez mes Appendices n° 1, § 11, Pièces historiques n° 9, PENSIONNAIRES DE BRETAGNE.*

(2) *Dom Lobineau, HISTOIRE, t. II, col. 1477.*

Villeblanche, demeuré fidèle, profite de la confiscation des biens meubles faite sur Pierre de Villeblanche, qui, d'après l'état de 1486, touchait aussi une pension de douze cents livres. Pierre, seigneur du Pont & de Rostrenem, pensionnaire à mille livres, dès l'année 1484, fut sommé, en 1487, de se rendre à l'armée du duc, de remettre la ville de Concq à son légitime possesseur, sous peine de voir abattre ses maisons, châteaux, forteresses, & ses bois coupés (2). D'autres preuves du même genre résulteraient de la comparaison minutieuse de ces deux documents. Ceux qui abandonnèrent ouvertement le parti de François II, n'étaient pas encore les ennemis les plus dangereux que ce prince ait eu à combattre ; d'autres plus habiles, plus corrompus, ménageaient les deux partis & n'en recevaient pas moins l'argent de Charles VIII. Ainsi, le vicomte de Rohan, sommé de se rendre à l'armée du duc François II, son cousin, n'avait nullement répondu à cet appel. Au contraire, il avait entraîné dans son parti plusieurs membres de sa famille, tels que François de Rohan, les sieurs de Quintin, du Chastel & de Pluscallec, avec tous leurs officiers, hommes, sujets & serviteurs ; il demandait au duc François II un sursis de deux mois pour s'acquitter envers

(1) Dom Lobineau, HISTOIRE, t. II, col. 1480.

le Roy de France de la promesse qu'il avait faite, s'engageant à venir après ce temps-là servir le duc, & laissant sa femme dans son château pour répondre de sa bonne foi : à la condition cependant que les sommes, qui étaient dues sur la dot de sa femme, lui seraient payées, & l'arrêt de confiscation, prononcé contre lui, mis à néant (1).

Je trouve encore un détail curieux dans le mémoire apologétique adressé à la duchesse, devenue Reine, par Guillaume de Rosnyvinen, chevalier, sieur du Parc, d'Avaugour, etc. Ce breton fidèle énumère tous les services qu'il a rendus à François II & à sa cause ; il ajoute : « J'ai refusé du Roy Louis (XI) six mille escus, « & quatre mille francs de rente, & tous les offices « que j'avois de son père (2). »

On le voit, l'œuvre d'affervissement durait déjà depuis longues années ; elle fut lente, mais continue ; il ne s'agissait plus, pour Charles VIII, que de mettre à profit les circonstances qui ne tardèrent pas à se présenter.

(1) *Dom Lobineau, HISTOIRE, t. II, col. 1481.*

(2) *IDEM, t. II, col. 1488.*



VIE

D'ANNE DE BRETAGNE

LIVRE PREMIER.

Depuis la naissance d'Anne de Bretagne jusqu'à la mort de Charles VIII.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance d'Anne de Bretagne : son éducation. — Les prétendants à sa main. — Son mariage par procureurs avec Maximilien d'Autriche, roi des Romains. — Siège de Rennes par Charles VIII, roi de France. — Prise de cette ville par les Français. — Négociations de mariage entre Anne de Bretagne & Charles VIII.



ANNE de Bretagne, fille aînée de François II, naquit au château de Nantes le 26 janvier 1476. On avait fait venir de Rennes, pour être sa nourrice, la Damoiselle de La Vire, mais elle ne fut pas ac-

ceptée par les médecins; ce fut la femme de Jean Eon, aussi de Rennes, qui donna le sein à la petite princesse (1). Son éducation fut confiée aux soins d'une des plus grandes dames du duché, Françoise de Dinant, de la maison d'Albret, dame de Châteaubriant & de Laval. La maison de Laval comptait dans ses alliances plusieurs têtes couronnées; aux Etats de la Province tenus en 1451, elle avait disputé le pas aux Rohan. Par son habileté, par sa haute intelligence, Françoise de Dinant était digne de l'éminente position qu'elle occupait. Rien ne fut négligé pour rendre aussi complète que possible l'éducation d'Anne de Bretagne; elle fut instruite, assure-t-on, dans les deux langues grecque & latine, & plusieurs faits de sa vie privée viennent à l'appui de cette assertion. Elle n'avait pas encore neuf ans qu'elle passait déjà pour une princesse accomplie : en 1485, quand Louis

(1) Dom Lobineau, *Histoire de Bretagne*, t. I, p. 727. — Parmi les hommes d'armes de la garde du duc François II, pour l'année 1481, je trouve en second rang le nommé Eon Sauvage aux gages de 25 livres. Est-ce le mari de la nourrice d'Anne de Bretagne? (Lobineau, t. II, col. 1466.)

d'Orléans vint en Bretagne, il fut émerveillé de ses charmes & de la précocité de son esprit ; trois ans plus tard, elle était assez habile dans l'art d'écrire, pour envoyer à Maximilien d'Autriche, une relation des événements dont la Bretagne venait d'être le théâtre, & un récit de la bataille de Saint-Aubin-le-Cormier (1). François II mourut au mois d'octobre 1488, laissant Anne, à peine âgée de douze ans, maîtresse d'un des plus vastes duchés de l'Europe. De nombreux compétiteurs aspiraient à la main ; en réalité, du mariage de cette enfant, dépendait l'avenir & l'indépendance de son pays. Dès l'année 1480, François II, son père, avait essayé de régler cette grande affaire ; la main d'Anne de Bretagne, ou, à son défaut, celle de sa sœur, avait été promise au fils aîné d'Edouard IV, roi d'Angleterre ; mais, en 1483, le jeune prince avait été assassiné dans sa prison par son oncle, le fameux Richard III. Alors commencèrent des négociations pour une alliance avec Maximilien, duc d'Autriche, veuf depuis un an de l'héritière de Bourgogne ;

(1) Abbé Irail, *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France*, 1774, in-12, 2 vol., t. I, p. 140.

Jean de Châlons fut le principal agent de ce projet, qui, du reste, ne pouvait recevoir d'exécution que plus tard, vu l'âge peu avancé de la princesse. De toutes les alliances étrangères, celle-là paraissait la plus avantageuse & la plus probable, quoiqu'elle ne présentât aucune garantie pour l'indépendance & le maintien de la nationalité de la Bretagne. Afin d'assurer cette indépendance & cette nationalité, le meilleur moyen aurait été de marier la jeune duchesse avec un des seigneurs du pays, choisi parmi ceux qui pouvaient avoir des prétentions à la couronne ducal ; ils étaient au nombre de trois : Jean de Châlons, prince d'Orange, fils d'une sœur du duc François II ; Jean, vicomte de Rohan, époux de Marie, fille de François I^{er}, qui se prétendait le descendant direct de Conan Mériadec, premier roi de Bretagne ; Alain, sire d'Albret, époux d'une arrière-petite-fille de Jeanne la Boiteuse, frère de la dame de Laval, gouvernante de la princesse. Quand François II mourut, le dernier de ces trois prétendants seul était veuf ; &, grâce à l'influence de sa sœur, il avait réuni les suffrages des Bretons qui tenaient le plus fortement à leur nationalité. Mais, pour une prin-

celle âgée de treize ans à peine, c'était un singulier mari ; Alain d'Albret avait plus de quarante-cinq ans ; il était père de huit enfants légitimes & de plusieurs bâtards. Il avait la figure bourgeonnée, la voix rauque, le regard dur, l'humeur farouche : aussi, disait-on, ajoute le contemporain qui a tracé ce portrait, que la fille n'en avait cure (1).

Le vicomte de Rohan prétendait à la main d'Anne de Bretagne, non pour lui, mais pour l'aîné de ses fils, il espérait même unir le second avec Isabeau, fille cadette de François II, quand elle serait nubile. Il oubliait, dans sa présomptueuse assurance, qu'il était depuis plusieurs années un des chefs de l'armée française, & que les Bretons fidèles à la cause nationale, le regardaient comme un ennemi.

Quant à Jean de Châlons, époux de Jeanne de Bourbon, sœur du sire de Beaujeu, fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin, la Régente, usant de clémence à son égard, s'était contentée de le retenir en France sur sa parole. Au mois de février 1488, il obtint sa liberté, d'après l'affu-

(1) Jaligny, *Histoire de Charles VIII*, p. 46; édition de Godefroy, in-f°.

rance qu'il donna de faire de belles remontrances aux princesses de Bretagne, ses nièces, aux gens de leur conseil, & de trouver les moyens d'une bonne paix (1). De retour à Nantes, il commença par empêcher le farouche Alain d'Albret de réussir dans ses tentatives de mariage avec la jeune duchesse, espérant bien, dit Jaligny, tirer de cette union importante un tout autre profit. L'année suivante, il se montrait favorable à Maximilien d'Autriche, faisait entrer en Bretagne un corps de deux mille Espagnols, envoyés par le roi Ferdinand, & s'engageait par écrit, envers ce dernier, à ne pas traiter du mariage de la duchesse Anne, sans l'avis & le consentement de ce puissant monarque (2).

Avant de raconter comment Anne de Bretagne fut mariée par procureurs au roi des Romains, Maximilien d'Autriche, il est nécessaire de démontrer que les prétendues amours avec Louis d'Orléans ne sont que des chimères inventées par quelques historiens mal

(1) Jaligny, *idem*, p. 71.

(2) Voir mes *Appendices*, n° 1, § 1. *Lettre inédite de Jean de Châlons datée de 1489.*

informés. Quand Louis d'Orléans vint pour la première fois à la cour de François II, en 1484, Anne avait huit ans à peine ; quand il se réfugia dans cette même cour, en 1487, pour y séjourner plus longtemps, elle avait dix ans révolus, & n'était pas encore nubile. Louis d'Orléans, marié avec la sœur de Charles VIII, n'aurait obtenu, sous aucun prétexte, de s'en séparer. D'ailleurs, comment supposer qu'une jeune fille, qu'on représente comme pleine de grâces & de modestie, ait porté ses vues sur un prince marié depuis onze ans, & ait conçu pour lui un amour chimérique. Les fréquents voyages de Louis d'Orléans à la cour de Bretagne avaient donné lieu à quelques propos sur ce point, aussi le prince crut-il nécessaire de s'en défendre publiquement ; il déclara que les voyages qu'il avait faits, vers la personne du duc, étoient seulement *pour le visiter & conseiller en aucun point pour la défense de son duché, & non pour lui tenir propos de ménage avec les princesses ses filles* (1).

La seule alliance convenable pour notre

(1) Archives de Nantes. Daru, *Histoire de Bretagne*, t. III.

jeune duchesse qui venait d'atteindre sa quatorzième année, en 1490, était celle de Maximilien d'Autriche, roi des Romains. La majorité des seigneurs de son conseil lui proposait cette alliance; Anne de Bretagne, en état maintenant de comprendre toute l'importance d'un pareil acte, acceptait l'union avec Maximilien; elle était flattée de devenir reine, & caressait l'espoir de porter la couronne impériale. Elle échappait ainsi à l'obsession de sa gouvernante, Françoise de Dinan, qui l'engageait chaque jour à épouser par patriotisme ce farouche Alain d'Albret, dont l'aspect seul glaçait d'effroi la jeune enfant. Les négociations préliminaires du mariage avec le roi des Romains eurent lieu dans le plus grand secret au mois de mars 1490: Maximilien donna mission au comte de Nassau, au sieur de Polhain, son maréchal, à Jacques de Coudebault, son secrétaire, & à Louppian, son maître d'hôtel, de se rendre en Bretagne, de traiter l'affaire complètement & même de procéder à la cérémonie des fiançailles(1). Peu de jours après, &

(1) *Histoire de Charles VIII*, par Godefroy, in-f°, p. 604. — Dom Morice, *Preuves*, &c., t. III, col. 662.

assez secrètement pour que le jour n'ait pas été connu. Cette cérémonie eut lieu d'après les coutumes allemandes : la jeune princesse fut mise au lit, le *beau Polhain*, *mignon du roi Maximilien*, introduisit sa jambe nue jusqu'au genou dans la couche nuptiale (1), en présence, bien entendu, des trois autres envoyés & de Françoise de Dinan, gouvernante de la duchesse, & de quelques autres personnes de sa maison. Un pareil acte ne pouvait rester longtemps secret ; le chancelier de Bretagne, Montauban, fut un des premiers qui le divulgua ; dans plusieurs actes il fit prendre à sa maîtresse le titre de *Reine des Romains* (2). Quand les détails de la cérémonie eurent été divulgués, ils excitèrent les moqueries des Bretons & des Français principalement, toujours prêts à rire des usages qui ne sont pas les leurs. Alain d'Albret, à la nouvelle de ce mariage clandestin, éclata en

(1) « Le roy des Romains envoya un comte d'Allemagne, avec son mignon le beau Polhain, vers la duchesse Anne de Bretagne, duquel Polhain elle fut pourjutte, au nom du roy son maistre, comme les grands seigneurs ont usance de faire.... » (*Chroniques de Jean Molinet*, &c., édit. in-8°, t. IV, p. 142.)

(2) Dom Morice, *Preuves*, &c., t. III, col. 674, 702.

plaintes amères, disant tout haut que François II lui avait donné la main de sa fille, & que celle-ci l'avait accepté pour époux. Il oubliait d'ajouter que la jeune princesse ne l'avait fait que par contrainte, ayant à peine dix ans, & pour obéir à son père presque mourant; qu'aussitôt que François II eut cessé de vivre, elle s'était empressée de rédiger en cour d'église une protestation contre cet acte arbitraire (1). Du reste d'Albret ne tarda pas à se venger; les bandes gasconnes qu'il commandait étaient maîtresses de la citadelle de Nantes, & tenaient la ville en respect. Il fit savoir aux chefs de l'armée française qu'il consentait à traiter avec eux.

Le mariage avec Maximilien était une violation flagrante du dernier traité fait avec la France, puisque Charles VIII, à qui appartenait la garde noble de la jeune duchesse, n'avait pas été prévenu. Quand la cour en fut sûrement informée, les troupes françaises pénétrèrent de plus en plus en Bretagne, la ville de Nantes fut investie & livrée, presque sans com-

(1) Archives de Bretagne. Voir mes Appendices, n° 3 §, 2. *Actes imprimés*, décembre 1488.

bat, par Alain d'Albret, qui abandonna tous ses droits sur le duché de Bretagne, moyennant une rente viagère de vingt-cinq mille livres. Toujours obstiné dans ses projets de mariage, sachant que la France ne reconnaissait pas la validité de l'union avec Maximilien, d'Albret fit insérer, dans son acte d'accord, la clause suivante : que le plaisir du Roi fût tenir la main au mariage de Madame Anne de Bretagne pour ledit sieur d'Albret, ou son fils, & les y favoriser & porter par tous bons moyens à ce que le dit mariage pût se faire (1).

Dans les premiers jours de l'année 1491, Charles VIII, accompagné du comte de Dunois, de Louis, duc d'Orléans, de la dame de Beaujeu, était venu rejoindre son armée en Bretagne. Pendant que cette armée poursuivait ses conquêtes, le Roi tenait sa cour à Nantes, & cherchait par tous les moyens à s'insinuer dans les bonnes grâces des habitants du pays. Des corruptions furent pratiquées à l'égard des principaux personnages des deux partis qui déchiraient la Bretagne, & qui, depuis la mort de François II surtout, se trouvaient en présence.

(1) Dom Morice, *Actes de Bretagne*, t. III, p. 686.

J'ai signalé précisément quelques-unes de ces corruptions (1). Déjà Louis XI était parvenu à mettre dans ses intérêts des personnages importants de la province, Anne de Beaujeu avait continué avec un grand succès l'œuvre de son père, si bien qu'il ne restait à la jeune duchesse que très peu de sujets fidèles. Anne de Bretagne, à la tête d'une petite armée, sous la conduite du maréchal de Rieux, son tuteur, essayait vainement de lutter contre l'envahissement des Français. Elle manquait surtout d'argent, à tel point, que le maréchal avait fait battre une monnaie grossière, appelée *monnaie noire*, de très bas aloi ; de plus, il avait mis en gage les bagues & bijoux de la jeune duchesse, tels que flacons, drageoirs, & jusques au *Sacraire* où l'on mettait les hosties, le tout pesant un peu plus de cinq cents marcs d'argent (2). Vainement Anne de Bretagne s'était présentée devant Nantes, avec sa sœur, la jeune Isabeau, les

(1) Voir à la fin de l'Introduction les *Pensionnaires de Bretagne*.

(2) Voir mes Appendices n° 1, § I. *Pièces historiques : Lettres-patentes d'Anne de Bretagne, en faveur du maréchal de Rieux, du 9 août 1490.*

portes lui avaient été refusées (1). Les lettres patentes qui renferment ces détails ajoutent que le maréchal de Rieux fut résister aux Français, & les obligea de se retirer en Basse-Bretagne dès qu'il eut reçu les secours que le roi d'Angleterre lui envoya ; il est certain que la conquête du duché ne fut pas aussi rapide qu'on l'a cru généralement : Brest, Saint-Malo & plusieurs autres villes firent une résistance acharnée ; quant à la jeune duchesse, elle déploya, dans ces graves circonstances, un courage bien supérieur à son âge & digne d'un meilleur succès. Elle s'était réfugiée dans la ville de Rennes avec son oncle, le prince d'Orange, le maréchal de Polhain & quelques barons fidèles, n'ayant, pour la défendre, que quatorze mille hommes, composés principalement d'archers anglais, d'Allemands & d'Espagnols envoyés par le roi des Romains, son mari. Mais, qu'était-ce que ces troupes mercenaires pour résister à l'armée du roi de France ?

Aux environs de la Toussaint 1491, le

(1) Voir aux Appendices, n° 1, § 1. *Pièces historiques : Lettres-patentes d'Anne de Bretagne, en faveur du maréchal de Rieux, du 9 août 1490.*

siège fut mis devant la ville, avec des engins si considérables & tant d'artillerie, que trois mille chevaux n'auraient pas suffi pour les conduire. Les premières attaques furent des plus courtoises : un bâtard de Foix, dit le chroniqueur Jean Molinet, monté comme saint Georges, s'approcha des murs de la ville, & demanda si quelque chevalier ne voudrait pas rompre une lance avec lui, en *l'honneur des dames*. Un seigneur breton, armé de pied en cap, ne tarda pas à se présenter. La lice fut établie dans les fossés de la ville, au-dessus desquels la jeune duchesse fit établir des échafauds où elle se rendit très bien accompagnée. Après avoir couru quatre ou cinq lances, ils en vinrent aux épées, se battirent très bien, sans que mort d'homme en résultât. Le divertissement terminé, dit Molinet, la duchesse fit donner hypocras & épices aux Français, puis chacun se retira.

Le lendemain de cette joute, les assiégés crurent le moment opportun pour faire une sortie contre l'ennemi. Tous leurs efforts se dirigèrent sur le corps d'armée commandé par le grand écuyer, François d'Urfé ; les Allemands, qui arrivèrent les premiers, firent un

grand carnage. Se croyant déjà victorieux, ils s'occupèrent du butin & des prisonniers, mais ceux de l'autre camp accoururent au secours, poussèrent si rudement les vainqueurs, qu'ils les contraignirent à lâcher leur proie pour se réfugier dans la ville au plus vite. Depuis ce jour là, Charles VIII fit serrer le siège de plus près. Le manque de vivres & d'argent commençait à se faire sentir dans la ville, les mercenaires allemands & anglais ne tardèrent pas à se mutiner; les Allemands sonnèrent leurs gros tambours pour se retirer, déclarant aux officiers de la duchesse qu'ils voulaient être payés un mois d'avance; les Anglais suivirent leur exemple. Charles VIII, de son côté, fit offrir à la duchesse cent mille écus par année, si elle voulait renoncer au gouvernement de la Bretagne, & choisir pour demeure tel lieu qui lui conviendrait, à l'exception des villes de Rennes & de Nantes. Il lui offrait de plus le choix entre trois maris à sa convenance: Louis de Luxembourg, le duc de Nemours, le comte d'Angoulême. Anne répondit qu'elle était mariée au roi des Romains, & que, refusât-il de la prendre, elle se considérait comme sa femme, & jamais n'en aurait un autre. Si Maximilien venait à mourir,

& qu'elle fût en disposition de se remarier, elle ne prendrait pour époux qu'un roi, ou un fils de roi. Charles VIII, convaincu que la détermination de la jeune duchesse était inébranlable, essaya d'un nouveau moyen. Il commença par offrir aux troupes étrangères qui composaient la garnison de Rennes, de payer l'arriéré de leur solde, à condition qu'elles s'éloigneraient aussitôt. Ces troupes acceptèrent & se rendirent dans la ville de Montfort, à quatre lieues de Nantes, où elles reçurent les trois mois de solde qui leur étaient dus. Après avoir publié une amnistie générale, Charles VIII envoya son avant-garde, sous la conduite des ducs d'Orléans & de Bourbon, pour s'emparer de la ville. Il fit à la duchesse une nouvelle proposition, celle de renoncer pour jamais au duché de Bretagne, moyennant une rente de cent mille livres par année ; elle pourrait alors se retirer vers le roi des Romains qu'elle regardait comme étant son mari.

Anne de Bretagne, ou plutôt les conseillers qui l'entouraient, sentant bien que cette condition, dictée par un vainqueur impitoyable, était mauvaise, ne se pressait pas de répondre. Ils adressèrent au roi un mémoire plein de ré-

criminations (1); de son côté, Charles VIII, un peu par des menaces, mais beaucoup par des promesses, les engageait à agir sur l'esprit de leur jeune maîtresse, de telle sorte qu'elle surmontât les répugnances qu'elle avait contre lui. Jean de Châlons, prince d'Orange, son oncle, le maréchal de Rieux, son tuteur, François de Dinan, dame de Laval, sa gouvernante, & Montauban, chancelier de Bretagne, lui firent à ce sujet tant de discours, qu'ils parvinrent quelque peu à changer ses résolutions. Les répugnances qu'éprouvait Anne de Bretagne étaient des plus motivées : depuis trois ans, Charles VIII n'avait pas cessé de lui faire une guerre acharnée, de ruiner sa terre, &, sous prétexte de la garde noble de sa personne, à laquelle il avait droit, de chercher par violence à la rendre captive. Anne de Bretagne avait le cœur infiniment *haut & indomptable*, suivant

(1) *Mémoires & articles baillés de la part de la duchesse Anne aux ambassadeurs du roy touchant le voyage que la dicte dame avoit entrepris à faire par mer & par terre, & passer par le royaume de France, allant épouser le roi des Romains.* (Archives de Nantes, &c. — Daru, *Histoire de Bretagne*, t. III, p. 175.)

l'expression du vieux d'Argentré (1). Pendant plusieurs jours, tous les seigneurs de son conseil, gagnés par Louis, duc d'Orléans, & le comte de Dunois, que Charles VIII avait délégués près d'eux, essayèrent vainement de lui faire entendre raison. François de Dinan, sa gouvernante, fut obligée d'avoir recours à l'influence du confesseur, pour lui démontrer que Dieu & l'Eglise ordonnaient qu'elle fît ce sacrifice au bonheur de son pays & aux nécessités de la paix. Elle céda enfin. Charles VIII, sous prétexte d'un pèlerinage, se rendit avec toute sa cour à une chapelle de Notre-Dame, située aux portes de Rennes. Ses dévotions achevées, il entra tout à coup dans la ville, accompagné d'Anne de Beaujeu, sa sœur, du comte de Dunois, de cent hommes d'armes & de cinquante archers de sa garde. Le lendemain, il vint saluer la jeune duchesse, eut avec elle un entretien particulier qui dura longtemps. Trois jours après, la cérémonie de leurs fiançailles se faisait dans la chapelle de Notre-Dame, en présence du duc d'Orléans, du seigneur de

(2) D'Argentré, *Histoire de Bretagne*, &c., in-f, liv. XIII, ch. 58.

Dunois, de la dame de Beaujeu, d'une part ; & , de l'autre, du chancelier de Bretagne , du prince d'Orange & de quelques seigneurs dévoués à la duchesse. Le maréchal Wolfgang de Polhain, qui avait été chargé par Maximilien de fiancer Anne de Bretagne à son maître , instruit de cette alliance imprévue par la rumeur publique, interrogeait les seigneurs français ou bretons qu'il rencontrait ; aucun d'eux ne voulut lui répondre. Peu de jours après, il fut invité à la cérémonie des épousailles qui devait avoir lieu en Touraine , au château de Langeais. Polhain refusa, bien entendu, d'y assister & s'empressa de venir à Malines rendre compte à Maximilien de ce qui était arrivé (1).

(1) J'emprunte le récit de ce mariage à Jehan Molinet, chroniqueur belge, très favorable à Maximilien, & toujours assez bien renseigné. Voir sa *Chronique*, t. I, p. 171, édition in-8° publiée par Buchon. — Dans un Mémoire sur le mariage de Charles VIII, composé par Lancelot, on trouve un récit qui diffère un peu de celui de Molinet. Lancelot donne, sur les différentes rédactions du contrat de mariage, des explications curieuses, & fixe d'une manière précise la date du jour où ce mariage a été célébré. (Voyez *Mémoi-*

Cette alliance imprévue eut beaucoup de retentissement dans toute l'Europe, & fit l'étonnement de chacun. Comment croire en effet que la jeune duchesse, alors dans sa quatorzième année, parfaitement en état de comprendre la portée de ses actes, consentirait à prendre pour mari un roi, jeune il est vrai, mais qui venait de la dépouiller, par les armes, de son légitime héritage. D'ailleurs il était de notoriété publique que, depuis le traité conclu dans Arras en 1482, entre Louis XI & Maximilien, Charles VIII était fiancé solennellement avec la fille de Maximilien, Marguerite d'Autriche. Chacun savait que peu de jours avant la mort de Louis XI, la princesse, âgée de trois ans, avait été envoyée en France, à Amboise; que là, en présence d'une assemblée nombreuse, Charles VIII, alors dauphin, mais âgé de douze ans passés, avait dit qu'il consentait à la prendre pour femme. La cérémonie des fiançailles avait eu lieu sur la place de la ville, & en grande pompe. Celle du mariage s'était passée le même jour dans l'église basse du château, en présence des seigneurs & da-

res de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, t. XII, p. 666, édition in-4°; t. XX, p. 505, édit. in-12.)

mes de Beaujeu, du sire de La Trémoille, des comtes de Dunois, d'Albret, & de plusieurs députés des bonnes villes de province. Le dauphin, vêtu d'une robe de damas blanc doublé de velours noir, avait épousé avec la main & l'anneau, la petite princesse. Une messe avait été dite; puis il avait remercié tous ceux qui étaient présents (1).

Depuis la mort de Louis XI, Marguerite d'Autriche était considérée comme reine, & traitée avec les honneurs dus à son rang. On ne pouvait croire à cet audacieux manquement des paroles données & reçues. Le fait eut lieu, cependant; la cour d'Autriche fut réduite à exposer, dans un Mémoire rédigé en latin, tous ses griefs contre la France (2). Le bruit fut habilement répandu que la duchesse n'avait pas

(1) Voyez une lettre curieuse dans laquelle est décrite cette cérémonie, t. II, p. 241, note 1, des *Mémoires de Philippe de Comynes*, &c., édition publiée par Mlle Dupont pour la Société de l'Histoire de France. Voir la pièce entière, t. III, p. 345, du même ouvrage.

(2) *Négociations diplomatiques entre la France & l'Autriche, pendant les trente premières années du XVI^e siècle*, publiées par M. Le Glay. Paris, 1845, in-4°, t. I, p. 1.

été libre de contracter cette alliance, & n'y avait consenti qu'après un enlèvement. Ce bruit fut accrédité au point que le pape, en accordant la dispense qu'on ne lui demanda qu'après le mariage, pour relever les deux époux de l'excommunication qu'ils avaient encourue à cause de leur parenté, énonça formellement qu'il ne confirmait cette union qu'autant qu'elle n'aurait pas été précédée d'un rapt. Anne de Bretagne, elle-même, se chargea de réfuter cette calomnie, en déclarant devant une commission ecclésiastique qu'elle n'avait éprouvé aucune violence, qu'elle s'était rendue à Langeais librement, de son plein gré, pour y épouser Charles VIII (1).

Dans l'intervalle qui sépara le mariage & la cérémonie des fiançailles, François, premier du nom, comte de Dunois & de Longueville, mou-

(1) *Déclaration latine jointe au contrat de mariage d'Anne de Bretagne & de Charles VIII*, Lobineau, t. V, p. 720. — Daru, *Histoire de Bretagne*, t. III, p. 176. Je trouve, au sujet de l'enlèvement prétendu d'Anne de Bretagne, l'indication de la pièce suivante : Leyser (A. V.), *Commentatio de raptu Annæ Britannicæ*, publiée avec des notes par Carl. Franz Lubert Haas ; Marburg, 1770, in-4°. Je n'ai pu me procurer cette dissertation.


rut subitement, à cheval, sur la route de Nantes à Tours, d'une attaque d'apoplexie. Aussi le chroniqueur Jean Molinet dit-il que trois choses étonnèrent grandement dans cette alliance : la première, c'est que Charles VIII ait eu l'audace de la faire, étant marié déjà publiquement à la fille de Maximilien ; la seconde, c'est que la duchesse de Bretagne ait accepté comme époux cet ennemi invétéré de sa maison ; la troisième chose, qui épouvanta fort tout le peuple, c'est que le seigneur de Dunois, qui avait tant travaillé à conclure cette union, tomba de cheval en revenant des fiançailles & mourut (1).

Vers la fin du siège de Rennes, le 24 août 1490, expira dans cette ville Isabeau de Bretagne, sœur puînée de la duchesse. Isabeau n'avait pas encore douze ans. Par cette mort prématurée, Anne de Bretagne se trouva l'unique héritière du plus vaste duché de l'Europe.

(1) *Chroniques*, &c., t. IV, p. 577.

CHAPITRE DEUXIEME.

Contrat de mariage d'Anne de Bretagne. — Célébration des épousailles au château de Langeais. — La robe de noces d'Anne de Bretagne. — Son entrée solennelle dans plusieurs villes, principalement à Paris, à St-Denis, pour son sacre. — Son établissement à la cour, au château d'Amboise. — Ameublement de ce château en 1491.

 E fut en France, au château de Langeais près de Tours, que le contrat de mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII fut dressé & signé. Cet acte avait pour l'avenir des deux parties une grande portée : aussi tous les personnages éminents des deux cours, tous ceux, bien entendu, qui avaient travaillé à l'accomplissement de ce mariage, y assistèrent. Les principaux, du côté de la France, étaient Louis, duc d'Orléans, Pierre, duc de Bourbon, Charles, comte d'Angoulême, Jean, comte de Foix, François, comte de Vendôme, Guy de Rochefort, chancelier de France ; du côté de la Bretagne, c'était Louis de Châlons, prince d'Orange, Philippe de Montauban, chancelier de Bretagne, le sire de Coetquen, grand-maître

du duché, le fire de Guémenée & plusieurs autres seigneurs de la maison de Rohan. Il fut stipulé dans ce contrat que les deux parties ayant des prétentions égales au duché de Bretagne, voulant mettre fin à la guerre qui depuis longues années désolait ce pays, avaient résolu de contracter mariage; que la duchesse Anne, en considération de l'honneur que lui faisait Charles VIII en l'épousant, lui abandonnait la propriété entière du duché, sans pouvoir jamais révoquer cette donation par testament, dans le cas où elle ne survivrait pas au seigneur roi. De son côté Charles VIII, s'il mourait avant la duchesse, sans avoir d'elle aucun héritier vivant, lui cédait tous les droits qu'il prétendait avoir sur le duché de Bretagne; seulement, pour éviter que les guerres & *sinistres fortunes* qui venaient de prendre fin, ne se renouvellassent encore, la duchesse s'engageait à ne convoler en secondes noces qu'avec le successeur du roi son mari, ou l'héritier de ce successeur. Il était stipulé encore que la duchesse recevrait le même douaire que celui dont avait joui la mère de Charles VIII, que tous les meubles & bijoux, de quelque prix qu'ils pussent être, qu'elle aurait entre ses mains le jour de la

mort du roi, seraient sa propriété, le roi le voulant ainsi. Louis de Châlons, prince d'Orange, après avoir pris connaissance des conditions précédentes, les approuvait complètement, & céda à la duchesse tous ses droits sur la Bretagne (1). Tel est cet acte fameux dont toutes les clauses, malgré les singularités qu'elles renferment, devaient en peu d'années recevoir leur exécution. Ce contrat de mariage fut signé le 6 décembre 1491; le même jour avait lieu la cérémonie des noces, avec toute la pompe accoutumée.

Dans cette circonstance solennelle, Anne de Bretagne, malgré la pénurie de ses finances, déploya un grand luxe d'équipages & de vêtements. Il est à croire que les Etats lui accordèrent un subside considérable. Le compte des dépenses qu'elle fit pour venir en France est parvenu jusqu'à nous. Voici un résumé des articles principaux : La duchesse avait dans ses équipages de route deux lits de camp. L'un assez modeste, était fait d'une étoffe de damas noir, blanc & violet, dont on avait mis cinquante &

(1) *Traité de Mariage, &c., Historiens de Charles VIII*, par Godefroy, &c., p. 622.

une aunes pour les rideaux & le ciel, dix-neuf aunes & demie pour le *dressélet* ou *dresselit*, c'est à dire pour la draperie qui recouvrait le lit lui-même ; plus douze aunes de taffetas rouge, à doubler le ciel. Ces étoffes, sans la façon, valaient environ 14,000 francs de notre monnaie. L'autre lit, plus riche encore, se composait d'un ciel, de rideaux & de courtines en drap d'or cramoisi ; de gouttières & pantures de drap d'or violet, bordées d'une lourde frange de soie noire. Le ciel, les gouttières & les rideaux étaient doublés de taffetas rouge. Le prix de ces diverses étoffes dépassait la somme de 108,000 francs. Dans le harnais des haquenées & la tenture des chariots, on avait mis douze aunes de velours noir & trois de velours cramoisi.

Anne de Bretagne portait, durant ce voyage, une cotte ou robe de dessous de satin noir doublé, où il avait fallu six aunes d'étoffe, plus pour la doublure deux aunes & demie de fin drap noir, & une aune & demie de velours noir pour faire la bordure du bas de la cotte. Cette robe avait coûté environ 1,660 francs de nos jours. La robe à mettre par dessus cette cotte était faite de velours noir, fourrée de fine martre zibeline ; on

y employa neuf aunes de velours & cent trente-neuf peaux de martre. Le prix équivalait à 60,740 fr. de notre monnaie.

Mais ce qui passe tout, c'est la robe de noces elle-même faite d'un drap d'or, chargé de dessins en relief tracés par de l'or en bosse, ce qui faisait donner à cette étoffe le nom de drap-d'or-trait-enlevé; une aune de ce drap valait 7,350 francs; huit furent employées à la robe de la duchesse, ce qui fait 58,800 francs. On avait d'abord fourré cette robe en fines peaux d'agneau noir de Lombardie, mais cette fourrure n'ayant pas été jugée assez riche, fut remplacée par de la martre zibeline, dont on mit cent soixante peaux qui valaient ensemble 67,200 francs de nos jours. Ainsi la robe entière, étoffe & fourrure, sans la façon, ne coûta pas moins de 126,000 francs d'aujourd'hui. Dans le chapitre relatif à la robe de noces, je trouve encore cet article : « 415 aunes de toile de Hollande, pour faire chemises & draps de lit, à 60 sous l'aune (1). »

(1) J'emprunte ces passages curieux à M. de Laborde, archiviste à Nantes, qui les a placés en tête d'un compte de dépense publié dans la *Revue des Provinces de l'Ouest*. Juillet, 1854. p. 235.

De plus, Anne de Bretagne avait donné une robe de velours de soie aux gentilshommes, aux dames & aux filles d'honneur, ainsi qu'aux officiers domestiques qui l'accompagnaient; le prince d'Orange, lui-même, & Françoise de Dinant, gouvernante de la duchesse, étaient compris dans cette distribution, le prince, pour quatre aunes de drap d'or, Françoise de Dinant, pour neuf aunes de velours violet en graine (1).

En quittant le château de Langeais, Anne de Bretagne, accompagnée de son mari, se rendit à Tours. Depuis Tours jusqu'à Paris, plusieurs villes firent à la nouvelle reine des réceptions d'une grande magnificence. La joie était universelle: grands & petits appréciaient facilement les avantages de cette union si bien assortie. Le 8 février 1492, la nouvelle reine fut sacrée à Saint-Denis: « Il la faisoit bon voir, dit un témoin oculaire, car elle étoit belle, jeune & pleine de si bonne grâce qu'on prenoit plaisir à la regarder. » Anne de Bretagne était coiffée avec ses cheveux nattés tombant sur ses épaules, & revêtue d'une robe de damas ou satin blanc;

(2) *Idem.* Voir mes Appendices n° 2, § 1: *Index des Comptes de dépenses imprimés ou manuscrits.* An. 1491.

elle était placée sur une estrade au milieu du chœur de l'église. Après qu'elle eut été ointe et sacrée, une messe solennelle fut dite. Au moment de la bénédiction, Louis, duc d'Orléans, soutint au-dessus de sa tête la couronne de France, trop large & trop pesante pour elle : à ses côtés se tenaient la duchesse de Bourbon & plusieurs autres comtesses, ayant chacune aussi sur leur tête la couronne, insigne de leur rang (1). Le lendemain de son sacre, la reine-duchesse fit une entrée solennelle à Paris; tous les membres du Parlement, tous ceux de la Cour des Comptes, les généraux de justice, les maîtres des requêtes du Palais, du Trésor & les élus, le prévôt de Paris avec tous les officiers civils ou militaires du Châtelet, le prévôt des marchands, les échevins & tout le corps de ville, suivis des bourgeois les plus considérés, allèrent à sa rencontre en grands costumes. « Pour vrai, ajoute le chroniqueur qui nous donne ce détail, quand
« tout le monde fut assemblé, il composoit une
« merveilleuse quantité de peuple, tellement
« que depuis la chapelle, par tout le chemin,

(1) St-Gelais de Monlieu, *Histoire de Louis XII*, mise en lumière par Godefroy; Paris 1622, in-4°, p. 73.

« & parmy les rues jusqu'au palais, on ne se
« pouvoit tourner (1). »

Anne de Bretagne, par sa beauté, par son esprit & par la fermeté de son caractère, ne tarda pas à exercer la plus grande influence sur l'esprit du roi son mari. Dès son enfance, ceux qui l'approchaient l'avaient traitée avec le respect dû à une princesse souveraine, aussi ne pouvait-elle supporter la moindre résistance à ses volontés: Anne de Bourbon, sa belle-sœur, en fit bientôt la cruelle expérience: « Elle voulut user un
« peu, dit Brantôme, de prérogative & autorité
« à son endroit; mais elle trouva bien chaussure
« à son pied, comme l'on dit; car la reine
« estoit une fine bretonne, fort superbe & altière
« à l'endroit de ses égaux; de sorte qu'il fallut
« à Madame de Bourbon caler, & laisser à la
« reine, sa belle-sœur, tenir son rang (2). »

Charles VIII, en épousant la duchesse de Bretagne, voulut que rien ne fût épargné pour rendre digne d'une reine jeune & belle le châ-

(1) St-Gelais de Monlieu, *Histoire de Louis XII*, mise en lumière par Godefroy; Paris, 1622, in-4°, p. 73.

(2) *Dames illustres*, p. 208, t. V, des *OEuvres complètes*, édit. in-8°.

teau d'Amboise dont il faisait sa demeure ordinaire. Des constructions considérables qui en doublèrent l'étendue, y furent commencées aussitôt après son mariage. Les meubles, les tapisseries, le linge & l'argenterie furent complètement renouvelés, ainsi qu'il résulte du compte des dépenses faites dans cette occasion, qui date de l'année 1494. On peut juger par l'examen de ce curieux document de la multiplicité des objets nécessaires à l'organisation intérieure d'une maison royale au x^v^e siècle, & de la magnificence qu'on y déployait. La première partie de ce compte, & la plus longue, est consacrée aux draps d'or ou de soie qui devaient meubler la chapelle ou les appartements du château. Sous cette dénomination, on comprenait non seulement les étoffes précieuses fabriquées soit en France, soit à l'étranger, mais encore les tapisseries de toutes sortes qui servaient de tenture. Le nombre de celles qui furent employées à Amboise s'élève à quelques milliers d'aunes, qui coûtèrent plus de dix mille livres; la Turquie, la Flandre & la France avaient fourni ces tentures sur lesquelles étaient représentés des personnages de tous les temps, & même plusieurs événements contemporains remarquables; des tapis en velours de

Turquie n'avaient pas moins de sept aunes de long chacun. *André Denifot & Guillaume Mésnagier*, ouvriers de Tours, furent chargés de la plus grande partie de l'ameublement. Une chambre tendue de tapisseries de soie, par *Mésnagier*, était composée de huit pièces formant trois cent quarante-sept aunes, sur lesquelles on voyait en broderies *l'histoire de Moïse*; le même avait exécuté un grand tapis de soie fine à la moresque.

Les autres parties du même compte sont relatives aux linges de chambre & de table, comme draps, taies d'oreiller, nappes & serviettes; à la vaisselle d'argent pour le service du roi & à celle d'étain pour celui des cuisines; aux meubles de toutes sortes: bois de lits, coffres, bahuts, tables, dressoirs, tabourets & bancs; & à des objets divers livrés pour *l'aménagement du château & le plaisir du roi*. Chacune de ces parties est remplie des détails les plus minutieux: pour ne citer que ceux qui touchent particulièrement Anne de Bretagne, dans le chapitre des meubles on trouve: une table en chêne de quinze pieds de long avec un banc de la même étendue pour la salle à manger de la reine, deux dressoirs pour le service de ses échançons, deux bois de lit de six

pieds de long sur six de large, pour la chambre des filles d'honneur; une table pour la chambre de Mademoiselle de Montpensier; une autre table pour la chambre des médecins de la reine, avec un lit de six pieds de large sur six & demi de long; deux écrins, l'un pour la chambre de la reine & l'autre pour la princesse de Tarente. Le dernier chapitre, composé d'*objets divers*, renferme de piquantes révélations sur les couleurs que préférait Charles VIII, & sur la devise qu'il avait adoptée. Ces couleurs étaient le rouge & le jaune, elles dominaient dans les quatre chambres de l'appartement du roi. La vaisselle d'argent qui se composait d'environ soixante pièces, telles que plats, écuelles, tasses, était marquée d'une S & d'un K, & semée de fleurs de lis avec la devise (1). Trois fleurs de lis de fil jaune servaient aussi de marque à tous les draps qui, au nombre sept ou huit cent douzaines, garnissaient la lingerie du

(1) Quelle était cette devise assez courte pour qu'on pût la graver sur la vaisselle? Était-ce celle que le père Ménestrier avait vue sur une menuiserie du château d'Amboise, au milieu d'une cordelière : *Plus qu'autre*. Le père Ménestrier l'attribue, mais à tort je crois, à François 1^{er}. (*Origine des ornements des armoiries*, &c., p. 163.)

château; deux grandes SS de velours noir jointes par un tirit en façon de cordelière, étaient brodées sur la tenture de chacune de ces chambres. La même broderie était répétée au milieu du plancher sur une pièce de toile noire.

On voyait aussi dans les galeries du château d'Amboise, une collection d'armes & d'armures *historiques*. Quelques-unes remontaient à plusieurs siècles & avaient appartenu aux rois de France les plus célèbres, ou à des guerriers fameux. La conservation de ces armures était passée en usage dans la maison de nos rois; c'est là un fait nouveau, utile à constater. Pour commencer par les armes qui provenaient de nos rois, voici, d'après l'ordre chronologique, celles qui existaient dans ce musée : La hache du roi Clovis; l'épée de Dagobert; la dague de Charlemagne; deux haches de Saint-Louis; l'épée de Philippe-le-Bel; celle du roi Jean; deux épées de Charles VII; quatre épées de Louis XI & une dague. On y ajouta, en 1495, les deux épées que Charles VIII portait à la bataille de Fornoue. Des armes qui avaient appartenu à quelques guerriers célèbres je ne citerai que les deux suivantes : Une hache à trois pointes de diamants, nommée la hache de mes-

fire Bertrand Du Guesclin ; l'armure de la Pucelle avec la paire de gantelets ; la salade, à laquelle est attaché un gorgeron de mailles, toute dorée en dehors & garnie intérieurement de satin cramoisi (1). Ces détails sont d'autant plus précieux qu'ils s'appliquent à l'armure que Jeanne d'Arc portait au sacre de Charles VII, ainsi que l'a représentée le peintre des miniatures du manuscrit des *Femmes célèbres* (2), manuscrit exécuté pour Anne de Bretagne.

Le luxe que mettait Charles VIII dans l'ameublement du château d'Amboise n'avait rien que de très naturel. Ce prince ne pouvait pas moins faire pour la jeune & riche héritière qui, en l'épousant, ajoutait un si beau fleuron à la couronne de France.

(1) Voici le titre complet de cet Inventaire que j'ai publié pour la première fois dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, t. IV, 2^{me} série, p. 412 : « *Meubles estans en l'Armererie du chasteau d'Amboise, en la quelle sont les anciennes armeures qui de tout temps ont esté gardées, ou fait garder par les roys deffuncts jusques à présent. Extraict sur ung inventoire faict à Amboyse le xxiiij^e jour de septembre, l'an mil iiij^e iiij^{xx} dix neuf* (1499).

(2) Voyez plus loin, livre III, chap. 2, les détails que j'ai donnés sur ce manuscrit.

CHAPITRE TROISIEME.

Charles VIII. — Son portrait physique & moral. — Expédition d'Italie, audace & bravoure que Charles VIII y déploie. — Amour, déférence & sollicitude d'Anne de Bretagne pour ce prince.

L'HEUREUX époux d'Anne de Bretagne, Charles VIII, a été jugé d'une manière bien différente par les historiens de son temps. Les uns l'ont représenté comme un prince complètement disgracié des dons de la nature & de l'esprit, les autres comme un roi courageux, plein de noblesse & de bonté. Le malheur de Charles VIII est d'avoir eu pour ennemis deux hommes d'un esprit très fin, très étendu, qui ont laissé deux monuments historiques d'une valeur incontestable ; le premier est Guichardin, le second Philippe de Commines. Guichardin, noble florentin, ambassadeur des papes Léon X & Clément VII, s'est montré dans toutes les circonstances l'implacable ennemi des Français. Voici le portrait qu'il a tracé de Charles VIII : « Il est certain que le Roy Charles, dès son enfance, fut de complexion fort délicate, & de corps mal sain, de petite stature &

de visage (si tu luy eusses osté la vigueur & dignité des yeux) fort laid, ayant les autres membres proportionnez en sorte qu'il ressembloit plustot à un monstre qu'à un homme : non seulement sans aucune congnoissance des bonnes sciences, mais à grand peine congnoissant les caractères des lettres : désireux de commander, mais propre plustot à toute autre chose, parce que environné toujours des siens, il ne retenoit avec eux aucune majesté ou autorité : rejetant toutes les peines & faciendes ; & en celles auxquelles d'aventure il regardoit, se montrant desnüé de prudence & de jugement. Et si bien il y avoit en lui chose qui semblast digne de louange, quand on y regardoit de près, elle se trouvoit plus reculée de la vertu que du vice. Inclination à la gloire, mais plustot avec impétuosité qu'avec conseil. Libéralité, mais inconsiderée & sans mesure ou distinction. Immuable telle fois en ses délibérations, mais souvent plustot une male fondée obstination que constance : & ce que plusieurs appellent bonté méritoit plus raisonnablement en lui le nom de stupidité (1). »

(1) *Histoire des guerres d'Italie, composée par M. Fran-*

Philippe de Commynes, serviteur toujours dévoué de Louis XI, commit l'infinie maladresse de prendre le parti des princes qui se révoltèrent contre la dame de Beaujeu ; il en fut rudement châtié, comme je l'ai dit précédemment (1). Il s'empressa de rentrer en grâce & de faire oublier sa rébellion en rendant à Charles VIII, devenu majeur, de véritables services, surtout

çois Guichardin, gentilhomme florentin, & traduite d'italien en françois par H. Chomedey, Parisien. Nouvelle édition diligemment revue & corrigée, à la quelle ont esté adjoustées les Observations politiques, militaires & morales du sieur de La Noue, &c., &c., 1593, in-8°. F° 30 r°.

En marge du portrait que je viens de citer, le rigide protestant de La Noue a mis l'observation suivante : « Combien que Charles VIII eust quelques défauts, si est-ce que Guichardin eust bien pu en parler plus modestement. Vray est que si on prend garde à ce qu'il a auparavant dit du pape Alexandre, on verra qu'il ne l'a non plus espargné. Et puisqu'il discourt ainsi librement d'un qu'il estimoit vicaire de Christ, on ne se doit esbahir si d'un Roy estrange, qui avoit donné un coup de fouet à l'Italie, il en disoit son opinion. Les difformitez du corps ne sont pas beaucoup nuisibles, ce sont celles de l'esprit pour les quelles méritoirement on acquiert le nom de monstre. »

(1) Voir mon Introduction, p. 45.

pendant la guerre d'Italie. Mais il ne put oublier la dure captivité qu'il avait subie. Dans la partie de ses Mémoires relative à la personne du roi, sa mauvaise humeur & un besoin de dénigrement percent à presque tous les mots. Il se garde bien de parler de la conquête de la Bretagne, & des qualités supérieures que, tout jeune encore, Charles VIII y montra; c'est pour le récit de cette brillante & malheureuse expédition d'Italie qu'il réserve tous ses traits. Il en explique d'abord l'origine, puis déclare nettement que ni le roi, ni les gens de son conseil ne pouvaient suffire à une pareille tâche : « Peu de gens
« les louoient, dit-il, plusieurs les blâmoient ;
« car toutes choses nécessaires à une pareille
« entreprise leur défailloient. Car le roy estoit
« très jeune, foible personne, plein de son vou-
« loir, peu accompagné de saiges gens, ne de
« bons chefs; nul argent comptant, car avant
« que de partir, ils empruntèrent à gros in-
« térêt pour cent, de foire en foire, & en plu-
« sieurs autres lieux.... Ils n'avoient ne tentes,
« ne pavillons, & si commencèrent en yver à
« entrer en Lombardie. Une chose avoient-ils
« bonne, c'estoit une gaillarde compagnie
« pleine de jeunes gentilshommes, mais en

« peu d'obéissance. Ainsi, faut-il conclure que
« ce voyage fut conduit de Dieu tant à l'aller
« que au retourner ; car le sens des conducteurs
« que j'ay dict n'y servit de guères (1). »

Plusieurs fois Commynes revient sur la légèreté de caractère & l'entêtement de Charles VIII. Il lui reproche aussi de se laisser conduire par un favori qu'il écoute en toutes circonstances pour ne pas lui déplaire (2). Enfin, il l'accuse d'avoir bien vite oublié le chagrin que lui causa la mort de son fils âgé de trois ans, & d'avoir cherché tous les moyens de se distraire. La seule qualité qu'il lui accorde, c'est la bonté ; encore a-t-il soin de diminuer l'éloge par ces mots : « Le dict roi ne fut jamais que petit homme de corps & peu entendu ; mais étoit si bon qu'il n'est possible de veoir meilleure créature (3). » C'est par des traits de ce genre que Commynes est parvenu à dénigrer la mémoire de Charles VIII. Si, comme on peut le croire, il a eu le dessein de se venger de la juste punition que la sœur de ce roi lui avait

(1) *Mémoires*, livre VII, chap. 1.

(2) *Idem*, liv. VIII, ch. 20.

(3) *Idem*.

infligée, il n'a que trop bien réussi : ses Mémoires, en ce qui concerne Charles VIII, comme en presque tous les points, ont fait autorité. Cependant il y a de l'exagération dans les reproches adressés par Commynes à Charles VIII, & à ceux qui l'entouraient. Sans nul doute l'entreprise de Naples fut des plus aventureuses ; mais quand elle commença, l'armée du roi n'était pas dépourvue de munitions, de vivres & d'argent au point où Commynes le dit, ce que les historiens ont tous répété d'après lui. Les mesures qui furent prises dans cette occasion, soit pour assurer la tranquillité du royaume, soit pour subvenir aux besoins de l'armée à son entrée en Italie, sont même signalées dans des documents originaux (1). Certes il y eut de grandes fautes commises même par

(1) Je me contenterai d'indiquer la pièce suivante publiée récemment & qui n'est pas la seule du même genre :

« Instruction au sieur d'Orfé, grant escuier, & de Beaumont, conseillers & chambellans du roy, & à maître Jehan de la Primaudaye, aussi conseiller du dict seigneur, secrétaire de ses finances, & contrerolleur général de Bretagne, de ce qu'ils auront à faire à

le roi, mais ce ne fut ni par imprévoyance, ni surtout par incapacité.

Charles VIII déploya, dans cette expédition d'Italie, autant de vigueur de caractère que de courage personnel. En quelques mois il exécuta des faits d'armes si remarquables, qu'il attira sur lui l'attention de tous les princes de l'Europe, & même de quelques souverains de l'Asie. Combien son entrée dans Rome fut hardie & chevaleresque ! Le pape Alexandre VI croit arrêter sa marche avec des menaces d'excommunication, mais Charles VIII répond fièrement que depuis longtemps il avait fait un vœu à saint Pierre, & qu'il devait l'accomplir même au péril de sa vie :

« Le voilà donc entré dans Rome, ajoute Bran-
« tôme, bravant & triomphant, luy même armé
« de toutes pièces, la lance sur la cuisse, comme
« s'il eust voulu aller à la charge, ce qui estoit
« beau, & à entendre : s'il y a rien qui branfle
« me voicy prest avec mes gens & mes armes
« pour charger & foudroyer tout. Si que cette
« façon d'entrée ne sentoit nullement la pompe,

Jennes, où le dit feigneur les envoye présentement.
(*Mémoires de Ph. de Commynes*, &c.; édit. de Mlle Dupont, &c., t. III, p. 370. *Preuves*.)

« ny bravement, mais un vray tremblement & « foudre de guerre (1). » Le même historien nous montre Charles VIII exerçant au milieu de Rome ses droits de monarque absolu, plaçant des sentinelles & des potences là où il lui plaisait, traitant d'égal à égal avec le pape intimidé. A la brillante victoire de Fornoue, où mille chevaliers français battirent quarante mille Italiens, le *petit roi*, toujours au premier rang, paya de sa personne, comme le plus fort de ses hommes d'armes. Il était monté sur un cheval noir & borgne que le duc de Savoye lui avait donné & qui, ce jour là, servit bien son maître. Il portait sur son armure une riche jaquette à manches courtes, de couleur blanche & violette, semée de croix de Jérusalem en orfèvrerie. Huit gentilshommes vêtus comme le roi firent comme lui de si belles passes-d'armes que les uns & les autres furent surnommés les neuf preux (2).

(1) *Capitaines français*, t. II des *OEuvres complètes*, page 3.

(2) Brantôme, *Capitaines français*, t. II, pp. 8 à 11 des *OEuvres complètes*, éd. in-8°. — Le même auteur ajoute : « Ces neuf preux étaient ceux que Belleforest nomme en sa Chronique, desquels estoit le seigneur d'Archiac, dit messire Adrien de Montberon,

On a beaucoup exagéré aussi la mauvaise éducation que ce prince avait reçue dans son enfance, alors qu'il était enfermé au château d'Amboise avec sa mère; on a même prétendu qu'il ne savait ni lire ni écrire.

Au moment où il monta sur le trône, Louis XI fit élever son fils entre les femmes, avec un petit nombre d'hommes, qui *n'estoit pas de grande étoffe*, pour me servir des expressions de Claude Seyssel, & *ne vouloit en manière quelconque que autres gens l'allassent veoir, ne passassent par la ville d'Amboise, mesmement nobles hommes & gens d'estat*. Seyssel ajoute que le seigneur du Bouchage, intime favori du roi, ayant été par son ordre visiter le dauphin, crut pouvoir se permettre, pour distraire le jeune prince, de le faire sortir de la ville & de lui faire chasser quelques perdreaux; Louis XI, dès qu'il

grand-père de madame de Bourdeille, ma belle-sœur, qui est aujourd'hui l'une des belles, illustres & riches maisons qui soient en Guyenne.

« Je les ay veus tous pourtraicts & paincts au naturel dans une salle d'une de ses maisons de Xaintonge, ensemble la forme du combat & de la bataille, & eux auprès de leur roy, avec une contenance de visage représentée très assurée & hardie, qu'il faisoit certes très beau voir. »

le fut, en fut tellement irrité, que du Bouchage tomba depuis lors dans une sorte de disgrâce (1). Malgré tout, Louis XI n'empêcha pas Charlotte de Savoie, femme d'une grande distinction, assez instruite pour le temps, d'apprendre à lire à son fils, & peut-être bien de le faire écrire; il est certain que le *Rosier des Guerres* a été composé pour l'éducation de Charles VIII. Suivant Lacroix du Maine, Louis XI est auteur de ce livre & l'a écrit dans ce but, il est plus probable qu'il le fit faire par Etienne Porchier (2). Le jeune prince a lu bien certainement un ouvrage composé pour son instruction; il écrivait, ainsi que le prouvent ses signatures & quelques lettres autographes, dont les caractères ne sont ni plus mauvais, ni moins bien formés que ceux des princes contemporains (3). Du reste, il faut se

(1) Claude de Seyffel, *Histoire de Louis XII*, p. 88, édit. in-4°. Paris 1615.

(2) Voyez au sujet de cet ouvrage une Notice de M. P. Paris, t. IV, p. 116 des *Manuscrits français de la Bibliothèque du roi, leur histoire, &c.* Paris, 1841, in-8°. — D'après cette Notice on ne peut douter que cet ouvrage n'ait été rédigé pour l'instruction de Charles VIII.

(3) Voyez un fac-simile de toutes les signatures de

souvenir que Charles VIII n'avait pas treize ans révolus quand il monta sur le trône, & qu'il lui fut encore facile de rattraper le temps perdu; c'est ce qu'il fit; un de ses historiens le dit en propres termes : *Après le trespas de Loys, & qu'il eust pris la dignité royale, il commença moult volontiers à lire les livres écrits en langage françois, & si voulut encore prouver & faire expériment pour sçavoir la langue latine* (1). Comme tous les bons esprits qui ont étudié plus tard qu'on ne le fait ordinairement, Charles VIII tenait en grande estime les sciences & les lettres; il avait coutume de dire que *l'espée & la lance estoient les armes offensives, la cuirace & la targe, les défensives, mais que les bonnes lettres estoient les offensives & défensives tout ensemble* (2). Il a donné d'excellentes preuves de son amour pour les arts & les lettres

ces princes en tête du travail de M. Trebuchet, *Anne de Bretagne*, avec des notes, &c., 1822, in-8°.

(1) Pierre Defrey, *Chroniques du roy Charles huitiesme* à la fin du Recueil intitulé : *La mer des chroniques & miroir historial de France*, &c., in-f°. Goth. 1525.

(2) *Mémoires touchant Charles VIII, les personnes principales de son temps & celles par lui eslevées*, &c., &c. *Archives curieuses de l'histoire de France*, &c. par Cimber & Danjou. Paris, 1834, in-8°, t. I, p. 194.

en dotant la France de livres, de marbres & de tableaux très-remarquables; en établissant en France des savants, des artistes & des ouvriers habiles dans tous les genres venus de l'Italie; à cet égard, les expéditions ont été des plus fructueuses (1).

Ce n'est pas seulement le caractère moral & l'intelligence de Charles VIII que les chroniqueurs italiens, & Guichardin entr'autres, ont pris à tâche de flétrir, c'est encore sa personne physique qu'ils ont tournée en ridicule; ils l'ont dépeint d'une taille exigüe, maigre de corps & de jambes, la tête trop grosse, le nez aquilin mais trop long. Cette peinture n'est pas exacte, dit

(1) Voyez à ce sujet une pièce conservée dans les portefeuilles Fontanieu, Mss. de la Bibliothèque Impériale : « Paiement pour transport de tapisseries, livres, tableaux, marbres, &c., rapportés par Charles VIII d'Italie, ensemble de la nourriture de vingt-deux ouvriers qu'il en avoit amenés avec luy. » Le tout pesait environ quatre-vingt-sept mille livres. Les artistes étaient au nombre de vingt-deux. Leur nourriture coûtait quarante sous parisis par jour. Cette pièce a été publiée par Vatout dans son *Histoire des Résidences royales*, — *Château d'Amboise*, — &c., in-8°, 1845 : Pièces justificatives, p. 401.

avec raison Brantôme, qui nous a laissé sur ce point quelques lignes très-curieuses: « Son effigie douce & bénigne qui est à St-Denis en bronze doré, devant le grand autel ne nous le figure pas tel. Ainsi que j'ay ouy raconter à feu ma grand'mère, madame la Sénéschalle de Poitou, de la maison de Lude que j'allègue souvent en ce livre, & qui avait été nourrie fille de Madame de Bourbon, sœur du dict Roy & sa régente: il avait le visage beau, doux & agréable; & l'accomparoit à un gentilhomme près de notre maison & disoit que c'estoit sa vraye semblance, en l'appelant souvent par ce mesme mot: *La Véronique du petit roy Charles VIII* (1). »

Comme on peut en juger par ces détails, le petit roi n'était pas autant disgracié de la nature que l'ont dit quelques historiens ses ennemis. Il est facile de comprendre comment la jeune duchesse, surmontant la juste répugnance qu'elle ressentait contre Charles VIII avant de le connaître, l'accepta pour mari après l'avoir vu, & ne tarda pas à éprouver pour lui une affection

(1) *Capitaines français*, &c., t. II des *OEuvres complètes*, in-8°, p. 17.

très-vive & même passionnée. Les événements qui suivirent son mariage prouvent à quel point elle était dominée.

La réunion de la Bretagne à la France fit, comme je l'ai dit plus haut, l'étonnement de l'Europe ; & l'on assure que Laurent de Médicis, en apprenant cette nouvelle, s'écria : Oh ! quelle puissante monarchie que la France (1) ! Henri VII, roi d'Angleterre, Maximilien d'Autriche, roi des Romains, Ferdinand II, roi d'Espagne & d'Aragon, réunirent tous leurs efforts pour diminuer cette puissance. Mais cette ligue qui semblait très redoutable se trouva bientôt rompue. Henri VII, après avoir mis le siège devant Boulogne, menaçant la France d'une invasion nouvelle, ne tarda pas à signer la paix, moyennant une indemnité pécuniaire pour les frais que lui avait causés la guerre de Bretagne. Ce qui le rendait si facile, c'est qu'il venait d'apprendre que Charles VIII avait désintéressé le roi d'Espagne en lui remettant la Cerdagne & le Roussillon, sans même exiger trois cent mille écus d'or que Louis XI, son père, avait avancés sur ces provinces. Maximilien rel-

(1) Daru, *Histoire de Bretagne*, &c., t. III, p. 191.

taut seul, c'était le plus gravement atteint; du même coup il avait perdu Anne de Bretagne, qu'il regardait comme sa femme légitime; sa fille avait été privée de son mari: il fut contraint de se contenter, pour toute réparation de cette double offense, de rentrer en possession des deux belles provinces, l'Artois & la Bourgogne, que la princesse sa fille avait reçues en dot. Quant à Marguerite, après un séjour de douze ans révolus à la cour, où elle vivait en future reine de France, elle fut renvoyée à son père. Le 12 juin de l'année 1492, elle reprit le chemin de l'Autriche. Charles VIII eut soin qu'elle fût traitée avec beaucoup d'égards, Anne de Bretagne, elle-même, lui montra une grande sympathie, & chercha tous les moyens de lui faire oublier l'affront qu'elle essuyait. Au moment du départ de Marguerite, elle fit confectionner par la plus habile d'entre ses filles d'honneur, Jeanne de Jambes, dame de Beaumont, une *bordure d'habillement de tête*, pour l'offrir à la princesse avec d'autres bijoux en or, le tout pesant la somme assez forte de quatre cent cinquante livres (1).

(1) Voir mes Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § IV, *Objets divers*.

Les seigneurs français attachés depuis douze ans à la personne de Marguerite l'accompagnèrent dans son voyage; ils se montraient tous affligés du sort qui lui était réservé. La petite princesse était calme; mais elle emporta contre la France un ressentiment qui ne devait jamais s'apaiser. A son passage dans la ville d'Arras, les bourgeois se mirent à crier *Noël, Noël!* exclamation toute française qui impatienta Marguerite; elle leur dit: Ne criez pas *Noël*, mais bien, vive Bourgogne (1)! Du reste Marguerite, devenue gouvernante des Pays-Bas, témoigna plusieurs fois beaucoup d'égards & de bienveillance à la reine. Quand Anne de Bretagne eut épousé Louis XII, elle redoubla pour elle de prévenances. Celle-ci cherchait toutes les occasions possibles de les lui rendre: les pièces diplomatiques de cette époque sont remplies de gracieusetés échangées entre les deux princesses (2).

Comment se fait-il que Charles VIII triom-

(1) Le Glay, *Correspondance de Maximilien & de Marguerite d'Autriche*, &c., 1845, in-8, 2 vol., t. II, p. 425.

(2) *Lettres du roi Louis XII*, &c., &c., Bruxelles, 1712, in-12, 4 volumes, t. II, p. 56, t. IV, pp. 186, 191, &c.

phant, maître absolu de la Bretagne, se soit montré si facile avec ses adversaires? C'est qu'il était dominé par la pensée d'une entreprise noble & sainte, à vrai dire, mais des plus chimériques. Afin de mettre à profit les droits que son père lui avait laissés sur les royaumes de Naples, de Sicile & de Jérusalem, il voulait d'abord dicter des lois à l'Italie, cette terre alors comme aujourd'hui la plus célèbre du monde, mais aussi la plus divisée, ensuite rendre Constantinople à la chrétienté, enfin délivrer de nouveau Jérusalem; il était entouré d'une foule de chevaliers jeunes & hardis, qui le poussaient à ces fatales entreprises, & lui faisaient oublier le bonheur & la prospérité de la France.

C'est en vain qu'Anne de Bretagne, avec ce bon sens, cette haute raison dont elle a toujours fait preuve, essaya de lui démontrer la folie de pareilles entreprises. Il ne tint pas compte de ses conseils, non plus que de ceux de sa sœur, Anne de Beaujeu, & des hommes sages qui l'entouraient.

Charles VIII, malgré l'amour très vif qu'il eut toujours pour Anne de Bretagne, ne lui laissa prendre aucune part dans l'administration des affaires publiques. Quelques historiens

peu dignes de foi, dans le but de flatter la mémoire de cette princesse, ont prétendu que, par un article secret de son contrat de mariage, elle avait conservé l'administration publique & civile de son duché; c'est une erreur. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter les actes de Bretagne, dans l'espace des années 1492 à 1498; tous ces actes sont rendus au nom de Charles VIII, sans que le nom de sa femme y intervienne (1). Ce roi, petit par la taille, mais grand par son courage, & très ferme, ne se laissa pas dominer par une jeune princesse belle de corps, il est vrai, d'une intelligence remarquable, d'un caractère vif, opiniâtre quelquefois, mais qui ne cessa jamais de se montrer soumise aux volontés d'un mari qu'elle aimait.

(1) Dom Morice, *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, &c., t. III, col. 728 & suiv. — Dom Lobineau, *Histoire de Bretagne*, t. II, col. 1550.

CHAPITRE QUATRIEME.

Naissance du dauphin Charles-Orland; cérémonie de son baptême. — Anne de Bretagne à Lyon, pendant l'expédition d'Italie. — Mort du dauphin. — Naissance & mort prématurée des autres enfants d'Anne de Bretagne & de Charles VIII; leur tombeau dans la cathédrale de Tours. — Mort subite de Charles VIII; douleur de la reine. — Soins qu'elle apporte à son deuil & à la célébration des funérailles du roi défunt.

PENDANT les premières années qui suivirent leur mariage, Anne de Bretagne & Charles VIII ne se quittèrent pas; ils habitaient le château de Pleffis-lès-Tours, ou le château d'Amboise, qui avaient été l'un & l'autre augmentés & richement meublés. Quand les affaires de l'Etat obligeaient le roi à faire quelque voyage, sa femme l'accompagnait, ou venait le rejoindre dans les villes où il devait s'arrêter. Une si jeune épouse, destinée à devenir mère, avait besoin de toutes sortes de ménagements; aussi marchait-elle à petites journées. Bien souvent elle se faisait transporter

par eau. Le 8 janvier 1492, elle était venue de la forte, depuis Melun jusqu'à Paris, dans son bateau, en compagnie du seigneur de la Trémoille & de quelques autres; pour passer le temps, elle avait joué cinquante écu d'or au *flux* (1).

Le 10 octobre 1492, onze mois après la cérémonie des épousailles, Anne de Bretagne, étant au château de Pleffis, accoucha d'un fils dont la naissance causa une joie très-vive en France & en Bretagne. Elle comptait à peine quinze ans; aussi, des précautions de toute nature avaient été prises pour l'heureuse fin de ses premières couches. Des meubles, du linge, de la vaisselle, des approvisionnements de toute nature avaient été dirigés vers le château de Pleffis. Arnoul de Viviers, habile orfèvre qui faisait partie de la maison de l'ex-régente, la dame de Beaujeu, avait été envoyé de Moulins à Paris, de Paris à Tours, afin de *fabriquer certaine vaisselle & autres choses d'or*, qui devaient servir en cette occasion (2).

(1) Voir mes Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § V, n° 3. *Objets divers*, an. 1492.

(2) *Idem*, *Extraits des Comptes*, § III, n° 4. *Vaisselle d'or & d'argent*.

Le roi, heureux & fier de cette naissance, s'empressa d'écrire aux gens des cours souveraines une lettre ainsi conçue : « Nos amez & « féaux, grâces à Dieu & à Notre-Dame, environ quatre heures du matin, nostre très « chère & très amée compagne, *la Reyne*, est « accouchée d'un beau fils, de la quelle chose « vous avons bien voulu vous avertir en diligence, comme nos bons serviteurs, les quels « connaissons en estre très joyeux, &c. (1). »

Quelques jours après, le 13 octobre, le baptême du dauphin eut lieu, avec tout le cérémonial & la pompe ordinaires, dans la chapelle du château. Les ducs de Bourbon & d'Orléans, ses *pareins*, y furent, tout vêtus de drap d'or, ainsi que la reine de Sicile, Jeanne de Laval, veuve de René d'Anjou, qui était sa *marraine*. Le duc de Nemours portait le cierge, le comte de Foix, la salière d'or, le duc de Vendôme, l'aiguière, l'Infant d'Espagne, oncle de l'accouchée, le bassin & la serviette. Jean de Châlons, prince d'Orange, nu-tête, vêtu d'une longue robe de drap d'or, portait le nouveau-né. Madame

(1) Godefroy, *Historiens de Charles VIII*, — *Observations*, &c., — p. 637.

l'Amirale, veuve de Louis, bâtard de Bourbon, portait le Saint-Chrême dans un vase orné de pierreries de la plus grande valeur. Les duchesses de Bourbon & d'Orléans marchaient derrière la reine de Sicile ; elles étaient suivies des seigneurs & des dames de la cour. Les archers de la garde & les officiers de la maison, au nombre de cinq cents, portaient des torches. Tel fut le pompeux cortège qui vint trouver le roi, qui attendait dans la chapelle du château, en compagnie du saint homme chargé de verser les eaux du baptême sur la tête du jeune prince. C'était un simple religieux cordelier de l'Observance, fondateur des Minimes en France, déjà célèbre par ses vertus, & qui fut canonisé sous le nom de *François de Paule*. Après la cérémonie, il lui donna les noms de *Charles-Orland* (1). Ce fils premier-né, dont le père comptait à peine vingt-et-un ans révolus, dont la mère n'avait pas encore seize ans, devint avec raison l'objet des soins les plus assidus. Placé sous l'invocation de la Vierge, il était toujours vêtu de blanc & couvert de *drap d'ar-*

(1) Godefroy, *Historiens de Charles VIII*, — *Observations*, &c., — p. 624.

gent. Au bout de quelques mois, sa mère lui faisait faire par Jean Martel, orfèvre de Tours, un petit sifflet d'argent doré, à coquilles (1).

Toute la sollicitude d'Anne de Bretagne & de son mari pour le petit dauphin, premier gage de leur union, ne les empêcha pas de l'abandonner pour se rendre à Lyon, où se préparait cette aventureuse expédition d'Italie, qui fut de si courte durée. Avant de quitter le château d'Amboise, Charles VIII avait pris soin de régler dans des instructions écrites, toutes les précautions que les gouverneurs du dauphin auraient à prendre, non-seulement pour la défense de sa personne, mais encore pour la conservation de sa santé. Cent hommes de la garde écossaise devaient veiller incessamment aux portes de la ville & du château. La chasse, aux environs, était formellement interdite. Un des quatre chambellans devait toujours se tenir à la porte du donjon, ainsi qu'il était coutume de le faire, quand le roi était dauphin. Un étranger venait-il prendre logis, soit dans la ville, soit dans les faubourgs, son hôte

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § III, n° 3. *Orfèvrerie, bijoux, année 1492.*

était tenu d'en informer sur-le-champ le capitaine des archers écossois. Si on apprenait qu'il y eût quelque mortalité, aucune personne du dehors ne pouvait plus pénétrer dans la ville. Quand le vénérable François de Paule voulait visiter Monseigneur, il n'était jamais accompagné que d'un seul religieux, né en France, & n'ayant jamais visité le royaume de Naples. Si quelque maladie contagieuse obligeait les gouverneurs à emmener le dauphin hors d'Amboise, ils devaient choisir en Touraine un des châteaux les plus sûrs. Si l'on jugeait nécessaire de promener Monseigneur, en litière ou autrement, il devait toujours être bien accompagné du plus grand nombre d'archers disponibles, avec leurs armes offensives & défensives. Les gouverneurs devaient donner au roi des nouvelles de Monseigneur, le plus souvent possible, mais au moins tous les quinze jours. S'ils avaient besoin de renfort, ils pouvaient appeler les nobles & les francs-archers de la Touraine & du Berry, auxquels le roi avait ordonné de se tenir prêts chez eux (1).

(1) *Instructions de l'ordre qui est à donner & à faire à Amboise pour la garde & sûreté de Monseigneur le Dau-*

Dans les premiers jours de l'année 1494, Charles VIII & Anne de Bretagne, suivis d'une cour aussi nombreuse que brillante, se rendirent à Lyon, où ils ne tardèrent pas à faire une entrée solennelle, car ni l'un ni l'autre n'étaient jamais venus dans cette ville. Toute la pompe, toutes les magnificences usitées dans ces sortes de cérémonies furent développées. On en jugera par les détails suivants qui concernent la reine. Six pages vêtus de robes de velours cramoisi brodées de la lettre A en fils d'or, ayant sur leurs têtes des bonnets de même sorte, la précédaient; elle était assise dans un chariot branlant, couvert de velours cramoisi brodé de la lettre A en or, & d'hermine; traîné par six haquenées avec caparaçons semblables aux ornements du chariot. Ses dames d'honneur la suivaient dans un autre chariot tout semblable; venait ensuite la mule que montait ordinairement la reine. Cette mule était couverte d'un drap or & noir, bordé de

phin, 27 août 1494. (Bibl. Imp., Ms. fr., n° 8459, f° 5.) — Vatout, *Souvenirs historiques des Résidences royales de France*, — *Château d'Amboise*. — Paris, 1845, in-8°. P. 396.

franges d'or & de soie blanche ; les caparaçons, tels que bride, poitrails, testières, étriers, étaient faits de cordon or & soie blanche, garnis de houppes pareilles. La selle, très large, était de satin cramoisi ; enfin, la litière d'apparat, portée par deux mules, l'une devant, l'autre derrière, était tendue de drap d'or de Frise (1). La reine était vêtue d'une robe de drap d'or, à taille assez courte, garnie d'hermine, fermée par des boutons en diamants. Sa cordelière d'or, sa cape bretonne en étoffe d'or & de soie, étaient ornées de pierres précieuses ; un long manteau de velours rouge, doublé d'hermine, tombait de ses épaules jusqu'à terre.

A la même époque, Anne de Bretagne fit des entrées solennelles dans quelques autres villes importantes des pays environnants ; le 16 mai, à l'occasion de celle qui eut lieu dans Moulins, capitale du Bourbonnais, elle rendit la liberté à un écuyer qui s'y trouvait prisonnier (2).

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § 11, n° 4. *Ecuyerie*.

(2) 16 mai 1474. Arrêt qui entérine des lettres de rémission données par la reine Anne à un écuyer fait prisonnier à Moulins, lors de la première entrée

Charles VIII fit à Lyon un séjour d'assez longue durée ; il s'y préparait à l'expédition d'Italie par des jeux guerriers en usage à cette époque. Guillaume de Jaligny, témoin de ces jeux, s'exprime ainsi : « Il se fit dans ce temps, « à Lyon, plus fréquemment des joutes, tour- « nois, combats à la barrière, & autres entre- « prises d'armes à plaisir, qu'il ne s'estoit « fait longtemps au paravant. Monseigneur « d'Orléans étoit des uns & des autres, & tou- « jours des premiers entrepreneurs, comme « celui qui de tout son pouvoir désiroit don- « ner du passe-temps au roi, autant & plus « qu'aucuns qui fût en la compagnie. Ces « *behourdis* se faisoient par les rues de la ville, « & il y avoit au carrefour des perrons. Le plus « souvent les grandes chevaleries se faisoient « dans la rue de la Juiverie, parce que là, les « chevaliers de la quête trouvoient les plus « belles & bonnes aventures, selon ce qu'ils « désiroient(1). » Le roi lui-même prenait part des premiers à ces divertissements qui, dans les

de cette reine dans cette ville. (*Registres criminels du parlement de Paris*, registre côté 50, d'après Don-
gois.)

(1) Godefroy, *Historiens de Charles VIII*, &c., p. 98.

circonstances où il se trouvait, devenaient très nécessaires ; il veillait aussi à ce que les équipages de son armée fussent mis en bon ordre. C'est à Lyon que plusieurs des vêtements & des armes dont il a fait usage ont été confectionnés ; je signalerai, entre autres, une sorte de tunique ouverte devant & derrière, avec de larges manches, appelée *Journade*, que le roi devait porter par dessus son armure. Elle était de satin blanc, doublée de taffetas de la même couleur, & bordée de drap d'or écarlate, avec une frange en fil d'or, longue d'un doigt. Elle était semée de quarante-six lettres hautes de six pouces & larges de trois doigts environ, *faisans la forme de deux MM romaines, l'une sur l'autre*. Cent quatre-vingt-dix-huit lettres semblables, longues de quatre doigts seulement, & taillées dans du satin blanc, étaient semées sur les bordures de drap d'or. Je signalerai aussi un plumet blanc, avec une queue, *fait en façon d'une forest*, composé de quarante-huit plumes tant grandes que petites, attachées avec des fils d'or, garnis d'orfèvrerie. Les ornements d'or & de soie, avec les M croisées, étaient répétés sur le harnachement du cheval que devait monter le roi. Ce cheval nommé le *Sailleur* (c'est-à-

dire le Sauteur), lui avait servi déjà dans plusieurs tournois. Sur la housse de ce cheval, avec les M, il y avait un semis de quarante-cinq lettres longues de six pouces, taillées dans du drap d'or, ayant la forme de deux CC entrelacés. Les montures destinées au roi étaient au nombre de sept: deux chevaux & cinq juments, ou *haquenées*. Celles-ci lui avaient été données par plusieurs personnes de son entourage: une venait du prévôt de Paris, deux du sénéchal d'Armagnac, une autre de l'amiral de Graville, & enfin la dernière, qui se nommait la *Quintaine*, lui venait d'Anne de Bretagne elle-même. Cette haquenée avait un harnachement de cuir noir couvert de velours de même couleur (1).

Le samedi 23^e jour d'août 1494, Charles VIII, accompagné de la reine, de plusieurs autres princes, seigneurs, dames & damoiselles, fit une entrée solennelle dans la ville de Grenoble. Comme à Lyon, il y eut beaucoup de magnificence. Les principales rues furent tendues de tapisseries à histoires; on représenta de très beaux mystères à l'honneur du roi & de la reine.

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § 11, n° 3. *Ecuyerie : Vêtements & équipages de Charles VIII*.

Cette solennité dura six jours, pendant lesquels Charles VIII & sa femme demeurèrent dans le petit palais où se tenait le Parlement du Dauphiné. Les bagages de l'expédition d'Italie, amenés jusque-là par de lourds chariots, furent placés sur des mulets, afin de pouvoir passer les Alpes, *ainsi qu'au pays de Savoye on a accoutumé*, dit l'auteur d'une relation contemporaine (1). La marche que devait suivre l'expédition fut réglée d'une façon définitive & avec des soins minutieux. Les logis du roi & de l'armée furent indiqués par le grand maréchal des logis, Pierre de Valetaut, qui était fort entendu, parce qu'il connaissait le pays. Plusieurs maîtres d'hôtel du roi furent envoyés d'avance dans les villes principales où il devait s'arrêter, menant avec eux *gens de robes longues, éloquents & scientifiques orateurs pour en ceste affaire proposer harangue, s'il estoit besoin*. Des ambassadeurs choisis se rendirent près des princes italiens : La Trémoille vers le roi des Romains; Louis Lucas, à Milan, vers Louis le More; d'Aubigny, à Rome, en compagnie de l'évêque d'Autun &

(1) *Pierre Desfrey, de Troyes*. — Godefroy, *Historiens de Charles VIII*, in-f°, p. 192.

du président de Gannay ; enfin Philippe de Commynes , seigneur d'Argenton, à Venise. Louis, duc d'Orléans, prince du sang, marchait le premier ; après lui venaient le duc de Montpensier, les seigneurs de Foix, de Luxembourg, de Vendôme, de Clèves & plusieurs autres. Ils étaient suivis de Pierre de Rohan, maréchal de Gié, cousin de la reine, & du maréchal de Rieux, ancien tuteur de cette princesse, conduisant avec eux un petit nombre de chevaliers bretons qui devaient faire merveilles dans cette rencontre. Les sénéchaux de Beaucaire & de Normandie commandaient une foule de chevaliers, tous hommes d'armes éprouvés. Enfin, autour du roi étaient groupés les jeunes hommes de son intimité, ses favoris, tels que Bourdillon, Châtillon, La Palice, Edouville & quelques autres. L'armée française, ainsi ordonnée, ne tarda pas à franchir les Alpes ; le vendredi 29 août, Charles VIII, après avoir entendu la messe, embrassa une fois encore Anne de Bretagne, puis montant à cheval il se dirigea vers l'Italie (1).

La reine éprouva dans cette circonstance un

(1) *Pierre Desfrey, de Troyes*. — Codefroy, *Historiens de Charles VIII*, in-f°, p. 194.

mortel déplaisir très facile à comprendre. C'était la première fois qu'elle se séparait d'un époux à qui elle avait donné tout son amour, & qu'elle considérait comme un des plus grands rois de la terre. Elle le voyait partir pour une expédition des plus aventureuses; elle le savait brave jusqu'à la témérité; enfin, elle avait entendu faire de cette Italie, où il allait s'engager, des récits merveilleux, mais sinistres, à ce point que dans les instructions laissées par le roi aux gouverneurs du dauphin, on ne permettait pas au respectable François de Paule de mener avec lui un religieux qui eût visité ce pays. Anne de Bretagne avait donc tout à craindre : le fer de l'ennemi, le poison d'un traître. Dans son exaltation de Bretonne & de chrétienne, nous la voyons ayant sans cesse recours à l'aumône & aux prières. Les principales églises de Bretagne, de Touraine, de l'Ile-de-France & du Lyonnais reçurent de nombreuses offrandes pour la célébration de ces prières. Elle envoie deux cierges, pesant 20 livres chacun, à l'abbaye royale de St-Denis, qui doivent brûler, le premier, devant la statue, le second, devant la châsse de ce puissant protecteur. Elle donne 40 livres tournois aux frères Minimes récem-

ment établis à Tours par François de Paule, pour les messes qu'ils avaient dites. Elle donne une cloche au couvent de Notre-Dame-des-Anges, à Lyon, en remerciement des prières que les religieux avaient faites pour la prospérité des armes du roi. Elle-même ne s'y épargnait pas : elle entendit chaque jour la messe & d'autres offices pour demander à Dieu de protéger le roi & son armée. Ses aumônes, plus abondantes que jamais, se répandaient sur tous ceux qui imploraient son secours. En allant de Lyon à Moulins, passant par Roanne, elle rencontre un pauvre homme de guerre malade, elle s'empresse de le secourir (1).

Les prières de la reine, toutes celles qu'elle faisait faire furent exaucées dès le commencement de la campagne. Les conquêtes du roi furent aussi rapides que merveilleuses. Anne de Bretagne n'entendit pas sans quelque fierté le récit des exploits de plusieurs chevaliers bretons. Elle ne dut pas être aussi satisfaite de l'entrée de Charles VIII à Rome, & de la manière dont il maintint contre le pape ses droits de prince souverain.

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § V, n° 1. *Offrandes & Aumônes*.

On peut être surpris que pendant quinze mois environ que dura l'expédition d'Italie, Anne de Bretagne ne soit pas revenue à Amboise pour y voir son fils. En effet elle resta tout ce temps, soit à Lyon, soit à Moulins, chez sa belle-sœur Anne de Beaujeu. Sans doute elle obéissait aux ordres souverains de son mari, qui voulait qu'elle fût rapprochée de lui le plus possible; elle faisait ainsi passer très-rapidement de ses nouvelles; elle recevait de même très-vite celles du roi, dont elle exécutait les volontés. Il est certain que presque chaque jour elle écrivait à Charles VIII, qui lui écrivait aussi fréquemment, & que d'après ses ordres elle envoyait des courriers dans toutes les directions.

Mais les joies du triomphe, si toutefois la reine en éprouva quelques-unes, furent de courte durée. L'année n'était pas encore révolue depuis que le roi avait quitté la France, quand on apprit que ses rapides conquêtes lui échappaient déjà; que son armée était décimée par la maladie & les plaisirs inséparables de la victoire; que les princes italiens, d'abord ses alliés, s'étaient retournés contre lui; que ces princes, unis aux Vénitiens, aux Allemands de Maximilien, aux Espagnols du roi d'Aragon, venaient de

former une ligue formidable, ayant pour but d'anéantir ce qui restait de son armée. Le 6 juillet 1495, Charles VIII descend des Apennins, arrive à Fornoue ayant avec lui neuf mille hommes en état de combattre, & vient se heurter contre les troupes alliées qui pouvaient mettre facilement en ligne trente-cinq mille hommes. Après quelques pourparlers sans résultat, le roi donna l'ordre de combattre & de passer sur le ventre à cette multitude. Commynes, présent à la bataille, rend justice au *Petit Roi* dans cette circonstance : « Le lundi matin, environ
« sept heures, sixiesme jour de juillet, l'an mil
« quatre cent quatre vingtz & quinze, monta
« le noble roy à cheval, & me fêit appeller par
« plusieurs fois. Je vins à luy & le trouvay armé
« de toutes pièces & monté sur le plus beau
« cheval que j'aye veu de mon temps, appelé
« Savoye (plusieurs disoient qu'il estoit cheval
« de Bresse : le duc Charles de Savoye luy
« avoit donné, & estoit noir, & n'avoit que
« ung œil ; & estoit moyen cheval, de bonne
« grandeur pour celluy qui estoit dessus) ; &
« sembloit que ce jeune homme fust tout autre
« que sa nature ne portoit, ne sa taille, ne sa
« complexion : car il estoit fort craintif à par-

« ler, & est encore aujourd'hui (aussi avoit-il
« esté nourry en grant crainte & avec petites
« personnes) : & ce cheval le monstroït grant,
« & avoit le vifaige bon & de bonne couleur,
« & la parole audacieuse & sage (1). »

On connaît le résultat de cette journée célèbre. L'armée des alliés vaincue prit la fuite, laissant plusieurs milliers d'hommes sur le champ de bataille. Trois mois plus tard Charles VIII rentrait en France, après une expédition inutile & désastreuse dans laquelle, à vrai dire, il s'était couvert de gloire.

Dans ce passage, Comtynes se montre plus juste envers Charles VIII qu'il ne l'est ordinairement. La déférence que le roi eut aux avis du vieux courtisan, qu'il fit appeler plusieurs fois au moment de la bataille, ne serait-elle pas cause de cette sorte de réparation ? Du reste, le courage déployé par Charles VIII dans cette rencontre est attesté par tous ceux qui le virent. Pierre Sala, dans ses *Hardieffes de divers Rois* (2), donne un récit très-curieux de la journée de Fornoue,

(1) *Mémoires*, liv. VIII, chap. X. Edition in-8°, publiée par Mlle Dupont, pour la Société de l'Histoire de France.

(2) Ms. de la Bibl. Imper., n° 191, sup. Fr.

& des prouesses accomplies par Charles VIII ; il tenait ce récit de la bouche du grand bâtard de Bourbon, qui fut choisi par le roi pour être son frère d'armes dans cette journée ; le bâtard reçut trois blessures après avoir sauvé la vie de son maître. Sala termine ce récit par un éloge ainsi conçu : « Le gentil roy Charles
« fut très hardi & libéral & si doux & gracieux
« que l'on ne sceut oncques trouver homme à
« qui il dit une rude parolle : plaissant & asseuré
« estoit en tous ses faitz ; sa grant douceur
« estoit entremeslée d'une gravité agréable à
« tous ceux qui le regardoient : sa parolle estoit
« merveilleusement grosse autant que du plus
« robuste homme de sa maison , mais moult
« bien luy s'étoit. Son cœur estoit tout rempli
« de haultes entreprinſes, les quelles il eust ache-
« vées, n'eust esté la mort qui le print en la fleur
« de ses ans : mais ce ne fust pas si tost qu'il ne
« fut desja plain de gloire & d'honneur (1). »

Les inquiétudes relatives à la guerre d'Italie n'étaient pas encore dissipées, quand des chagrins d'un autre genre frappèrent au cœur Anne de Bretagne. La santé du dauphin avait toujours

(1) On trouve le récit entier, t. III, p. 420, des *Mémoires de Commynes, Preuves*, édition citée plus haut.

été très-chancelante, & les chambellans commis à sa garde devaient informer la reine & son mari des plus petites circonstances de nature à la compromettre. Au mois d'août 1495, Charles VIII, alors à Turin, reçut une lettre qui l'informait que la petite vérole régnait à Amboise, & qu'on attendait ses instructions à cet égard. Le roi s'empressa de leur donner l'ordre d'assembler plusieurs médecins, afin de savoir si le dauphin courait quelque danger. Olivier Laurens, Bernard Chaussade, Jean Michel & plusieurs autres médecins se réunirent. Après consultation, ils s'empressèrent de répondre qu'il y avait eu des petites véroles à Amboise, mais qu'elles tiraient à leur fin; du reste ils étaient d'avis que bonne garde fût faite pour empêcher les gens de la ville de communiquer avec le château, mais qu'ils n'étaient pas d'avis que l'enfant changeât de résidence. Anne de Bretagne un peu rassurée, envoya au roi un courrier. De plus, elle écrivit deux lettres, la première à Madame de Buffières, gouvernante du dauphin, pour les remercier des soins qu'ils donnaient à la santé de son fils (1). Hélas! elle

(1) Vatout, *Hist. des Résidences royales — Amboise*, — p. 115.

ne tarda pas à recevoir des nouvelles plus alarmantes, & elle apprit enfin que, le 6 décembre, le dauphin était mort au commencement de sa quatrième année. « Bel enfant, dit Commynes, audacieux en parole, & ne craignoit point les choses que les autres enfans ont accoustumé craindre. » Il ajoute, avec sa malignité ordinaire, que cette précocité dont Charles VIII absent n'avait pu être témoin, fut cause que le père en passa aisément son deuil (1).

Ce fut tout le contraire : Anne de Bretagne & Charles VIII ressentirent une douleur profonde de la perte de leur premier-né; la santé du roi en fut ébranlée au point que les médecins recommandèrent aux princes & aux seigneurs qui l'entouraient, d'inventer des passe-temps nouveaux, des jeux, des *momeries*, afin de le distraire de sa douleur. Anne de Bretagne croyait de son devoir d'assister à ces fêtes, dont son cœur de mère était navré. Louis d'Orléans, héritier du trône, prenait part à ces divertissemens. Dans une mascarade, il dansa si gaîment & fit tant de folies que la reine en fut révoltée. La pensée que Louis d'Orléans pouvait bien se

(1) *Mémoires*, liv. VIII, ch. XX.

réjouir d'une mort qui lui donnait le trône, aigrit encore la peine que cette mère éprouvait. Elle témoigna si rudement au prince le déplaisir qu'il lui causait, que Louis d'Orléans fut obligé de s'éloigner pour un temps de la cour, & d'aller vivre à son château de Blois (1).

Chacune des trois années qui suivirent la mort du jeune dauphin, Anne de Bretagne mit au monde un enfant. Le premier fut un fils nommé Charles; il naquit le 8 septembre 1496 & mourut le 3 octobre suivant; le second fut encore un fils nommé François, né en 1497, mort peu de jours après; le troisième fut une fille née en 1498, qui s'appelait comme sa mère, Anne, mais elle ne vécut pas. En vain la pauvre mère prenait-elle toutes sortes de précautions pour assurer la vie de ces frêles créatures que la mort lui arrachait si vite: elle appelait de son pays, ou des environs, les femmes des officiers de sa maison, ou de celle du roi, pour leur servir de nourrices (2); les croyances superstitieuses de sa Bretagne lui revenaient à l'esprit: elle avait un

(1) Brantôme, *Dames illustres*, t. V, p. 4. *OEuvres complètes*, édition in-8°.

(2) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § V, n° 3. *Objets divers*.

coffret rempli d'amulettes : elle en tirait, pour les donner à la nourrice, avec un chapelet de cassidoine & jaspe, un écu de Guienne enveloppé dans du papier, un morceau de cire noire renfermé dans une bourse de drap d'or, six langues de serpent, une grande, deux moyennes, trois petites (1); le sort fatal qui poursuivait la reine ne put être conjuré. L'opinion singulière que ces naissances funestes résultaient de l'illégalité du mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne courut le monde, & l'impitoyable Commynes a eu soin de la répéter. A propos du mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne & de celui de Jean de Castille avec Marguerite d'Autriche, il s'exprime ainsi: « Si les dictz mariaiges
« furent ainsi changés selon l'ordonnance de
« l'Eglise ou non, je m'en rapporte à ce qui en
« est, mais plusieurs docteurs en théologie
« m'ont dict que non, & plusieurs m'ont dict
« que ouy. Mais quelque chose qu'il en soit,
« toutes ces dames ont eu quelque malheur en
« leurs enfants; la nostre a eu trois filz de reng
« (à la suite les uns des autres) & en quatre années, l'ung a vécu près de trois ans & puis

(1) *Idem*, § III, n° 1, *Mobilier*.

« mourut, & les autres deux aussi sont morts.
 « Madame Marguerite d'Autriche a esté mariée
 « au prince de Castille, filz seul des roy & royne
 « de Castille & de plusieurs aultres royaumes,
 « lequel prince mourut au premier an qu'il fut
 « marié, qui fut l'an mil quatre cent quatre-
 « vingtz-dix-sept. La dicte dame demoura
 « grosse, laquelle s'accoucha d'un fils tout mort
 « incontinent après la mort du mary (1). »

Les corps de ces enfants dont la vie a été si courte furent déposés sous une même tombe de marbre blanc qui se voit encore aujourd'hui dans l'église cathédrale de Tours. Cette tombe, très-remarquable par la finesse des sculptures qui la décorent, est l'œuvre de *Jean Just*, artiste habile qui faisait partie de l'école établie à Tours, école dont j'aurai l'occasion de parler plus loin (2).

Mais un coup aussi funeste qu'imprévu allait encore frapper Anne de Bretagne & la priver momentanément du trône de France, où elle était si fière & si heureuse de se voir assise. Au

(1) *Mémoires*, liv. VII, chap. IV.

(2) Voyez liv. III, chap. I, au sujet du tombeau des enfants de Charles VIII. (Voir mes Appendices, n° 3, § IV, *Portraits, statues, &c.*

commencement de l'année 1498, Charles se préparait à une expédition nouvelle en Italie. Devenu plus sérieux avec le temps, & par suite de la perte réitérée de ses enfants, il s'occupait avec beaucoup de soin de l'organisation intérieure de son royaume. Il pensait à faire de grandes réformes dans les finances pour soulager le pauvre peuple, plusieurs abus dans l'Eglise & dans la justice séculière avaient aussi fixé son attention. Ce fait est certain, car il nous vient de Commynes qui n'a jamais flatté le roi. Il fit de grandes aumônes aux indigents ; peu de jours avant sa mort, il avait établi une audience publique, dit le même historien, « où il
 « escoutoit tout le monde, par espécial les pauvres & si faisoit de bonnes expéditions ; & l'y
 « veiz huit jours avant son trespas deux bonnes
 « heures, & oncques puis ne le veiz (1). » Le samedi 7 avril, veille de Pâques fleuries, la cour se trouvait au château d'Amboise ; vers deux heures après midi, Charles VIII quitta la chambre de la reine, & se dirigea avec elle vers les fossés du château pour assister à une partie de paume qui y était engagée ; il fallait traverser une petite

(1) *Mémoires*, liv. VIII, chap. XXV.

galerie qu'on appelait *Galerie Hacquelebac*, du nom d'un des anciens gardiens; c'était le plus sale endroit du château, car chacun y venait sans se gêner. En y entrant, Charles VIII, malgré sa petite taille, se heurta rudement le front à la porte; il continua pourtant son chemin, resta quelque temps à regarder les joueurs, causant avec les uns & les autres. Au moment où il disait : *J'espère bien ne commettre aucun péché soit mortel, soit véniel...* il tomba pour ne plus se relever. Etendu sur une mauvaise paille que l'on jeta en hâte à l'entrée de cette galerie, il expira vers onze heures du soir, n'ayant pu dire que ce peu de mots, à trois reprises : « Mon Dieu, « Vierge Marie, Monseigneur saint Claude, « Monseigneur saint Blaise me soient en aide ! » Il était à peine âgé de vingt-huit ans (1).

(1) J'emprunte les circonstances de ce récit à Philippe de Commines (liv. VIII, ch. XXV) qui les tenait de l'évêque d'Angers, confesseur du roi. Tous les historiens ont accepté ce récit; on peut avoir quelque doute à cet égard. Brantôme dit : « L'on parla fort diversement du genre de la mort de ce grant roy. Aucuns le disoient d'un catarre ou apoplexie, à laquelle il ne pouvoit estre sujet veu sa complexion débille & son naturel point y adonné : car il n'estoit

La douleur d'Anne de Bretagne fut tellement vive qu'elle fit craindre un instant pour ses jours; le 11 avril, le seigneur du Bouchage écrivait à sa femme: «La royne continue toujours en son deuil, & l'on ne peut l'appaiser (1). » Cette infortunée n'avait pas encore vingt-&-un ans; elle avait déjà vu mourir sa mère, son père, sa sœur, ses quatre

gros, gras ny replet; & tels gens y sont subjects. Aucuns disoient qu'il avoit eu le *boucon italiano*, d'autant qu'il menaçoit fort l'Italie; & le craignoient. » (T. II, p. 21 des *OEuvres complètes*, in-8°.) J'ajouterai que peu de jours après la révolution de février 1848, M. Paul de Muffet a publié, dans le *National*, une série d'articles sur les archives de l'ancienne République de Venise. Dans un de ces articles, l'auteur citait quelques documents qui inculpaient le sénat de cette ville d'avoir fait empoisonner Charles VIII. Dans ses *Annales & Histoire de France*, Belleforest rapporte qu'on disait, mais sans preuves, que Charles VIII avait été empoisonné *en fleurant une pomme d'orange*.

La porte contre laquelle Charles VIII se heurta le front existe encore au château d'Amboise. Elle est au bout de la terrasse. Le haut est cintré & un peu surbaissé. Au-dessus on a sculpté le *porc-épic*, qui est, comme on le fait, l'âme de la devise du roi Louis XII. Le sol a été baissé, depuis, de cinquante centimètres.

(1) Godefroy, *Histoire de Charles VIII*, &c., in-f°, p. 745.

petits enfants, elle perdait en quelques heures un mari qu'elle aimait. Elle resta pendant deux jours renfermée dans sa chambre, gisante à terre en un coin, se tordant les mains de désespoir. Louis XII, très-inquiet, députa vers elle le cardinal Briçonnet, & Jean de Lamarre, évêque de Condon, qui, l'un & l'autre, avaient sur l'esprit de la reine beaucoup d'ascendant. Quand ils entrèrent, Anne de Bretagne, sans se lever, versa d'abondantes larmes; Briçonnet voulut parler, mais son cœur était si serré par la douleur qu'il ne put dire trois paroles; ce fut Jean de Lamarre qui, moins ému, essaya de consoler la reine. C'était un prélat de très-sainte vie, habile rhétoricien, mais aussi homme de cœur. Dans son désir de calmer le désespoir de cette jeune femme, il trouva des paroles éloquentes: il commença en comparant la vie à un bail plus ou moins long, après lequel l'âme sort du corps, comme le locataire d'une maison, puis il déploya en ces termes les grandes & solennelles images empruntées au mystère de la mort: « Souvent je regarde les tombeaux des
« hommes privés, les sépultures & monuments
« des rois; finalement, je m'avance jusques aux
« lieux où les cendres d'un chacun sont brouil-

« lées pêle-mêle & les os répandus & dispersés
« de çà & de là. Comme je suis arrivé dans ces
« lieux, j'ai coutume de me promener seul entre
« les tombes des morts : je m'arrête là fixement :
« je jette les yeux sur leurs os, & puis je me dis
« en moi-même : ces mains-ci qu'ont-elles
« touché ? ces pieds où sont-ils allés ? cette tête
« quelles montagnes de pensées a-t-elle bâties ?
« Dieu seul, mais Dieu le fait (1). »

En tenant à cette jeune reine un langage aussi élevé, l'évêque de Condon savait bien à quel esprit il s'adressait ; elle l'écouta & consentit à prendre un peu de nourriture : en quoi faisant, dit naïvement le vieux D'Argentré, le sang lui revint, & se portant mieux, elle se consola (2).

Au milieu de son désespoir, le lendemain de la mort de Charles VIII, elle avait trouvé la force d'écrire à Jeanne de Laval, cette bonne reine de Sicile, veuve de René d'Anjou, pour l'informer de son malheur (3). Dès qu'elle eut

(1) Le Feron, *Hist. de France*, &c., cité dans l'*Hist. du seizième siècle*, par le bibliophile Jacob, t. I, p. 19.

(2) *Histoire de Bretagne*, liv. XIII, chap. LXII.

(3) Voir mes Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § V, n° 2, *Voyages*.

terminé son premier repas, elle signa un règlement pour rétablir la chancellerie du duché de Bretagne qui avait été supprimée (1).

Le troisième jour, elle reçut la visite du nouveau roi, qui s'était empressé d'accourir à Amboise & de lui offrir ses services. Anne le pria de veiller à ce que les obsèques de Charles VIII fussent faites avec toute la pompe accoutumée; elle lui déclara son intention de porter le deuil en couleur noire, au lieu de la couleur blanche, adoptée jusques-là par les reines de France.

Louis XII donna des ordres pour que les vœux de la jeune veuve fussent accomplis; & jamais cérémonies funèbres de rois de France ne furent célébrées avec plus de magnificence (2). Le 21 avril suivant, elle envoyait au roi deux de ses fidèles serviteurs, Loppe de Dicastillo, con-

(1) Don Morice, *Actes de Bretagne*, t. III, col. 791.

(2) Voir, dans le *Recueil des historiens de Charles VIII*, par Godefroy, &c., in-f°, p. 747, l'ordre tenu à l'enterrement de ce roi. — Saint Gelais de Monlieu assure que les frais de ces obsèques furent payés avec les épargnes de Louis XII, alors qu'il n'était que duc d'Orléans, & il ajoute : « On ne scavoit gueres pour l'heure où en prendre ailleurs. » (*Hist. de Louis XII*, p. 108.)

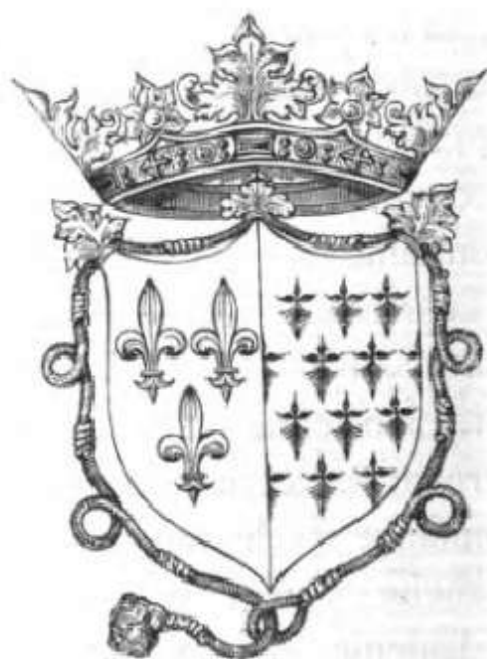
seiller maître de son hôtel, & son receveur, Pierre Morin, pour régler les dépenses de son deuil. Ces dépenses furent fixées à vingt mille livres, pour les vêtements de la reine, & pour ceux de ses dames, demoiselles, & des autres officiers domestiques de sa maison (1).

La reine, sur ses propres revenus, fit distribuer pour le même objet, aux princes, aux princesses de sa famille, aux seigneurs & barons de la Bretagne, une quantité considérable de drap noir, en soie ou en laine (2).

Telle fut la première partie de la vie politique de cette reine. Sans jouer le principal rôle, elle fut pourtant, bien jeune encore, conserver de grandes prérogatives, & maintenir la dignité de sa haute naissance & de son rang. Je vais la montrer duchesse & reine, portant avec fierté son double diadème, & imposant presque toujours ses volontés.

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § III, n° 2, *Linge, vêtement*; § V, n° 2, *Voyages*.

(2) Voir Dom Morice, *Actes de Bretagne*, t. III, col. 792 : *Béguin ou deuil de Charles VIII*.







VIE

D'ANNE DE BRETAGNE

LIVRE DEUXIEME.

Anne de Bretagne & Louis XII.

CHAPITRE PREMIER.

Anne de Bretagne après la mort de Charles VIII. — Elle écrit à ses parents, à ses conseillers. — Vient habiter Paris à son hôtel d'Etampes. — Ses entrevues avec le nouveau roi Louis XII. — Ne retourne en Bretagne que quatre mois après la mort de Charles VIII. — Elle organise sa maison. — Sa garde bretonne.



E fut seulement huit jours après la mort de Charles VIII qu'Anne de Bretagne eut assez de forces physiques & la présence d'esprit nécessaire pour traiter les grands intérêts relatifs à ses futures destinées. Les

malheurs qui venaient de la frapper font de ceux qui mûrissent les esprits les plus légers, aussi devaient-ils faire sérieusement réfléchir cette jeune femme dont l'intelligence & la raison avaient été des plus précoces. Quelques jours lui suffirent pour envisager la position qui était difficile à certains égards mais belle encore, & la laissait, après tout, bien haut parmi les grands de l'Europe. A vrai dire, la Reine perdait la couronne de France, mais elle rentrait dans la possession de son duché de Bretagne, dont elle s'était vu presque entièrement dépouillée. Pour une femme si profondément attachée à sa terre natale, cette pensée dominait les autres; elle fut d'abord le principal mobile de ses actes. Les historiens ont avancé que dès qu'elle eut réglé avec le nouveau roi les conditions de son douaire & la cérémonie des funérailles, peu de jours après la mort de Charles VIII, elle retourna dans sa ville de Nantes, pour y prendre le gouvernement de son duché; rien n'est plus inexact. Cette conduite eût été contraire au cérémonial observé à cette époque à la cour, qui voulait qu'une reine-douairière passât les premiers mois de deuil enfermée dans quelque maison de son apanage. Le départ de

la jeune veuve pour son duché de Bretagne n'eut lieu que plus de quatre mois après la mort de Charles VIII, vers le milieu d'août. Jusque-là elle vint habiter Paris, dans un hôtel appelé la *Maison d'Estampes*. Cet hôtel était situé sur le quai St-Paul, aujourd'hui quai des Célestins, non loin de l'hôtel des archevêques de Sens, encore debout maintenant. Charles V, n'étant que dauphin, l'avait fait bâtir sur l'emplacement de celui qui appartenait à Louis, comte d'Étampes. C'était une vaste demeure destinée aux *grands ébatements*. Charles V, devenu roi, l'incorpora au domaine de la couronne, ordonnant qu'elle n'en serait jamais démembrée *pour quelque cause & raison que ce pût être* (1). Cet hôtel, qui fit partie à plusieurs reprises de l'apanage des reines, fut mis rapidement en état de recevoir Anne de Bretagne. On y dépensa au moins 1,000 livres tournois (26,320 francs) (2). Quand la reine partit pour Nantes, elle dut payer encore une indemnité au concierge de cette maison, Gillet Rebours, à cause des foins

(1) Sauval, *Antiquités de Paris*, &c., t. II, p. 182. — Jaillot, *Recherches*, &c., t. III, *Quart. St-Paul*, p. 12.

(2) Appendices, n° 3, *Extraits des Comptes*, § IV, *Objets divers*.

& herbages gâtés par les gens de sa fuite (1). La jeune veuve passa les premiers mois de son deuil dans cette demeure, écrivant chaque jour plusieurs lettres à ses parents, à ses amis, à ses officiers de Bretagne, pour les appeler vers elle, afin de recevoir des consolations ou des avis.

Après la mort de Charles VIII, ce fut Jean de Châlons, prince d'Orange, qu'elle fit prévenir le premier. Dès le 10 avril, un page de la reine, Philippe de Chantenay, fut chargé de courir après lui le long de la Loire, où il devait le rencontrer, car le prince était en route pour Amboise (2). Aussitôt qu'il fut arrivé, elle le chargea du gouvernement de la Bretagne. Le départ de la reine pour son hôtel d'Etampes, à Paris, n'eut lieu que vers le milieu du mois de mai, car le 12, un poursuivant d'armes du prince d'Orange venait à Paris prévenir Florent de Molitard, maître d'hôtel de la reine, de hâter l'arrangement de cette maison (3). Le 9, Fran-

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § IV, *Objets divers*.

(2) Appendices. n° 3, *Extraits des Comptes*, § IV, *Voyages*.

(3) *Idem*.

çois Quillet, chevauteur d'écurie, était parti d'Amboise pour courir aux diocèses de St-Brieux, Tréguier, Vannes & Léon, porter des lettres d'Anne de Bretagne aux *prélats, gens d'église, barons, nobles & bourgeois* de ces diocèses, afin qu'ils se rendissent vers elle pour l'accompagner à Paris, où elle allait trouver le roi (1). Deux autres chevauteurs furent envoyés pour le même motif dans les différentes parties du duché.

Avant de quitter Amboise, vers le 15 mai, elle fit chanter un service solennel pour le repos de l'âme du roi Charles VIII, auquel furent conviés les évêques d'Orléans & de Chartres, avec l'abbé de Vendôme (2).

Une fois établie dans l'hôtel d'Etampes, Anne de Bretagne donna tous ses soins au gouvernement de son duché. Elle envoya d'abord à Nantes, vers le maître de la Monnaie, pour lui demander les espèces d'or & d'argent frappées à l'effigie de son père ou à la sienne, signe certain de sa souveraineté sur la Bretagne. Elle fit appeler les plus grands seigneurs, tels que les firs

(1) Appendices, n° 3, *Extraits des Comptes*, § IV, *Voyages*.

(2) *Idem*.

de Rohan, de Rieux, d'Aigremont, & son frère naturel le baron d'Avaugour, pour leur confier la garde des villes les plus importantes. Le 12 juin, elle écrivait à la fois au seigneur de Bourbon, au prince d'Orange, au maréchal de Gié, afin qu'ils prissent la défense de ses intérêts (1). Pour se rendre compte de l'activité dévorante à laquelle cette jeune femme était en proie, pendant les premiers mois qui suivirent la mort de Charles VIII, il faut lire l'énoncé des lettres qu'elle écrivait chaque jour, & des messages qu'elle faisait porter dans toutes les directions par ses pages ou ses chevaucheurs (2).

Pendant son séjour à Paris, Anne de Bretagne eut nécessairement des rapports fréquents avec le nouveau roi. Il est certain qu'après la visite solennelle qu'elle lui fit le 15 mai, entourée des principaux seigneurs de la Bretagne, elle le revit plusieurs fois. Il avait eu soin d'exécuter scrupuleusement les conditions stipulées par son prédécesseur. Ses hommes d'armes avaient quitté la Bretagne ; il avait donné ordre aux capitaines

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § IV, n° 2, *Voyages*.

(2) *Idem*, § IV, n° 2, *Voyages après la mort de Charles VIII*.

français & aux archers établis dans chaque bonne ville, de rendre la place aux capitaines bretons & à leurs hommes ; il arriva que plusieurs d'entre eux refusèrent d'obéir, principalement ceux qui commandaient à Brest & à St-Malo (1) ; il s'en suivit même quelque collision. Dès que la duchesse en fut informée, elle ne manqua pas d'écrire au roi, & de lui envoyer le prince d'Orange, pour se plaindre de cette grave infraction aux promesses qui lui avaient été faites. Louis XII s'empressa de donner pleine satisfaction à sa requête. Il cherchait à lui plaire par tous les moyens en son pouvoir. On ne peut douter qu'il ne tarda pas à réussir, car bien certainement ce fut dans ces circonstances que la veuve de Charles VIII lui écrivit de sa main cette lettre bien significative :

Monsieur mon bon frère,

J'ai reçu par M. de la Pommeraye vos lettres, & avec sa charge entendu la singulière bénévolence que me portez, dont je suis très consolée ; & vous en remercie de tout mon cœur, vous priant de toujours

(1) Dom Lobineau, *Histoire de Bretagne*, &c., t. 1, p. 823.

ainsi continuer, comme c'est la ferme confiance de celle qui est, & à toujours sera votre bonne sœur, cousine & alliée. — Anne (1).

Louis XII & Anne de Bretagne se visitèrent plusieurs fois. Vers le mois de juin, la duchesse fit un voyage à Etampes où se trouvait le roi. On peut facilement se rendre compte de ce qui eut lieu dans ces conférences par les deux actes qui suivirent & qui sont datés du même jour, 19 août 1498. D'après le premier, Anne de Bretagne consent à épouser le roi Louis XII, dès qu'il aura obtenu que l'union forcée qu'il avait contractée autrefois avec Jeanne de France soit déclarée nulle par le pape; d'après le second, Louis XII s'engage à rendre à la duchesse les deux villes de Nantes & de Fougères qu'il détenait en gages, si par mort ou autrement il n'épousait pas la duchesse dans le délai d'une année (2). Du même coup, Anne assurait la complète indépendance de la Bretagne, & remontait sur le trône de France qu'elle avait si amèrement re-

(1) Voir cette lettre & le fac-simile aux Appendices, n° 1, § 1, n° 1, *Lettres de la reine*, &c.

(2) Dom Morice, *Actes de Bretagne*, t. III, col. 794, 799.

gretté. Du reste la jeune duchesse & ses conseillers avaient été singulièrement favorisés par les circonstances. Il s'agissait pour eux d'obtenir le strict accomplissement des conditions stipulées dans le contrat de mariage avec Charles VIII. Ces conditions obligeaient le nouveau roi d'épouser Anne de Bretagne, ou de l'unir à l'héritier présomptif de la couronne; or Louis XII était marié; l'héritier présomptif, François d'Angoulême, n'avait encore que quatre ans. Anne de Bretagne, en présence des impossibilités de l'exécution du traité de Nantes, se regardait comme dégagée à l'égard de la France. Pour en donner des preuves, elle agissait en souveraine du duché de Bretagne. Elle n'ignorait pas d'ailleurs que Louis XII ressentait pour sa femme une répulsion invincible, qu'en l'épousant il avait obéi aux volontés menaçantes de Louis XI; que bien au contraire il professait pour elle, Anne de Bretagne, une admiration qui allait bientôt se changer en un amour aussi profond que sérieux. Telle était la situation d'esprit de la reine-duchesse quand elle répondait à ceux qui plaignaient son sort, qu'elle resterait plutôt veuve toute sa vie, après avoir été la femme d'un si grand roi, que de se rabaisser

à un moindre que lui (1). Brantôme ajoute qu'elle disait encore : « J'ai assez de confiance en mon étoile pour devenir une seconde fois reine de France. »

Anne très bien instruite des instances que faisait faire Louis XII près de la cour de Rome pour rompre son mariage, n'ignorait pas que ses instances ne pouvaient manquer de réussir. Aussi partit-elle pour son duché de Bretagne le cœur rempli de nouvelles espérances.

Ce fut vers le milieu du mois d'août, dans le quatrième mois de son veuvage, que ce départ eut lieu. Toutes les précautions avaient été prises pour que son retour en Bretagne se fît avec l'appareil qui convient à une princesse souveraine. Le 13 août, elle avait écrit au sieur Coupoul, membre de son conseil privé & secrétaire de la guerre, de lui envoyer cent des meilleurs archers du pays pour lui servir d'escorte (2). Le 16 elle était à Etampes, le 24 à Chartres. Elle écrivait aux gens d'église, barons & bourgeois des diocèses de Rennes, de

(1) Brantôme, *Dames illustres*, t. V des *OEuvres complètes*, p. 4.

(2) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § IV. n° 2, *Voyages*.

St-Malo, St-Brieuc & Treguier, de se rendre à Rennes pour assister aux Etats-Généraux qu'elle voulait y tenir (1). Vers la fin du mois d'août, elle arrivait à Laval, où elle restait quelque temps chez la reine-douairière de Sicile, Jeanne la cousine, marraine de son premier né, le pauvre petit dauphin Charles-Orland. Anne avait pour cette bonne princesse une affection toute particulière. Pendant le séjour de plusieurs semaines qu'elle fit chez Jeanne de Laval, elle écrivit souvent au roi de France, au prince d'Orange, à François de Dinant, son ancienne gouvernante, ainsi qu'à plusieurs autres grands seigneurs de Bretagne (2). Ce fut seulement dans les premiers jours du mois d'octobre qu'elle se rendit à Nantes & à Rennes, où elle continua de s'occuper de l'administration de son duché. Anne de Bretagne fit une entrée solennelle à Nantes par la porte du pont de Sauvetout. Elle fut reçue sous un dais de velours noir, précédé d'étendards de satin blanc ornés de ses armes & de sa devise, & suivi de croix

(1) Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § IV.
n° 2, *Voyages*.

(2) *Idem*.

noires & de bannières de même couleur, en signe de deuil. Elle se rendit à la cathédrale où l'évêque, au nom de la Bretagne, lui fit un compliment de condoléance (1).

La jeune duchesse signala sa présence dans ses Etats par des traits nombreux de bienfaisance. Elle était encore à Nantes quand elle eut la douleur de perdre Françoise de Dinant, dame de Châteaubriand & de Laval, qui avait été sa gouvernante, & pour laquelle elle ressentit toujours une très-vive amitié.

Anne de Bretagne établit sa maison particulière sur un pied nouveau, augmenta le nombre & les gages de ceux qui la composaient (2). De cette époque date la formation d'une compagnie de cent gentilshommes bretons chargés de veiller à la sûreté de sa personne, & qui l'accompagnaient dans ses sorties. Quand elle fut reine pour la seconde fois, ces gentilshommes la suivirent en France. Au château de Blois, ils se réunissaient ordinairement sur la plateforme d'une des terrasses qui avait reçu le

(1) Trébuchet, *Anne de Bretagne, reine de France*, &c., 2^e édition, 1822, in-8°, p. 25.

(2) Dom Morice, *Actes de Bretagne*, t. III, col. 801.

nom de la *Perche-aux-Bretons*, où ils se trouvaient à l'heure indiquée par Anne de Bretagne. Jamais elle ne les faisait attendre longtemps. En les voyant, elle laissait toujours échapper un sourire de satisfaction, se levait au plus vite, disant à ceux qui essayaient de la retenir : « Voilà mes Bretons qui sont sur la perche, qui m'attendent (1). »

(1) Brantôme, *Dames illustres*, t. V, page 8 des *Oeuvres complètes*, édition in-8°.



CHAPITRE DEUXIEME.

Louis XII & sa première femme Jeanne de France ; obtient de divorcer avec elle, en donnant le duché de Valentinois & une de ses parentes à César Borgia. — Caractère de ce prince. — Contrat de mariage d'Anne de Bretagne & de Louis XII. — Conditions imposées par ce contrat religieusement observées.

DENDANT qu'Anne de Bretagne, rentrée dans la pleine & entière possession de son duché, y exerçait tous les droits de princesse souveraine, Louis XII, qui poursuivait en cour de Rome, depuis plusieurs mois déjà, la dissolution de son mariage avec Jeanne de France, ne tarda pas à obtenir sur ce point tout ce qu'il désirait. On ne peut nier que ce mariage n'ait été accompli sans sa volonté, sous la pression terrible de Louis XI, qui ne reculait, on le fait, devant aucun moyen pour parvenir à l'accomplissement de ses desseins. Jeanne avait toujours été très-disgraciée de la nature : son visage était noir & laid, sa taille petite & contrefaite. Louis XI la regardait

avec tant de déplaisir « que son gouverneur, le sieur de Lesguière, la cachoit dans sa longue robe quand le roi la rencontroit (1). » L'apercevait-il, par hasard, il s'écriait avec dépit : « Je ne l'aurois pas crue si laide ! » En 1476, quand on voulut marier Jeanne avec Louis d'Orléans, la princesse avait douze ans, le prince quatorze. Il commença par refuser avec colère, déclarant qu'il préférerait épouser la plus simple fille noble de Beauce. Mais on lui déclara qu'il allait être tonsuré, & qu'une fois sous l'habit de moine, on le ferait aisément disparaître. Le jeune prince se résigna, tout en déclarant à ses familiers qu'il ne voulait donner nulle suite à ce mariage forcé, & qu'il n'aurait de rapports d'aucune sorte avec cette laide princesse. Mais il fut bien vite contraint d'agir autrement sous l'œil investigateur & soupçonneux de son beau-père, qui faisait espionner sa conduite & qui le menaça de mort, s'il ne remplissait pas ses devoirs (2).

(1) Mathieu, *Histoire de Louis XI*, liv. X, p. 453.

(2) « C'est grand merveille de ce qu'on faisoit au duc d'Orléans, & les menaces qu'on lui faisoit, s'il ne s'acquittoit pas de coucher avec la dite Jehanne. On ne le menaçoit de rien moins que de la vie, & j'aurois

A l'avènement de Charles VIII, Louis d'Orléans ne crut pas le temps opportun pour demander l'annulation de son mariage ; il vécut séparé de sa femme, dont les événements politiques le tenaient d'ailleurs très-éloigné. Quant à Jeanne, elle rachetait par son esprit, son bon sens, par les grandes qualités du cœur & toutes les vertus de la femme chrétienne, les infirmités du corps & la laideur dont elle était affligée. Autant le prince se montrait rude & sévère à son égard, autant elle lui donnait de témoignages de douceur & d'affection. Aussitôt qu'elle fut que, trahi par le sort des armes, il était prisonnier de la régente, elle courut demander sa grâce, & voulut partager sa prison. Chaque jour elle priait pour lui. C'est aux vives sollicitations dont elle poursuivit son frère Charles VIII, que Louis d'Orléans dut sa délivrance, à laquelle ne cessa de s'opposer la dame de Beaujeu.

Tant de qualités morales, un dévouement aussi absolu ne purent changer la détermination que son mari avait prise de se séparer d'elle.

grande honte de réciter la façon comme en ufoient ceux qui étoient autour, tant hommes que femmes. » Saint-Gelais de Monlieu, *Histoire de Louis XII*, &c., pp. 35, 36, édit. de Godefroy, in-4°.

Louis XII devenu roi, avait, en outre de la répulsion qu'il ressentait, deux puissants mobiles, l'intérêt & l'amour. La raison d'Etat exigeait qu'il épousât la veuve de Charles VIII. Cette veuve comptait vingt ans à peine, elle était charmante ; il éprouvait pour elle un sentiment profond d'estime & d'admiration qui ne tarda pas à devenir très-passionné. Il était sûr d'obtenir du pape régnant alors la nullité de son premier mariage. C'était le fameux Roderigo Borgia, ce riche & puissant cardinal qui, après avoir été longtemps vice-chancelier de l'Eglise, devint pape lui-même en 1492, sous le nom d'Alexandre VI. Des intérêts de famille l'obligeaient à satisfaire les désirs du roi de France.

Pour que la dissolution du mariage entre Louis XII & Jeanne fût valable, une procédure en cour d'Eglise était nécessaire. Cette procédure eut lieu, & tous les actes en sont parvenus jusqu'à nous. Ce sont de bien tristes témoignages des violences auxquelles pouvaient à cette époque se livrer les grands de la terre, quand leurs passions ou leurs intérêts étaient mis en jeu, surtout quand ils avaient, pour se couvrir, ce beau masque de la raison d'Etat. Comme il arrive presque toujours dans ces procédures,

le vaincu y joua le meilleur rôle ; & la voix du peuple lui donna gain de cause. Le tribunal était composé d'un cardinal, de deux évêques assistés de l'official de Paris, de l'archidiacre & d'un doyen du diocèse. Jeanne de France comparut devant ce tribunal ; elle confondit bien souvent ses juges par des réponses pleines de bon sens, de convenance & de noblesse. Chaque fois qu'on lui posait une question préjudiciable à la mémoire de son père, elle se contentait de dire : *Je l'ignore*, ou bien : *Je ne le crois pas*. Quand cette question était relative à ses rapports avec son mari, elle se montrait assez ferme, mais elle évitait toujours de l'accuser directement. On poussa l'impudeur jusqu'à lui dire qu'elle était mal conformée : « Je fais très-bien, répondit-elle, que je ne suis pas aussi jolie, ou aussi belle de corps que la plupart des femmes. » — « Vous savez que vous n'êtes point apte au mariage ? » — « Je ne crois pas ; je me crois aussi propre au mariage que la femme de mon écuyer Georges tout à fait contrefaite, & qui pourtant lui donne de très-beaux enfants. »

L'interrogatoire du roi dut être bien pénible pour lui : convaincu à plusieurs reprises d'avoir demeuré sous le même toit que sa femme, il

se vit contraint de nier tout rapport d'intimité. Jeanne avait été certainement le voir dans les châteaux qui lui avaient servi de prisons, à Lusignan, à Mehun-sur-Yèvre, à Bourges; Louis XII se contenta de répondre qu'il le croyait, mais qu'il ne l'avait jamais demandé ni désiré; il était impossible d'avouer mieux son ingratitude. On décida que la reine serait visitée par des matrones; elle se refusa formellement à cette honteuse & ridicule cérémonie: « Je ne veux, dit-elle, d'autres juges que le roi lui-même; s'il affirme par serment que les faits allégués contre moi sont exacts, je consens à ma condamnation. » Louis XII jura sur l'Evangile; le mariage fut déclaré nul; mais le peuple, qui dans ces tristes affaires juge en dernier ressort, disait, en montrant du doigt les prélats & les théologiens qui composaient le tribunal: « Voilà Caïphe, voilà Hérode, voilà Pilate, qui ont jugé contre la haute dame qu'elle n'est plus reine de France (1). » Un des histo-

(1) Dony d'Attichy, *Tableau sacré de la sainte vie & mort, vertus & miracles de la très-illustre & très-pieuse reine Madame Jeanne de France de Valois, &c., &c.*, Paris, 1622, in-18°, p. 143. — Voir aussi Vatout, &c., *Château d'Amboise*, p. 157. — Bibliophile Jacob (M. Paul

riens de Jeanne rapporte que frère Olivier Mailard, cordelier, prédicateur populaire des plus hardis, blâma hautement le divorce du roi ; en vain le menaça-t-on, pour lui imposer silence, de le lier dans un sac & de le noyer, il répondit : « J'aime autant dire la vérité & aller en Paradis par eau, si l'on m'y fait jeter, que par terre & par le chemin ordinaire ; » & il répétait toujours dans ses sermons que Jeanne était la véritable reine.

Un docteur célèbre de ce temps-là, Jean Standouk, qui avait été quelques années auparavant recteur de l'université de Paris, osa dire à Louis XII toute la vérité : « Il ne lui était pas permis de répudier une femme à laquelle il n'avait rien à reprocher. Il ne pouvait pas, tant que cette femme était vivante, en épouser une autre qui avait été mariée au roi son beau-frère. » On laissa déclamer Standouk, mais on profita d'un emportement qu'il eut peu après contre le chancelier Guy de Rochefort, à propos des privilèges de l'Université, pour l'exiler pendant quelques années (1).

Lacroix), *Histoire du seizième siècle en France*, &c., Paris, 1834, in-8°, 4 vol., t. I, p. 108 & suiv.

(1) Du Boulay, *Histoire de l'Université*, &c., t. V, p. 900.

Dès que Louis XII eut obtenu contre Jeanne la sentence de séparation ; il s'empressa de lui affurer un sort digne de sa naissance & du rang qu'elle avait eu ; le duché de Berri dont elle portait le nom, avec les domaines de Châtillon-sur-Indre, de Châteauneuf-sur-Loire, de Pontoise & une pension de douze mille écus lui furent assignés en douaire. La pieuse & douce princesse profita de ses richesses temporelles pour faire toutes sortes de bonnes œuvres ; elle se retira dans la ville de Bourges, y fonda l'ordre des religieuses Annonciades dont elle devint la supérieure. Après avoir vécu pendant plusieurs années dans la retraite & la prière, après avoir soulagé toutes les infortunes qu'elle pouvait connaître, elle rendit son âme à Dieu le 4 février de l'année 1505. C'est avec raison que l'Eglise l'a placée au rang des bienheureuses.

J'ai dit précédemment que des intérêts de famille obligeaient le pape Alexandre VI à satisfaire les volontés de Louis XII. Avant d'entrer dans les ordres, Roderigo Borgia avait eu d'une femme bien aimée, Rosa Vanozza, deux fils ; devenu cardinal & chancelier de l'Eglise, il avait pourvu l'aîné du duché de Candie, & le second de l'évêché de Pampelune. Monté sur le trône

pontifical en 1492, il nomma le second archevêque de Valence, & lui donna sa place dans le Sacré Collège. Mais ce fils cadet, appelé César, était rongé d'ambition; la dignité de son frère aîné lui faisait ombrage: il est accusé, non sans motif, soit de l'avoir assassiné clandestinement, soit de l'avoir fait jeter dans le Tibre. Après la mort de son frère aîné, César Borgia quitta l'Eglise pour les armes, & devint duc de Candie & de Bénévent. Il jouissait de toute la confiance de son père, le pape Alexandre VI, & ce fut lui qui vint en France apporter à Louis XII la bulle de dissolution de son mariage; & de plus un chapeau de cardinal pour le ministre favori, Georges d'Amboise, archevêque de Rouen. Louis XII devait reconnaître largement autant de complaisance; il promit au pape de donner à son fils une pension de vingt mille écus d'or & le duché de Valentinois, de plus, il lui offrit la main d'une de ses parentes; le pape accepta: il connaissait les projets de Louis XII sur l'Italie, il espérait bien que son fils devenu le parent & l'allié du roi de France, trouverait moyen d'agrandir ses principautés.

César Borgia vint donc en France trouver le roi qui était alors à Chinon; il fit une entrée

solennelle dans cette ville le mercredi 18 décembre 1498. Brantôme donne de longs détails sur le cortège qui l'accompagnait & sur le luxe inouï déployé par Borgia. Ses mulets, ses chevaux, ses pages, les cinquante gentilshommes qui le suivaient, étaient couverts de velours & d'étoffes d'or ou de soie. Quant à lui, monté sur un grand cheval caparaçonné d'une étoffe d'or garnie de perles & de pierreries, il était vêtu d'une robe mi-partie de satin rouge & de drap d'or, bordée de perles & de pierreries; il avait à son chapeau une double rangée de rubis *gros comme une grosse fève, qui montraient une grande lueur*. Sur le rebras de sa barrette était semée quantité de pierreries; ses bottes elles-mêmes étaient couvertes de cordons d'or & bordées de perles. Sur sa poitrine, il avait un collier de la valeur de trente mille ducats (1).

Borgia commença par remettre à Louis XII le chapeau de cardinal qu'il apportait pour Georges d'Amboise. Quant à la bulle de dissolution du mariage, il dit au roi qu'elle n'était pas

(1) Brantôme fait cette description d'après une pièce en vers assez grossiers, dit-il, qui se trouvoit dans les Archives de sa maison. *Capitaines étrangers*, t. I, p. 404 des *OEuvres complètes*, édit. in-8°.

encore prête, bien qu'en réalité il eût cette bulle avec lui. César Borgia espérait que Louis XII, dans son impatience amoureuse, la lui paierait très-cher. Mais Fernand, évêque de Ceuta, nonce du pape à la cour de France, bien informé des affaires de Rome, fit connaître à Louis XII la fourbe de Borgia, l'assurant que les dispenses étaient expédiées depuis longtemps. Louis XII allait passer outre, quand Borgia s'empressa de lui remettre la bulle. Il invita même l'imprudent évêque à sa table ; mais, peu de jours après, le nonce mourait d'un poison qu'il avait pris à ce repas.

César Borgia, qui devait épouser une des parentes du roi, avait jeté les yeux sur Charlotte de France, fille de Frédéric, roi dépossédé de Naples & d'Aragon ; on la nommait la princesse de Tarente (1). Malgré l'intervention de Louis XII, ni la jeune princesse, ni le père n'avaient consenti à une pareille alliance ; il fallut chercher une autre fille du sang royal qui se trouvât dans une position assez précaire & assez dépendante pour ne pas refuser

(1) Voyez plus loin liv. IV, *Dames & Demoiselles d'honneur* ; chap. II, *Histoire de la princesse de Tarente*.

le *Valentin*. A cette époque, on appelait ainsi les jeunes seigneurs qui se déclaraient serviteurs d'une dame, & qui, le jour de saint Valentin, venaient lui offrir des fleurs & se mettre sous ses lois pour toute l'année. Par moquerie on avait donné ce nom à Borgia, bien qu'il ne fût ni jeune, ni beau, parce que, dès son arrivée à la cour, il avait pris les couleurs & la devise de la belle princesse de Tarente; les *équivoqueurs* voulaient aussi faire allusion au titre de duc de Valentinois qu'il venait de recevoir.

Louis XII jeta les yeux sur la dernière des filles d'Alain d'Albret, ce prétendant éconduit d'Anne de Bretagne, dont le fils aîné Jean avait épousé Catherine de Foix, reine de Navarre. Ses alliances avec la maison royale donnaient droit à d'Albret d'espérer mieux pour sa fille, dont chacun vantait la grâce & la beauté; il refusa d'abord & envoya vers Louis XII *Jean Calvimont*, homme d'un *habile & véhément esprit, capable de démêler une grande affaire*. Mais Calvimont, gagné par le don d'un office au Parlement de Bordeaux, fit comprendre à son maître qu'il n'y avait pour lui aucun moyen de résister. D'Albret se laissa convaincre, ébloui d'ailleurs par un douaire de deux cent mille écus d'or donné par

le pape & un chapeau de cardinal pour Amanjeu d'Albret, beau-frère de la fiancée. Le mariage ne tarda pas à se faire, au grand amusement de la cour, qui n'épargna, dans cette circonstance, à l'Italien ni les brocards ni les plaisanteries ; Fleuranges nous en a conservé un trait de mauvais goût (1).

Louis XII ne manqua pas de mettre à profit l'astuce & le courage de Borgia dans les expéditions d'Italie. Mais celui-ci, oubliant vite les Français & leur cause, fut bientôt défavoué par eux. Chef d'un parti puissant, il était sur le point de se faire proclamer *roi de la Romagne*, quand son père Alexandre VI mourut en 1503. Abandonné tout aussitôt, il fut contraint de demander un sauf-conduit au grand capitaine espagnol, Gonzalve de Cordoue, qui ne le lui accorda que pour le livrer à ses ennemis. Après deux ans de captivité au château de *Medina del Campo*, Borgia parvint à s'échapper ; après quelques aventures il mourut d'un coup de lance, en 1507, sous les murs de Pampelune. Telle fut la triste fin de cet homme qui compte parmi les aventuriers célèbres de son temps ; ni l'intelligence, ni

(1) *Mémoires*, chap. IV.

la bravoure ne lui ont manqué, mais les abominables débauches & les crimes de tout genre qui ont souillé sa vie ont, à juste titre, rendu sa mémoire odieuse.

Une fois possesseur de la bulle de dissolution de son premier mariage, Louis XII réclama de la veuve de Charles VIII l'accomplissement des actes qu'ils avaient échangés peu de mois auparavant. Anne de Bretagne y accéda volontiers; quelques jours avant l'expiration du neuvième mois de son veuvage, elle se rendit à Nantes, où le roi de France venait d'arriver. Ce n'était plus, comme Charles VIII, un vainqueur ayant des droits réels à la succession du duché, qui, pour arrêter l'effusion du sang, consentait à épouser une jeune fille tombée déjà entre ses mains, c'était un roi qui venait épouser une duchesse régnante beaucoup moins puissante que lui, à vrai dire, mais un roi dont le cœur était épris! Les habiles conseillers qui entouraient Anne de Bretagne ne l'ignoraient pas; ils rédigèrent le contrat de mariage en conséquence. Par ce contrat, non seulement Anne de Bretagne conservait le gouvernement de son duché, en touchait seule les revenus, mais encore, si elle mourait sans enfants, le roi de France

Louis XII jouissait, sa vie durant, du duché qui devait revenir après lui aux héritiers directs d'Anne de Bretagne *sans que les autres rois ses successeurs en pussent quereller*. Dans le cas où des enfants naîtraient, le second enfant mâle, ou fille à défaut de mâle, ferait de droit héritier de ce duché. Anne de Bretagne devait jouir durant toute sa vie du douaire que lui avait assigné Charles VIII, de plus le roi très-chrétien lui accordait un douaire d'égale valeur (1).

Tel est en résumé cet acte, au bas duquel la jeune duchesse signait : Donné au châtel de Nantes, au mois de janvier 1498, *de nostre règne le premier*. Ainsi toutes les peines qu'avaient prises Louis XI, Anne de Beaujeu & Charles VIII étaient perdues ; le roi de France épousait la duchesse de Bretagne, mais cette province gardait l'indépendance qu'elle avait retrouvée à la mort de Charles VIII. Quelques jours plus tard, le 19 janvier, par un accord passé entre lui & sa femme, comme cadeau de nocces, Louis XII ratifiait tous les privilèges, tous les droits de l'Eglise, de la justice, comme Chancellerie, Conseil, Parle-

(1) *Contrat de mariage entre Louis XII & Anne de Bretagne*, Dom Morice, *Actes de Bretagne*, t. III, col. 813.

ment, Chambre des Comptes, Trésorerie de Bretagne (1). C'est là un fait important sur lequel les historiens n'ont pas assez insisté ; presque tous datent de Charles VIII la réunion de la Bretagne à la France, tandis que réellement cette réunion ne s'est accomplie que par le mariage de Claude de France avec l'héritier du trône, François d'Angoulême. Claude, par un acte du 22 juillet 1515 (2), fit don à son mari, devenu roi, du duché de Bretagne, sans tenir compte de la clause restrictive insérée au contrat de mariage d'Anne de Bretagne & de Louis XII.

(1) *Contrat de mariage entre Louis XII & Anne de Bretagne*, Dom Morice, *Actes de Bretagne*, t. III, col. 815. — L'abbé de Vertot, dans son *Histoire critique de l'Etablissement des Bretons dans les Gaules*, a contesté la valeur du contrat de mariage dont l'original n'existe plus, & que l'abbé prétend avoir été altéré. Daru observe, avec raison, qu'on ne doit pas, sur un simple soupçon, admettre des faits aussi graves, & que d'ailleurs la conduite tenue par Anne de Bretagne, depuis son second mariage, est en plein accord avec les droits inscrits dans ce contrat. (*Histoire de Bretagne*, &c., t. III, p. 215.

(2) Dom Morice, *Actes de Bretagne*, t. III, col. 739.

CHAPITRE TROISIEME.

Célébration du mariage d' Anne de Bretagne & de Louis XII.

— Ascendant que cette princesse prend sur son mari. —

Citations sur quelques-unes de ses lettres. — Sa répugnance pour les guerres d'Italie. — Lettres inédites de Louis XII à Ferdinand. — Projet de croisade. — Le vaisseau Marie-la-Cordelière.

LE mariage de Louis XII avec Anne de Bretagne eut lieu dans la chapelle du château de Nantes, le 8 janvier 1499. La reine-duchesse profita de cette circonstance pour faire des cadeaux aux églises de la Bretagne & aux hospices de sa ville capitale. L'église Saint-Nicolas de Nantes reçut une chapelle (1) entière

(1) Par le mot *chapelle* il faut entendre ici les vêtements qui composent le costume du prêtre dans l'exercice de ses fonctions, c'est à dire l'aube, la chape & la dalmatique. (Voyez le *Glossaire* de Ducange, au mot *Capella*, t. II, p. 125, édition in-4°.

— Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § IV, n° 1, *Ornements d'église*.

de velours bleu, avec un calice & deux burettes d'argent doré, l'église Saint-Vincent, une chapelle de velours cramoisi, avec un calice & deux burettes de même ; des ornements à peu près pareils furent distribués à l'église Sainte-Anne près de la Roche-Bernard, à celles de Saint-Sauveur, de Redon, de Saint-Yves de Basse-Bretagne, de la Conception à Vannes(1). Elle donna l'ordre au sieur de la Bonnardière, capitaine de la ville & du château de Nantes, & à Gilles Thomas son trésorier de l'épargne, de distribuer aux hôpitaux de la ville une quantité considérable de tapisseries qui furent d'un grand secours à ces établissements.

Après la cérémonie de son mariage, Louis XII ne se hâta pas de revenir en France; il parcourut la Bretagne une grande partie de l'hiver, passant le temps à chasser & y prenant tant de plaisir, au rapport d'un de ses historiens, qu'il mit ce passe-temps très en vogue parmi les gentils-hommes (2). Vers les premiers jours d'avril, il re-

(1) Appendices, n° 2, *Extraits de Comptes*, § IV, n° 1, *Ornements d'église*.

(2) Saint-Gelais de Monlieu, *Histoire de Louis XII*, p. 143. — Le chroniqueur ajoute des observations cu-

vint lentement au château de Blois, en compagnie de sa femme déjà grosse de quelques mois. Des fêtes pareilles à celles qui avaient eu lieu lors de son premier mariage signalèrent la rentrée de la reine en France; les habitants de la ville d'Amboise surtout, mus par le désir de faire oublier à la princesse le chagrin qu'elle avait éprouvé, célébrèrent avec solennité son retour dans leurs murs. Le boulevard qui s'étend entre la Loire & le château avait été transformé en un grand pavillon: dans le milieu s'élevaient deux colonnes portant les devises de Louis XII & d'Anne de Bretagne, un porc-épic & une hermine, qui l'une & l'autre versaient du vin; un dais de damas rouge avait été préparé pour le roi & un dais de damas blanc pour la reine; mais Anne de Bretagne parut seule dans cette cérémonie, soit que Louis XII en eût été empêché, soit que, par une attention délicate, il n'eût pas voulu rappeler par sa présence de tristes souvenirs (1).

Louis XII eut pour Anne de Bretagne unerieuses sur la chasse & sur les dépenses excessives qu'y faisaient les nobles de son temps.

(1) Cartier, *Essai historique sur la ville d'Amboise*, 1840, in-8°, p. 53.

amour inviolable, & l'on a remarqué que ce prince, qui dans sa jeunesse n'avait pas dédaigné le *passé-temps* des dames, fut le plus fidèle des époux (1). Même en dehors de l'administration du duché de Bretagne, dont il ne se mêlait pas, il laissa toujours à sa femme, une large part d'indépendance; il répondait à ceux qui lui faisaient remarquer que les volontés de la reine allaient parfois jusqu'à l'obstination: « On doit accorder quelque chose à la femme chaste. » Il voulait que chacun eût pour elle un profond respect: autant il montra d'indulgence pour les satires que les clercs de la basoche se permettaient contre lui dans leurs comédies politiques, autant il réprima sévèrement les allusions qu'ils faisaient à la conduite publique ou privée de la reine. Jean d'Auton rapporte qu'en présence du roi, de la reine & de tous les seigneurs de France, les clercs du Palais & des écoliers jouèrent plusieurs comédies satiriques & tragédies morales, dans lesquelles ils signalaient hardiment les actes répréhensibles commis soit en France, soit en Italie. Louis XII ne fit que

(1) Claude de Seyffel, *Hist. de Louis XII*, publiée par Godefroy, 1615, in-4°, p. 101.

rire de ces satires; mais du moment où la reine fut mise en jeu, il défendit ces représentations & infligea des punitions aux plus hardis d'entre les acteurs (1).

L'ascendant que la reine avait pris sur Louis XII était assez fort pour qu'elle ne craignît pas de se mêler des affaires les plus graves; autant elle se montre craintive & réservée avec son premier mari, autant avec le second elle est ferme dans sa conduite, hardie, entreprenante dans ses démarches. Plusieurs lettres adressées par elle à son oncle le roi d'Espagne Ferdinand viennent à l'appui de cette assertion. Je signalerai quelques-unes de ces lettres :

La première est datée du 21 avril de l'année 1505; elle est écrite en faveur du frère naturel de la reine, le seigneur d'Avaugour. Anne de Bretagne avait pour lui une affection très-vive, & ne cessa de le combler de ses bienfaits. Elle avait obtenu pour lui les seigneuries d'un riche Napolitain, Rogeronne, comte d'Echellanne, mort depuis peu. Mais le royaume de Naples n'appartenait plus à la France; seulement par le traité fait après les guerres de 1502, 1503, il

(1) *Chroniques de Jean d'Auton*, &c., t. III, p. 112.

était convenu que les terres conquises seraient rendues à ceux qui les tenaient avant cette guerre; Anne écrivait donc à Ferdinand de faire mettre en possession le sire d'Avaugour, légitime héritier des seigneuries qu'elle réclamait (1).

La seconde est malheureusement incomplète : elle est datée du 18 septembre, & doit se rapporter à la guerre de l'année 1503. Plusieurs navires espagnols allant en Flandre avaient été capturés par la flotte française. Ferdinand & Isabelle s'étaient empressés d'écrire à leur bonne nièce, qui leur répond que « *justice sera faite,*
« *ainsi qu'à ce cas il appartient, que Louis XII*
« *& elle agiront toujours envers Leurs Majestés*
« *comme envers leurs père & mère* (2). »

La troisième lettre n'est aussi datée que du 23 septembre, sans autre indication, mais elle est antérieure à 1504, époque de la mort d'Isabelle-la-Catholique à qui s'adresse Anne de Bretagne. Elle traite de l'évêché de Pampelune dont était investi Nicolas de Dicastillo, grand

(1) Voir Appendice I, § 1, n° 1. *Lettres d'Anne de Bretagne, &c.*, 21 avril 1505.

(2) *Idem.*

aumônier de la reine, & probablement frère d'un des serviteurs les plus dévoués de cette princesse, Loppe de Dicastillo, son maître d'hôtel. Sans avoir égard à cette investiture, le nouveau pape Pie III venait de donner cet évêché au cardinal de Sainte-Anastasie. Anne de Bretagne demande au roi d'Espagne & à sa femme Isabelle, de joindre leurs instances à celles des souverains de la Navarre & aux siennes, pour obtenir du Saint-Père que le cardinal ne prit pas possession de cet évêché : considérant, dit la reine avec ce bon sens qui la caractérisait, qu'il n'y a dans la Navarre qu'une seule église cathédrale, & *qu'il est besoin que leur prélat demeure continuellement sur les lieux* (1).

Enfin la quatrième est écrite en faveur de Michel Riz ou Ritus, Napolitain de naissance, docteur en droit civil & canon, jurisconsulte célèbre, qui avait embrassé la cause de Louis XII. Pour l'en récompenser, le roi l'avait attaché au Grand-Conseil, & l'appela plus tard au Parlement de Paris. Ce fut lui qui, à la fin de l'année 1500, fit une longue harangue aux Milanais vaincus, demanda leur grâce à

(1) Appendice I, § I, n° 1, *Lettres d'Anne de Bretagne*.

Louis XII, tout en démontrant leurs iniquités. Ce fut lui encore, après la pacification de la révolte de Gênes, en 1507, qui fit au peuple suppliant un discours plein de reproches & de sévérité, en présence de Louis XII, & qui fut nommé un des commissaires pour juger les coupables (1). Après la convention de 1502, qui laissait Ferdinand seul possesseur du royaume de Naples, Michel Riz réclama les biens qu'il avait dans cette ville avant la guerre. C'était, comme j'ai dit plus haut, une des clauses du traité; mais le roi Ferdinand ne se pressait pas de la remplir. Anne de Bretagne lui écrivit, au mois de mai 1505, pour qu'il prît en considération la demande de Michel Riz; afin de témoigner tout l'intérêt qu'elle portait à ce fidèle serviteur, elle ajouta plusieurs lignes de sa main (2). Ferdinand ne mit pas un grand empressement à satisfaire la reine; au mois de février 1508, Riz était mort, sans avoir obtenu la restitution de ses biens; Louis XII écrivait à Ferdinand, l'année suivante, en faveur de Jean Sébastien Riz, fils

(1) *Chroniques de Jean d'Auton*, publiées par le bibliophile Jacob. Paris 1835, in-8°, t. IV, pp. 41-50.

(2) Appendice I, § 1, n° 1, *Lettre d'Anne de Bretagne, du 29 mai 1505*.

du conseiller, pour qu'il eût à faire rendre au jeune orphelin les biens de sa famille (1).

Anne de Bretagne prit une part très-active aux différentes expéditions de Louis XII en Italie. Ces expéditions furent, comme chacun fait, signalées par de belles victoires, des conquêtes rapides, mais n'eurent pas de résultat. Commencées en 1499, par la conquête du Milanais faite en vingt jours, elles aboutirent, après douze ans mêlés de succès & de revers, à l'évacuation complète de l'Italie par les Français. Il y avait eu les triomphes de Milan, de Gênes & de Naples ; il y avait eu la fameuse bataille d'Aignadel, gagnée par Louis XII en personne, le 4 mai 1509, mais il y avait eu deux défaites considérables en huit jours, l'une à Seminara, le vendredi 21 avril 1503, l'autre à Cérignole, le vendredi 28 du même mois ; il y avait eu surtout la ligue des principaux souverains de l'Europe, en 1510, dirigée par ce pape guerrier Jules II, ennemi déclaré de la France, ennemi surtout de cette famille sacrilège des Borgia, avec laquelle Louis XII

(1) Appendice I, § IV, *Lettres de Louis XII à Ferdinand*, 24 février 1509.

avait eu le tort de s'allier. Comment Louis XII, d'un caractère franc & loyal, pouvait-il lutter contre ces princes Italiens pour qui la ruse, le mensonge, l'assassinat même par le fer ou le poison, étaient un jeu? Comment pouvait-il démêler les intrigues de cette politique tortueuse si bien mise en pratique par l'empereur Maximilien, cet époux éconduit d'Anne de Bretagne, par le roi d'Angleterre, Henri VIII, & par Ferdinand-le-Catholique, prince aussi habile que rusé? Rien de plus curieux que les lettres écrites, vers ce temps-là, par Louis XII à Ferdinand; ce roi, devenu veuf, en 1504, d'Isabelle-la-Catholique, avait épousé l'année suivante Germaine de Foix, nièce de Louis XII; Germaine avait reçu en dot les droits que son oncle prétendait avoir sur le royaume de Naples. Louis XII expose franchement à celui qu'il appelle son *très cher & très aimé frère & cousin*, ses projets & ses démarches. Dans une de ces lettres, inédites jusqu'à ce jour, datée de Milan, 5 mai 1510, il lui annonce son expédition prochaine contre les Vénitiens, & lui demande de révoquer l'ambassadeur qu'il tient encore à Venise, *car déjà, lui dit-il, comme savez, nous avons licencié celui de la seigneurie qui estoit avecques*

nous. Il termine cette longue lettre en disant : *Au surplus , pour ce que lesdits Vénissiens se sont ventez & ventent que les Suysses seront pour eux, & que nous n'en aurons aucun à nostre solde, nous vous advenissons que jusques à ce jour nous en avons six mille, & encore autant en aurions quand nous les voudrions recueillir & paier* (1). Ferdinand se garda bien de rappeler l'ambassadeur qu'il avait près des Vénitiens, puisque deux mois plus tard, il était ligué avec eux. Quant aux Suisses, ils furent achetés plus cher que Louis XII ne les payait, par la république de Venise, & ne tardèrent pas à se tourner contre la France. Bien que la reine-duchesse exerçât sur l'esprit de Louis XII une grande influence, elle n'avait jamais pu le déterminer à renoncer aux expéditions en Italie, ou du moins à se contenter des conquêtes que la victoire lui avait assurées. Au mois de juillet 1507, après avoir sévèrement châtié la révolte de Gênes & reçu de nouveau la soumission des habitants, il revint en France, resta deux mois à Lyon, où la reine, malgré son état de grossesse avancé, s'était empressée de le rejoindre. Anne de Bretagne, qui n'ignorait pas

(1) Appendice 1, § IV, *Lettres de Louis XII, &c.*,
3 mai 1509.

qu'une ligue terrible allait se former contre son mari, fit les plus grands efforts pour le déterminer à revenir avec elle à Blois voir leur petite fille, Madame Claude, *disant qu'elle s'émoyoit, & avoit moult grant souci de lui* (1); mais Louis XII fut insensible aux prières de l'épouse & de la mère qui savait si bien mettre en jeu son enfant. Il se contenta de lui promettre que bientôt il irait la rejoindre, & de la faire porter à bras par les Allemands de sa garde, afin de lui épargner les fatigues du chemin.

Anne de Bretagne avait trop de perspicacité pour ne pas reconnaître que toutes ces expéditions au delà des monts, qui n'avaient d'autre but que de posséder une terre séparée de la mère-patrie par des barrières naturelles, ne pouvaient que nuire à la prospérité de la France. En 1508, quand la ligue de Cambrai se forma, elle conçut de vives alarmes en voyant le Saint-Père armer contre son mari; en 1511, quand l'interdit fut lancé sur lui et sur le royaume, dans sa ferveur de chrétienne & de Bretonne, elle trembla pour le salut de son âme, & aussi

(1) *Chroniques de Jean d'Auton*, &c.; édition in-8°, 1835, publiée par le bibliophile Jacob (M. Paul Lacroix), t. IV, p. 168.

pour le salut de tous ceux qui lui étaient chers. Elle adressait à Dieu de fréquentes prières pour obtenir la fin d'une lutte qui pour elle était une grande calamité; elle faisait dire aussi des messes dans les églises du royaume. Des historiens ont prétendu que, dans ces circonstances, Anne de Bretagne poussa les rigidités de la chrétienne soumise au Saint-Siège, jusqu'à ne plus avoir de rapports avec son mari; qu'elle fit solliciter pour elle en particulier un pardon près du pape, & donna l'ordre aux évêques et abbés de la Bretagne de protester dans le concile national, qui fut tenu à Tours par le clergé de France, pour défendre Louis XII contre Jules II & ses anathèmes. Il y a dans ces accusations graves, qui résulteraient d'actes authentiques, beaucoup d'exagération. Un envoyé de Marguerite d'Autriche, dans sa dépêche diplomatique datée du 21 février 1512, informe cette princesse que le cardinal de Luxembourg a écrit au pape pour lui demander de relever le roi de son interdiction, ou tout au moins, l'héritier du trône, qu'il appelle dauphin, & la reine qui l'en supplie avec larmes (1). Quant à la protes-

(1) *Lettres du roi Louis XII*, &c., Bruxelles, 1712, in-12, 4 vol., t. IV, p. 51.

tation du clergé publiée dans l'histoire de Bretagne (1), elle a rapport principalement à l'indépendance que ce clergé affectait, surtout depuis le mariage de la duchesse avec Louis XII. Il n'est pas vraisemblable que la reine se soit, dans ces tristes circonstances, séparée de son mari ; aucun document ne vient à l'appui de cette étrange assertion. Au contraire nous voyons Anne de Bretagne prendre part aux affaires politiques, assister à la réception des ambassadeurs, & dans le recueil des épîtres latines qu'elle adresse au roi pendant sa dernière expédition d'Italie, en 1511, il s'en trouve une dans laquelle le poète son interprète se déchaîne assez violemment contre le pape Jules II & ses rigueurs (2). On le voit, Anne de Bretagne fut loin de montrer la singulière conduite dont l'accusent des historiens modernes qui raisonnent avec l'indépendance d'esprit de leur époque ; ces écrivains ne comprennent pas qu'Anne de Bretagne ne pouvait avoir des idées & des

(1) Dom Morice, *Actes de Bretagne*, t. III, col. 896.

(2) *Cinquième épître d'Anne de Bretagne à Louis XII*, Ms. Voir Montfaucon, *Monuments de la monarchie française*, &c., t. IV, p. 112.

principes qui n'ont eu cours que deux siècles après sa mort.

Mais quand Louis XII conçut la pensée généreuse de délivrer Constantinople, quand il fallut repousser les attaques de l'Angleterre, cet ennemi invétéré de la France, non-seulement Anne engageait son mari à tenter l'entreprise, à se défendre vigoureusement, mais encore elle lui venait en aide, mettant à sa disposition les grandes ressources que lui fournissait son duché, les hommes d'armes & les marins aussi hardis que dévoués qui en faisaient partie. Vers le mois de juin de l'année 1501, au retour de la conquête de Naples, Louis XII prit la résolution d'envoyer une flotte contre les Turcs, nouveaux conquérants de la Grèce, & de détruire ces ennemis de la chrétienté. « La « reine aussi, Madame Anne de Bretagne, dit « Jean d'Auton, comme très-catholique, à l'af- « faire de ce voyage, n'eut le vouloir amolli, ni « la main close; mais voulant employer le possi- « ble de sa force pour exaucer la foi chrétienne, « déploya ses trésors & iceux élargit, pour sou- « doyer grand nombre de gens d'armes & équi- « per force navires; entre autres voulut que sa « grosse carraque nommée *la Cordelière* & plu-

« fleurs autres firent le voyage (1). » Sur ce navire, dont les proportions étaient considérables, s'embarquèrent les meilleurs marins de la Bretagne, un assez grand nombre de ses hommes d'armes & plusieurs chevaliers de la maison de la reine. La conduite de ce bâtiment était confiée au capitaine Jacques Guybé, commandant des troupes bretonnes, même avant le mariage d'Anne de Bretagne avec Louis XII. C'était le neveu de Landois, favori de François II, dont j'ai parlé précédemment (2). La reine avait en lui toute confiance, & Guybé la méritait. Parmi les officiers embarqués sur *la Cordelière*, se trouvait Pierre Choque, dit *Bretagne*, roi d'armes ; il était chargé par elle de lui faire le récit de cette expédition (3). Le chroniqueur de Louis XII en a raconté fort en détail toutes les péripéties ; les plus petits faits d'armes sont enregistrés avec soin, il nous dit comment chacun des chrétiens qui se trouva là *transmit son Turc en enfer* (4). Cet essai de croisade n'eut pas une fin heureuse : l'orage fit éprouver de grande pertes à la flotte

(1) *Chroniques*, &c., t. I, p. 252.

(2) Voir plus haut, dans l'Introduction, p. 26.

(3) *Chroniques de Jean d'Auton*, t. I, p. 253.

(4) *Idem*, t. II, pp. 11 à 74.

française & bretonne, qui seule était restée fidèle à sa mission ; malgré tout, la grande nef *Marie-la-Cordelière* put revenir à Brest ; peu de temps après , lors d'un voyage qu'elle fit en Bretagne en 1505, la reine-duchesse se donna le plaisir de la visiter deux fois (1).

Mais cette belle nef *Marie-la-Cordelière* ne fut pas aussi heureuse dix années plus tard, dans une lutte qu'elle eut à soutenir contre la flotte anglaise. Le 10 août de l'année 1512, à la hauteur des îles d'Ouessant, attaquée par le vaisseau amiral anglais nommé *le Régent*, elle soutint contre lui une lutte acharnée. Les deux bâtiments accrochés l'un à l'autre, devinrent un véritable champ de carnage, où plusieurs milliers d'hommes se disputèrent la victoire. Le commandant de la *Cordelière*, *Hervé Portzmoguet*, Breton à l'âme héroïque, se voyant près de succomber, n'hésita pas à incendier son bâtiment & en même temps celui qu'il combattait. Bientôt *Marie-la-Cordelière* & *le Régent* disparurent dans le même tourbillon. Ceux qui les montaient

(1) Alain Bouchard, *Chroniques de Bretagne*, &c., f° 239.

périrent au milieu des flammes, ou engloutis dans la mer (1).

(1) L'incendie & la perte du vaisseau *la Cordelière* ont été célébrés dans un poème en vers latins, imprimé à Paris, chez Ascensius, en 1513, 1 vol., in-4°. L'auteur, Germain Brice, secrétaire du chancelier de France, l'a dédié, le 23 octobre 1512, à la reine Anne de Bretagne qui, peu de mois après, attacha l'auteur à son service. Ce poème a été traduit en vers français, d'après les ordres de la reine, par Pierre Choque, roi d'armes de cette princesse. Le manuscrit original de cette traduction se trouve à la Bibliothèque Impériale, n° 7658^b. C'est un volume petit in-4°, de treize feuillets en parchemin, avec deux miniatures; la première est de dédicace, la seconde représente l'incendie de *la Cordelière*. En 1845, M. A. Jal, historiographe de la Marine, a publié le poème français dans les *Annales maritimes & coloniales*. Il en a fait un tirage séparé sous le titre suivant : MARIE-LA-CORDELIÈRE (XVI^e siècle), étude pour une histoire de la Marine française, &c., &c., Paris, imprimerie royale, 1845, in-8°, 80 pages, auxquelles on doit joindre quelques pages imprimées la même année : *L'Herveus de GERMAIN BRICE; Errata pour MARIE-LA-CORDELIÈRE*. M. Jal a joint au poème un commentaire développé, rempli de renseignements curieux.

CHAPITRE QUATRIEME.

Les enfants d' Anne de Bretagne & de Louis XII. — Soins que la reine prend de leur santé. — Sa lettre à la gouvernante de sa fille aînée. — Maladies de Louis XII ; dangers qu'il court ; regrets qu'il inspire. — Mort subite de son amie de cœur, la dame Spinola. — Soins que la reine prodigue à Louis XII. — Ses prières, son vœu à Notre-Dame de Fol-Coat. — Voyage qu'elle fait en Bretagne en 1505. — Le Maréchal de Gié, sa disgrâce & son procès ; joué par les confrères de la Basoche. — Amour d' Anne de Bretagne pour son pays. — Mariage projeté de sa fille Claude avec Charles, fils de Philippe-le-Beau, puis avec François d' Angoulême. — Opposition d' Anne de Bretagne. — Fermeté de Louis XII, proclamé par les Etats-Généraux le PERE DU PEUPLE.

ANNE de Bretagne eut avec Louis XII le même nombre d'enfants qu'avec Charles VIII, deux fils & deux filles ; les filles seules ont vécu. L'aînée, Claude, née le 15 octobre 1499, épousa François d'Angoulême & fut reine de France ; la seconde, Renée, naquit à Blois, le 25 octobre 1510 ; elle épousa le duc de Ferrare. Le premier fils issu du mariage de Louis XII avec la reine vint au monde le 21

janvier 1503, après le voyage que fit Anne de Bretagne dans le Dauphiné & à Lyon, mais il mourut en naissant (1); le même sort était réservé au second, qui vint au monde le 21 janvier 1512. Anne de Bretagne était restée à Romorantin, presque tout le temps de sa première grossesse, à cause de la contagion qui sévissait à Blois, & qui même à Romorantin fit des victimes dans sa maison (2). Devenue grosse au mois de juin 1499, elle prit toutes sortes de précautions, & n'accompagna même pas jusqu'à la frontière Louis XII qui partait pour l'Italie. Ce fut pendant la première expédition du roi, quelques jours après son entrée à Milan, qu'Anne de Bretagne donna le jour, au château de Blois, à une fille. Elle naquit le 15 octobre & fut nom-

(1) Saint-Gelais de Montlieu, *Hist. de Louis XII*, &c., p. 145.

(2) Voici en quels termes Louise de Savoie, dans son journal, a enregistré ce triste accouchement : « Le 24 octobre 1502, le petit chien Hapegué, qui estoit de bonne amour & loyal à son maistre, mourut à Bleré. — Anne reine de France, à Blois, le jour de Sainte Agnès, 21 janvier, eut un fils, mais il ne pouvoit retarder l'exaltation de mon Cæsar, car il avoit faute de vie, &c., » Journal, &c.

mée Claude. Bien que très-chétive, la petite princesse vécut plusieurs années sans faire de maladies sérieuses, aussi fut-elle toute sa vie la bien-aimée de sa mère, qui reporta sur elle cette affection passionnée qu'elle avait eue pour son petit dauphin Charles-Orland, mort dans sa troisième année. Sa sollicitude était d'autant plus vive qu'elle avait perdu toute confiance dans les médecins. Elle les accusait d'ignorance & de légèreté, parce qu'ils n'avaient pas su la prévenir assez tôt du danger que courait son fils. Le 18 janvier 1501, étant près du roi, à Grenoble, elle écrivait à Madame du Bouchage, à qui elle avait confié la petite princesse, alors âgée de huit mois au plus, une lettre dans laquelle toutes les appréhensions d'une mère sont faciles à reconnaître : « J'espère que si
« la nourrice était un peu malade, ou bien
« elle-même, vous ne me le cacheriez pas.
« M^e Albert, un des médecins, la trouve
« un peu chaude; il est d'avis qu'on donne
« à la nourrice quelque *casse*, ce que je trouve
« étrange..... Je vous prie, voyez incontinent
« le lait de Catherine, mais ne lui changez
« pas sa nourriture..... Ecrivez-moi longue-
« ment au sujet de ma fille & de sa nour-

rice (1). » L'année 1507, elle eut de vives inquiétudes au sujet de cette fille, son enfant unique à ce moment, qui fut prise, au mois d'avril, d'une fièvre continue, que les médecins s'empressèrent de déclarer non guérissable. Claude avait alors un peu plus de sept ans ; elle revint à la santé malgré les sinistres prédictions des médecins ; aussi la reine ne voulait plus les voir & défendait qu'ils approchassent de son enfant. Obligée de quitter Blois & de se rendre à Grenoble au devant du roi, qui revenait d'Italie après avoir puni la révolte de Gênes, elle avait défendu à la dame de Tournon, gouvernante de la petite princesse, de laisser venir aucun médecin : « Ma com-
« mère, lui écrivait-elle de Grenoble, à la date
« du 11 juin, j'ay reçu vos lettres & les bonnes
« nouvelles de ma petite fille dont je suis bien
« ayse : faites m'en toujours savoir... Elle n'a
« que faire des médecins & vous en donnez tou-
« jours garde comme avez fait jusqu'ici (2). » Elle préférait suivre le conseil que lui donnait

(1) Appendice I, § I, n° 1, *Lettres d'Anne de Bretagne*, 18 juin 1501.

(2) *Idem*, juin 1507.

l'évêque de Grenoble, Laurent Lallemand, prélat de sainte vie, oncle du chevalier Bayard, de vouer la petite princesse au bienheureux François de Paule, mort depuis trois semaines seulement, en très-grande odeur de sainteté (1). Dieu exauça les vœux de la pauvre mère, qui ne tarda pas à recevoir la nouvelle du complet rétablissement de sa fille. Elle ne cessait d'écrire à Madame du Bouchage pour la remercier des soins qu'elle avait de la petite princesse, & pour recommander qu'on lui donnât chaque jour de ses nouvelles. Anne de Bretagne, heureuse & tranquille, retrouva bientôt Louis XII, qui rentrait triomphant d'Italie. Elle passa plusieurs mois avec lui, soit à Grenoble, soit à Lyon, & devint enceinte de son troisième enfant, qui mourut en naissant.

Elle essaya vainement de détourner Louis XII de repasser les monts : elle lui parla de la petite Claude, son unique pensée à elle, qui les attendait & l'appelait à Blois, mais un devoir impérieux forçait le roi de France à relever le gant qu'il avait jeté.

(1) Hilarion de Coste, *Eloges & vies des reynes, des princesses, &c., &c.*, Paris, 1647, in-4°, t. 1, p. 438.

Quelques années auparavant, Anne de Bretagne avait eu aussi de grandes alarmes au sujet de la santé de Louis XII. A deux reprises différentes, sur la fin de l'année 1503, & au mois d'avril 1505, le roi fut si gravement atteint que l'on désespéra de ses jours. Depuis son mariage avec la jeune duchesse, surtout depuis l'entreprise des guerres d'Italie, qui le forcèrent à passer les monts plusieurs années de suite, Louis XII, bien que très-robuste, avait éprouvé beaucoup de fatigues. Il fut rétabli assez vite de la première atteinte, celle de 1503 ; mais la seconde, celle de 1505, fut plus grave & jeta la consternation dans tout le royaume. Au mal physique étaient jointes des douleurs morales & les inquiétudes les plus grandes. Déjà la première maladie avait eu pour cause la perte de deux batailles en huit jours, celle de Seminara, le 21 avril 1503, celle de Cérignole, le 28. En 1505, les affaires d'Italie devenaient graves ; de plus Louis XII était pressé par l'empereur Maximilien de tenir la promesse qu'il lui avait faite de marier sa fille Claude avec le jeune archiduc. Au commencement d'avril, le roi tomba dans un abattement profond, qui fut suivi bientôt d'une fièvre chaude & d'un affreux

délire. Les historiens de Louis XII nous ont transmis des détails curieux sur cette maladie. Ils retracent les accès de délire qu'éprouva le roi (1), la douleur de ceux qui l'entouraient,

(1) Jean d'Auton donne sur le délire du roi les détails suivants : « Or fut le roi, durant cette maladie, par défaut de repos, tant affoibli que ses spirituels sensitifs entrèrent en rêverie, & après divers propos demanda Madame Claude sa fille, la quelle fut présentée par Madame de Tournon sa gouvernante; puis voulut avoir son épée & une javeline dont il lui souvint lors : pour lui complaire, lui fut baillé au lieu de ça quelque bâton, le quel voulut bailler à Madame Claude, disant que nul autre qu'elle, s'il ne vouloit incontinent mourir, y touchât; mais cette dame de Tournon, voulant aider à soutenir celui bâton, y touchâ; ce que le roi avisa & dit qu'elle étoit morte puisque ce bâton avoit touché. Dont ses médecins & ceux qui autour de lui étoient, pour soutenir son dire & aider à son imagination, lui dirent qu'il étoit vrai, & la firent ôter de là & cacher pour un temps & puis ramener devant lui : de quoi s'émerveilla, en disant qu'il pensoit qu'elle fut pieça morte, la quelle dit, pour toujours lui complaire, qu'il étoit vrai, & que après sa mort avoit été en Paradis où Notre-Dame l'avoit ressuscitée, la quelle mandoit au roi qu'il bût & mangeât, & que tantôt seroit guéri : ce qu'il fit, & peu après reposa bien à point, &c. » (*Chroniques*, édition in-8°, t. III. p. 120.)

celle du peuple entier, qui se pressait dans les églises pour implorer la miséricorde de Dieu :
« A ce ne faillit le pauvre peuple de France, dit
« Jean d'Auton, qui mit lors son labeur en oubli
« pour y accourir à troupeaux, les mains jointes
« & les yeux tendus à mont, criant à haute
« voix (1). » Ce ne fut pas seulement en France
que le bruit de la mort du bon roi Louis XII
se répandit, la nouvelle en arriva jusqu'à Gênes,
& ceux des Italiens qui avaient embrassé le
parti de la France conçurent de cette mort un
chagrin profond, qui leur inspira de grandes
lamentations. Jean d'Auton parle à plusieurs
reprises d'une dame de cette ville, nommée *Thomas-
sine Espinola*, qui s'était déclarée en tout
honneur l'amie de cœur de Louis XII ; c'était
son *intendio*, comme disent les Italiens. Quand
cette dame eut appris la mort du roi, elle tom-
ba frappée de douleur, versa des torrents de
larmes en s'écriant : Ores est mort le mien
intendio, & tenant de tristes discours, elle resta
couchée avec la fièvre, huit jours ; & enfin mou-
rut de désespoir (2).

(1) *Chroniques*, t. III, p. 117.

(2) *Idem*, p. 122.

Anne de Bretagne, dans ces tristes circonstances, n'épargnait ni les soins, ni les prières pour sauver son mari du danger. « Elle ne bougeoit tout
« le jour de sa chambre, dit un contemporain,
« lui faisant tout le service qu'elle pouvoit (1). »
Chaque personne qui l'entourait vouait le cher malade au saint qu'il croyait le plus grand : La Trémoille à Notre Dame de Liesse, un autre à Saint-Denis, le peuple de Paris à Sainte-Geneviève, dont la châsse, suivant la coutume observée alors dans les calamités publiques, fut promenée par les rues de la ville. Quant à la reine, ce fut à la Vierge qu'elle voua son mari, mais à la Vierge bretonne par excellence, à Notre-Dame du Foll-Coat; elle s'engagea, non sans quelque joie, à y faire un pèlerinage dans l'année. Louis XII recouvra la santé; aussitôt qu'il fut en convalescence, Anne s'empressa de remplir son vœu, dont elle profita pour faire un voyage de plusieurs mois dans son pays de Bretagne. Ce fut un véritable triomphe : plusieurs princes & beaucoup de seigneurs français l'accompagnèrent; les Bretons s'empressèrent de grossir son

(1) Saint-Gelais de Montlieu, *Hist. de Louis XII*, &c.,
p. 175.

cortége : « Toutes les villes où elle passoit lui
« furent tendues, dit Jean d'Auton, & les
« chemins nétoyés. Les seigneurs de l'église
« & les gentilzhommes du pays, avec les
« marchands & tout le peuple lui furent au
« devant & l'accueillirent de vouloir cordial
« & joyeuse chère. A Nantes & à Rennes
« & ès autres principales villes de son pays se
« tint l'espace de cinq mois, où presque durant
« lequel temps, tint ses Etats & mit ordre en
« toutes les affaires de ses terres de Breta-
« gne, &c. (1). » Albert-le-Grand, dans son
Histoire des saints de Bretagne, a parlé de ce
voyage que fit la reine-duchesse en 1505 :
« Sa Majesté arriva à Notre-Dame du Foll-Coat,
« le mardi dix-neufiesme aoust, & y fist sa neu-
« vaine ; y fonda un sacriste (un sacristain) pour
« avoir soin des ornements, trois enfants de
« chœur pour aider à la musique, fist achever le
« dôme, & y fit beaucoup d'autres biens (2). »
Le même auteur ajoute que de Notre-Dame du
Foll-Coat, elle vint à Les-Neven, à Saint-Pol &

(1) *Chroniques*, t. III, p. 123.

(2) Albert-le-Grand, *Vie, gestes, mort & miracles des saints de la Bretagne Armorique*, &c., &c., Nantes, 1637, in-4°, p. 493.

à Morlaix, où elle fut reçue avec de grandes magnificences. On admira un arbre de Jessé dressé dans le cimetière du couvent de Saint-Dominique, où la reine fut logée, qui représentait sa généalogie depuis Conan Meriadec, lequel étoit suivi des autres rois & des ducs de Bretagne; tout en haut étoit une jeune fille représentant Sa Majesté, qui lui fit une belle harangue. La ville offrit à la reine un petit navire d'or enrichi de pierreries & une hermine apprivoisée, blanche comme neige, ayant au col un collier de pierreries d'un grand prix. Ce petit animal sauta du bras de la reine Anne sur son sein, ce qui lui fit grand peur; mais le seigneur de Rohan, qui se trouvait près d'elle, lui dit : *Madame, que craignez-vous? ce sont vos armes* (1).

Pendant qu'Anne de Bretagne visitait son duché, elle reçut un message de Louis XII qui la prévenait de se rendre à Angers, où il l'attendait. Elle se trouvait alors à Morlaix, retenue par une fluxion sur l'œil gauche, qui lui causait de cruelles souffrances. Elle pensa de suite au doigt de saint Jean conservé à Plou-

(1) Albert-le-Grand, *Vie, gestes, &c.*, p. 686.

gaznou, près Morlaix , au diocèse de Tréguier, dans la petite église nommée S. JAN AR BIS, ou *Saint-Jean-du-Doigt*. La reine écrivit aux chanoines, recteurs de Plougaznou, de lui apporter sans retard le doigt du saint apôtre. Les recteurs de Plougaznou, réunis à ceux des environs, s'assemblèrent solennellement dans l'église & posèrent la sainte relique sur un riche brancard, qu'ils portèrent eux-mêmes sur leurs épaules. A peine avaient-ils franchi le cimetière tenant à l'église, que le brancard se brisa. Il fallut s'arrêter pour le remettre en bon état, mais la sainte relique avait disparu ; après de grandes recherches accompagnées des plus ferventes prières, on la retrouva dans une armoire, à sa place accoutumée. Albert-le-Grand, qui raconte ce miracle, ajoute que les envoyés de la reine, qui étaient présents, se hâtèrent de venir à Morlaix en témoigner devant elle. Anne de Bretagne comprit la faute qu'elle avait commise, & s'agenouilla pour en demander grâce. Elle voulait se rendre à pied de Morlaix à Plougaznou ; elle se laissa conduire en litière au milieu d'une lande nommée *Lann Festour*, voisine de l'église, où elle descendit & fit le reste du chemin à pied, suivie des prélats, princes & seigneurs de sa compa-

gnie, qui tous imitèrent son exemple. Le lendemain, à l'heure des matines, après que la reine eut accompli ses dévotions & reçu la communion, l'évêque de Nantes prit la sainte relique, la fit voir à l'assemblée, puis l'appliqua sur l'œil de la reine. L'heure & le lieu où cette cérémonie se passait en augmentaient encore la solennité: il était jour à peine, l'église Saint-Jean, située au fond d'une vallée agréable que traverse un petit ruisseau, commençait à s'éclairer; au nord, on apercevait, suivant l'expression du moine Albert-le-Grand, la mer britannique qui forme une baie de sable au bas des prairies; au couchant, les campagnes de Guicaznou. « Sa Majesté, » dit encore l'hagiographe breton, « donna
« le cristal où la sainte relique fut enchâssée,
« un grand calice d'argent doré, des orceux,
« chandeliers & encensoirs d'argent blanc, aux
« armes de France & de Bretagne, & de plus
« désigna une somme annuelle pour aider aux
« bastiments de la dicte église (1). »

(1) Albert-le-Grand, *Vie, gestes, &c.*, p. 244. — Le même auteur donne sur la position de cette église & ses constructions des détails assez curieux: « L'église Saint-Jean est bastie de taille, longue, haute, claire &

Avant de faire son voyage en Bretagne , la reine était sortie triomphante d'une lutte qu'elle avait engagée contre François de Rohan, maréchal de Gié , ministre favori de Louis XII. Il faut le reconnaître, ce n'est pas une des belles pages de son histoire, mais les ennemis de cette princesse ont exagéré la rigueur de cet acte, faute d'en bien connaître toutes les circonstances & les véritables motifs. En 1503, quand Louis XII, frappé au cœur par la double défaite de son armée d'Italie, tomba gravement malade, il y avait à la cour deux partis bien distincts, toujours en lutte l'un contre l'autre : le parti de la reine qui se composait des seigneurs Bretons restés fidèles à leur pays & de quelques Français, tels que l'amiral de Graville, ancien favori de

bien percée. Au bas de l'église y a une belle grosse tour carrée, toute de pierres de taille jusqu'à la guérite, par dessus la quelle s'élève une haute pyramide de plomb, enjolivée de plusieurs figures & feuillages. Dans le cimetière se trouve une fontaine partie de taille, partie de plomb, la quelle est une des rares pièces du pays, jettant grande abondance d'eau. Cette église est trêve ou fillette, dépendant de la paroisse de Plougaznou, ayant son curé & ses prêtres à part. C'est l'un des plus hautz pèlerinages de la province. »

Charles VIII, tombé en disgrâce, pour n'avoir pas approuvé les expéditions d'Italie; le parti de Louise de Savoye, duchesse d'Angoulême, mère de l'héritier présomptif de la couronne, François d'Angoulême, à qui Louis XII destinait sa fille aînée. A la tête de ce parti était Pierre de Rohan, maréchal de Gié, ancien gouverneur du jeune prince, courtisan dédaigné, il est vrai, de Louise de Savoye, restée veuve très-jeune encore. En 1503, les médecins ayant déclaré que la mort de Louis XII était imminente, le maréchal de Gié, envoya prévenir Louise de Savoye, donna l'ordre à Louis de Montroyal qu'il avait mis à sa place près de François d'Angoulême, de ne se désaisir pour rien du jeune prince; il fit garder par dix mille archers le cours de la Loire, afin que Madame Claude ne pût être enlevée, & se rendit au château d'Amboise, dont il était capitaine, afin de surveiller les démarches de la reine (1). De son côté, Anne de Bretagne, connaissant toutes les difficultés qui l'attendaient à la mort de Louis XII, donna l'ordre aux officiers de sa maison de charger sur deux ou trois grands

(1) *Chroniques de J. d'Auton*, t. III, p. 76.

bateaux ses effets mobiliers, & de les diriger par la Loire sur Nantes. Le maréchal de Gié arrêta ces bateaux au passage, disant avec raison que Louis XII vivait encore, que par conséquent la reine n'avait pas le droit d'agir ainsi. Brantôme, qui raconte ce fait, ajoute que le maréchal fut par trop curieux de contrefaire le bon officier & bon valet de la couronne (1). Rigoureusement, en agissant de la sorte, Anne de Bretagne était dans son droit, puisque ses deux contrats de mariage lui assuraient la possession de ses meubles. Elle voyait d'ailleurs dans le maréchal de Gié, l'irréconciliable ennemi de sa maison, celui d'entre les princes Bretons qui le premier avait mis son intelligence & son bras au service de la France, & qui l'avait toujours contrariée dans le projet qu'elle caressait depuis son mariage avec Louis XII, de laisser après elle la Bretagne indépendante.

Anne poursuivit le maréchal avec un implacable acharnement. Il fut arrêté, mis en prison; un procès de concussion & de lèse-majesté fut intenté contre lui. On le traîna d'une rési-

(1) *Dames illustres*, t. V, p. 3 des *OEuvres Complètes*, in-8°.

dence dans une autre pour le confronter avec des témoins à charge , que l'ancien favori ne pouvait s'attendre à rencontrer. Louise de Savoye, d'accord en cette circonstance avec la reine, ne dédaigna pas de venir dans une auberge d'Amboise, & de porter contre l'ancien gouverneur de son fils quelques fuites accusations. Le maréchal se contenta de répondre :
« Si j'avais servi Dieu comme je vous ai servie,
« Madame, je n'aurais pas grand compte à lui
« rendre. »

Quand Louis XII était mourant, De Gié avait écrit au sire Alain d'Albret qu'il eût à tenir prêt les dix mille hommes qu'il commandait, afin de veiller à la sûreté du royaume ; on trouva dans cet ordre matière à une accusation contre lui. D'Albret, ennemi acharné du maréchal, parce qu'il avait été vaincu dans la recherche que l'un & l'autre faisaient de la main de Marguerite d'Armagnac, héritière de Nemours, se plut à écraser son rival. De Gié lui fut amené dans son château de Dreux ; il le reçut couché sur son lit, jouant avec un petit singe. L'accusé assis sur un mauvais banc , portait souvent la main à sa figure ; le sapajou s'élança sur lui, s'accrochant avec fureur à la longue barbe du

patient, qui s'emporta, fut contraint de prendre ce méchant animal, & de le jeter à terre: le singe se releva, dit Jean d'Auton, & se mit sur le lit de son maître, en faisant la moue à son homme. Cette scène inconvenante fit beaucoup rire d'Albret & les seigneurs du conseil chargés d'instruire le procès du maréchal (1). Avec des juges aussi peu dignes, l'inculpé pouvait être sûr de sa condamnation, mais il ne s'attendait pas à ce qu'elle serait aussi complète. Le procureur du roi prit contre lui des conclusions qui tendaient à ce qu'il fût décapité, à ce que ses biens fussent confisqués, & ses enfants déclarés inhabiles à succéder comme étant issus d'un père coupable du crime de lèse-majesté. C'était dépasser le but; Louis XII ne pouvait pas commettre une pareille cruauté. Les parties furent renvoyées devant le parlement de Toulouse, qui reçut l'ordre de modifier les conclusions des premiers juges. Le maréchal fut seulement suspendu de son office pour cinq ans, privé de ses hommes d'armes, obligé de se tenir à dix lieues de l'endroit où se tenait la cour, & condamné à restituer l'argent des mortes-paies

(1) *Chroniques*, t. III, p. 96.

qu'il avait employées aux travaux de son château de Fronsac (1). Le favori déchu se retira dans l'Anjou, à sa terre du Verger, où il avait fait construire à grands frais une splendide habitation. Il supporta sa disgrâce avec dignité ; comme il était jeune encore, il disait à ce propos qu'à bonne heure la pluie l'avait pris (2). Les clercs de la basoche, toujours impitoyables, s'égayèrent beaucoup dans leurs représentations sur le compte du maréchal, & quelque peu aussi sur celui de la reine. Une de leurs pièces était la mise en action de ce proverbe : *Trop chauffer cuit, trop parler nuit*, & faisait allusion au zèle inconsidéré du maréchal (3). Dans une autre pièce, la satire était encore plus directe : on y disait qu'il y avait un maréchal qui avait voulu ferrer une Anne, mais qu'elle lui avait donné un si grand coup de pied qu'elle l'avait jeté hors de la cour, par-dessus les murailles, jusque dedans le verger. Cette farce hardie fut jouée dans plusieurs collèges de Paris (4). Brantôme

(1) *Chroniques*, t. III, p. 96.

(2) Brantôme, *Dames illustres*, t. V, p. 4 des *OEuvres complètes*, in-8°.

(3) *Chroniques de Jean d'Auton*, t. III, p. 113.

(4) D'Argentré. *Hist. de Bretagne*, &c., p. 1031.

assure que la reine ne voulait pas la mort de son ennemi vaincu. La raison qu'il en donne est étrange, & bien sûrement imaginée par le courtisan chroniqueur, qui prête à cette princesse une dureté de cœur qu'elle n'a jamais eue :

« La reyne ne voulut sa mort, d'autant disoit-elle que la mort est le vray remède de tous maux & douleurs, & qu'estant mort il seroit trop heureux; mais elle voulut qu'il vécût bas & ravalé ainsi qu'il avoit esté paravant grant, afin que, par sa fortune changée de grande & haute où il s'estoit veu, en un miserable estat bas, il vécût en marifson, douleurs & tristesse, qui lui feroit plus de mal cent fois que la mort mesme; car la mort ne luy dureroit qu'un jour, voire qu'une heure, & ses langueurs qu'il auroit le feroient mourir tous les jours (1). »

Au commencement de l'hiver de l'année 1503,

(1) *Dames illustres*, t. V, p. 4 des *OEuvres complètes*, in-8°. — Le procès du maréchal de Gié, dont le manuscrit unique se trouve à la Bibliothèque Impériale (n° 8357¹²), a été publié en partie par Vatout, *Histoire des résidences royales — Château d'Amboise* — 1845, in-8°, & par M. Paul Lacroix dans son *Histoire du XVI^e siècle*.

après la maladie de Louis XII, Anne de Bretagne revint à Paris pour la première fois depuis son second mariage, & y fit une entrée solennelle (1); elle y fut reçue par le clergé, le corps de ville & les principaux habitants avec beaucoup de pompe : « Les rues étoient de riches tapisseries tendues & parées. A toutes les portes & aux carrois (les carreaux des halles) par où elle passoit, se jouèrent nouvelles comédies à divers personnages, en louant très-hautement la magnificence du lis & l'excellence de l'hermine. Tous les princes qui lors étoient en cour, les gentilshommes du roi & grande baronnie de France & de Bretagne, étoient avec la reine, laquelle fut ainsi conduite en la ville de Paris; on fit là les serments accoutumés, & fut reçue honorablement avec joyeux accueil & dons d'ineestimables richesses (2). »

Ce fut alors que les écoliers & les clercs de la basoche représentèrent, devant Anne de Bretagne & Louis XII, ces comédies satiriques dont j'ai parlé plus haut. Le maréchal de Gié & la reine ne furent pas seuls mis en jeu. On y

(1) Godefroy, *Cérémonial français*, &c., in-f^o, t. 1, pp. 689, 690.

(2) *Chroniques de Jean d'Auton*, &c., t. III, p. 111.

glofa fur tous les événements remarquables qui fe paffaient en France, à Naples & à Rome. Les gens de finance, dont la plupart venaient d'être recherchés & punis, ne furent pas épargnés (1). Le mauvais air qu'on respirait, furtout l'hiver, au milieu de la capitale ne tarda pas à porter de nouvelles atteintes à la fanté du roi; auffi, dès qu'il eut fait transférer le corps de fon père, le duc Charles, de l'églife Saint-Sauveur de Blois, dans celle des Céleftins de Paris, où était la fépulture de fa famille, il s'empressa de retourner à Blois. Il y paffa toute l'année fuivante avec fa femme & *Madame Claude*, fa petite fille, alors fon unique enfant. C'est au commencement de l'année 1505, qu'il tomba malade une feconde fois, & qu'il infpira de fi grandes craintes pour fa vie à toute la France, craintes dont j'ai eu l'occafion de parler un peu plus haut. Echappé à cet imminent péril, Louis XII autorifa la reine à faire fon voyage à Notre-Dame du Foll-Coat, & à vifiter la Bretagne. J'ai raconté les principales circonftances de ce voyage, qui dura près de cinq mois. Pendant ce temps-là, le roi tint

(1) *Chroniques de Jean d'Auton*, &c., t. III, p. 111.

sa cour à Blois : il était environné de ses principaux conseillers, ayant aussi près de lui sa fille unique, Claude de France, âgée de cinq ans révolus, Louise de Savoye avec ses deux enfants, Marguerite & François d'Angoulême, qu'il avait fait venir. Le péril auquel il venait d'échapper miraculeusement dut lui inspirer le désir de régler sa succession. Il voulut répondre par une grande confiance à l'amour que tout son peuple lui avait témoigné pendant sa maladie, & répondre à un vœu formé par la nation. Avant de le faire connaître, je dois remettre en scène Anne de Bretagne & rétrograder de quelques années.

Louis XII, dans ses moments de gaîté, appelait sa femme *ma Bretonne*, voulant faire allusion à la ténacité de caractère dont la reine donna souvent des preuves; ce nom lui convenait, à ne le prendre que dans son acception ordinaire. Jamais cette princesse n'oublia un seul instant qu'elle était née souveraine d'un pays qui jusqu'à ce jour avait joui de son indépendance. Prévoyant qu'elle ne laisserait pas d'héritier mâle & que Claude, sa fille aînée, pourrait bien apporter en dot à son mari le duché de Bretagne, elle fit tous ses efforts pour unir cette fille à Charles d'Autriche, qui fut depuis

Charles-Quint. A peine Claude de France était-elle âgée de dix-huit mois, que déjà des pourparlers avaient eu lieu pour discuter les conditions de cette alliance. Le 11 avril 1501, Philippe-le-Beau, archiduc d'Autriche, envoyait à Louis XII des ambassadeurs demander la main de cette enfant pour Charles, son fils encore en bas âge (1). Au mois d'août suivant, un contrat de mariage était dressé, dans lequel, entre autres choses, on lit : « Le roy, & la reyne
« autorisée comme il appartient, promettent
« en paroles de roy & de reyne, de faire & procurer par tout effect que Madame Claude, leur
« fille, venue en âge de puberté, prendra à mary
« & espoux Monseigneur de Luxembourg (2). » Vers la fin de novembre, l'archiduc & sa femme traversèrent la France & rendirent visite à Louis XII, qui les reçut avec beaucoup d'appareil. Il se complut à leur faire les honneurs de son château de Blois, dont les constructions nouvelles & magnifiques venaient d'être terminées. Un très-grand luxe fut étalé dans cette

(1) Voir les deux harangues prononcées en cette occasion, t. I, p. 24 des *Négociations entre la France & l'Autriche*, par M. Le Glay, Paris, 1845, in-4°.

(2) Le Glay, *Négociations*, t. I, p. 32.

réception. La reine donna l'ordre à ses officiers de rapporter à Blois la nombreuse vaisselle d'argent restée à son château de Nantes, de la remettre à neuf & d'y faire graver ses armes (1). Le détail de toutes les cérémonies qui eurent lieu dans cette circonstance est parvenu jusqu'à nous & a été plusieurs fois reproduit (2); je dirai seulement que la reine-duchesse, assise sur un véritable trône, reçut à part l'archiduchesse d'Autriche; elle ne fit que deux pas en avant, puis l'embrassa. On voulut que la petite Claude, entrée depuis deux mois dans sa troisième année, fût aussi de la cérémonie; mais, en présence de la princesse autrichienne, elle se mit à crier si fort, qu'il fut impossible de lui dire le *Dieu Gard* (le bonjour) & de lui rendre aucun honneur. Madame de Tournon, sa gouvernante, n'eut que le temps de la remporter dans sa chambre (3).

Pendant plusieurs années, Louis XII resta

(1) Voir Appendices, n° 2, *Extraits des Comptes*, § II. *Vaisselle d'or & d'argent*, année 1501.

(2) Godefroy, *Cérémonial français*, &c., in-f°, t. II, p. 713. — De la Sauffaye, *Hist. du château de Blois*, &c., 1840, in-4°, p. 70; édition in-18, p. 142.

(3) Godefroy, *Cérémonial français*, &c., t. I, p. 713. — De la Sauffaye, *Hist. de Blois*, &c., p. 147.

dans les mêmes dispositions à l'égard de la maison d'Autriche, puisque par lettres du 22 septembre 1504, il accorde à Charles, duc de Luxembourg, la jouissance d'une aide sur l'Artois en faveur de son mariage avec Claude de France (1). Ce fut au commencement de l'année 1506, après cette grave maladie qui mit ses jours en danger, que Louis XII changea d'opinion & céda aux instantes prières de son conseiller favori, Georges d'Amboise. Cet habile ministre lui fit comprendre tous les dangers d'une alliance avec l'Autriche, & devint l'interprète du vœu formé non-seulement par toute la France, mais encore par la Bretagne, de voir unir la princesse Claude avec François d'Angoulême, héritier du trône. Louis XII n'eut aucune peine à se laisser persuader; il s'empressa de signer une ordonnance par laquelle il déclarait vouloir que les fiançailles eussent lieu incontinent, *pour le bien, sureté & entretenement de la chose publique de son royaume*; nonobstant le mariage antérieurement accordé avec Charles, duc de Luxembourg (2).

(1) Le Glay, *Négociations*, &c., t. I, p. 75.

(2) *Déclaration du roi*, Mss. de Colbert, in-f^o, t. I.

Il fit plus encore : il assembla secrètement les principaux capitaines de sa garde, & leur fit prêter serment sur l'Évangile & la Croix de servir Madame Claude & le duc de Valois, d'empêcher, s'il mourait sans hoirs mâles, que la petite princesse ne fût transportée hors du royaume. Stuart d'Aubigny jura sur le *dannement de son âme & sur la part qu'il prétend avoir en paradis*, d'employer à l'exécution de cette promesse sa personne & les cent archers écossois, jusqu'à la mort inclusivement. Son lieutenant Jean Stuart, le capitaine des Cent-Suisses, Guillaume de la Marck, seigneur de Montbazon, & son lieutenant, souscrivirent la même promesse (1).

Avec la secrète pensée de pouvoir opposer aux réclamations de la reine un vœu exprimé par la nation, Louis XII s'était empressé de recevoir en audience solennelle les députés des trois États. Des historiens prétendent que la scène qui va suivre fut préparée entre le roi &

Bibl. Impériale. — Citée par Jacob (P. Lacroix), t. III, p. 70, *Histoire du XVI^e siècle en France*.

(1) Bibliothèque Impériale, Ms. Dupuy, n^o 84. Cité par le bibliophile Jacob, *Hist. du XVI^e siècle en France*, &c., t. III, p. 110.

les gens de son conseil. Cela est possible ; en tout cas, elle prouve de la part des inventeurs une très-grande habileté. La voici telle qu'elle se passa : « Le jeudy quatorziesme de may, « l'an quinze cent six, le roy de France estant « au Plessis-lèz-Tours assis en une grande salle, « en siège royal, à droite d'un`costé de Monsieur le *légal d'Amboise*, du *cardinal de Narbonne*, du chancelier & grant quantité d'archevêques & évêques : & de l'autre costé de Monsieur le duc de Valois , & de tous les princes du sang, & autres seigneurs & barons dudit royaume en grand nombre, aussi du premier président de la cour de Parlement, & plusieurs conseillers, donna audience publique aux députés des Etats du royaume, lors illec assemblez, les quels, par la bouche d'un docteur de Paris nommé maistre *Thomas Brico*, firent remonstrer au dict seigneur roy en langage françois, comment ils estoient venuz vers lui en toute humilité & reverence pour luy dire aucunes choses concernant grandement le bien de sa personne, l'utilité & prouffit de son royaume & de toute la chretienneté, assavoir qu'au mois d'avril, en l'an passé, il avoit esté moult grievement

« malade, dont tout ceux de son royaume
« avoient esté en grant soucy, craindant de le
« perdre, cognoissant les grans biens qu'il avoit
« fait en plusieurs choses singulières, assavoir
« pour la première qu'il avoit maintenu son
« royaume & son peuple en si bonne paix que
« par le passé n'avoit esté en plus grande tran-
« quilité; & tellement qu'ils sçavoient que les
« poulles portoient le bacinet sur la teste, en
« façon qu'il n'y avoit si hardi de rien prendre
« sans payer; aussy qu'il avoit quitté sur son
« peuple le quart des tailles; secondement qu'il
« avoit reformé la justice de son royaume &
« mis bons juges partout & mesmement à la
« cour de Parlement à Paris; & pour ces causes
« & autres qui seroient longues à reciter, il de-
« voit estre appelé *Le Roy Loys Douziesme Pere*
« *du Peuple*; & après le dit *Brico* & tous ceux
« desdits Etats se mirent à genoux; & dit
« iceluy *Brico*: Sire, nous sommes icy venus
« sous vostre bon plaisir pour vous faire une
« requeste, pour le général bien de vostre
« royaume, qui est telle que vos très humbles
« sujets vous supplient qu'il vous plaise de
« donner *Madame vostre fille unique en ma-*
« *riage* à *Monsieur François* icy present, qui

« est tout françois, difans oultre plusieurs belles
« parolles qui esmeurent le roy & les assistans
« à pleurer (1). »

Après une telle requête, le roi ne pouvait pas agir autrement qu'il le fit. Il prit l'avis de son conseil, qui fut unanime en ce point, & peu de jours après le chancelier de France de Ganay répondit aux députés des trois Etats, que le roi, sur leur demande, s'engageait à faire le plus tôt possible le mariage de sa fille Claude avec François d'Angoulême, héritier de sa couronne. Louis XII resta inébranlable dans la résolution qu'il avait prise : en vain l'archiduc Philippe-le-Beau, informé de ce qui

(1) Récit de ce qui s'est passé lors de la remontrance faite au roi Louis XII par les Etats du royaume, pour l'engager à consentir au mariage de Madame Claude de France avec Monseigneur François, duc de Valois, t. I, p. 43, des *Lettres du roy Louis XII & du cardinal Georges d'Amboise*, &c, Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12. — Voyez aussi, sur le même sujet, une pièce publiée en 1507; *La Proposition & harangue translatée de latin en françois, par messire Claude de Seyssel conseiller & ambassadeur du roy très-chrétien, Loys, douzième de ce nom, au roy d'Angleterre, Henry septiesme de ce nom, pour le mariage de Madame Claude de France, avecques Monsieur le duc de Valois*, in-4°, goth.

venait de se passer au Plessis par son ambassadeur (1), adressa-t-il au roi des observations, lui rappelant les engagements qu'il avait pris, Louis XII n'en tint nul compte.

Il eut à soutenir des luttes pénibles pour lui avec la Bretonne, qui, toujours entêtée de l'alliance de sa fille avec la maison d'Autriche, ne cessait de l'importuner afin qu'il exécutât le traité de 1501. Il refusa d'abord en plaisantant, & dit à la reine, dans ce langage familier dont il aimait à se servir, qu'il avait résolu de *n'allier ses souris qu'aux rats de son grenier*. Anne de Bretagne répondit avec impatience : « Il sembleroit à
« vous ouïr que toutes les mères eussent conf-
« piré d'être mauvaises à leurs filles. » Louis XII tint bon & reprit dans un langage plus sévère, mais toujours figuré : « Estimez-vous qu'il n'y
« ait point de différence que votre fille com-
« mande à la Petite-Bretagne, sous l'autorité
« des rois de France, ou qu'étant femme d'un
« très-puissant roi, elle jouisse avec lui des
« commodités d'un très-noble & très-florissant
« royaume ? Voulez-vous préférer le bât d'un
« âne à la selle d'un cheval ? »

(1) Le Glay, *Négociations*, t. I, p. 136.

Loin de se rendre à de si bonnes raisons, Anne de Bretagne insistait toujours & même avec une grande vivacité; ce fut alors que Louis XII, sans se fâcher, lui raconta l'apologue *de la biche à laquelle Dieu avait donné des cornes; mais il fut contraint de les lui ôter parce qu'elle voulait s'en servir contre le cerf* (1).

Le jour de l'Ascension de l'année 1506, dans la grande salle du château de Pleffis-lès-Tours, eut lieu la cérémonie des fiançailles de Claude de France avec François d'Angoulême. Le jeune prince avait douze ans, Claude n'en n'avait pas encore fix (2).

En vain l'archiduc envoya-t-il à la France une consultation rédigée en latin par cinq jurisconsultes flamands, dans laquelle on demandait si le roi & la reine n'avaient pas été parjures en manquant à la convention du mois d'août 1501; c'était revenir sur un fait accompli (3).

Dans la dépêche que l'envoyé de l'archiduc à la cour de France adressait à son maître, pour

(1) Duhaillan, *Hist. de France*, t. II, p. 228. Cité par le bibliophile Jacob, *Histoire du XVI^e siècle en France*, &c., t. III, p. 128.

(2) *Chroniques de Jean d'Auton*, t. III, p. 153.

(3) Le Glay, *Négociations*, t. I. p. 195.

lui annoncer que la cérémonie des fiançailles avait eu lieu, il disait que la reine était bien déplaissante de ce qui venait de se passer (1). Effectivement Anne de Bretagne ne put jamais se résigner à cet égard ; elle n'en parlait plus, mais elle espérait toujours que des événements imprévus y viendraient mettre obstacle. Ce fut seulement deux mois après sa mort, le 18 mars 1514, que cette union si convenable fut enfin consommée.

On ne saurait trop savoir gré à Louis XII de cette résistance à la volonté persistante de la reine-duchesse. Que serait devenue la France, si le mariage projeté de la princesse Claude avec Charles de Luxembourg s'était effectué ; si ce prince avait joint la Bretagne aux immenses états qu'il a réunis sous son sceptre quand il fut devenu l'empereur *Charles-Quint* (2) ?

(1) Le Glay, t. I, p. 142.

(2) Henri Martin, *Hist. de France*, t. VII, p. 357.



TABLE

DES MATIERES DU TOME PREMIER.

	Pag.
AVERTISSEMENT.	v
INTRODUCTION.	
§ I. — <i>Rapports de la France avec la Bretagne jusqu'à la fin du règne de Louis XI</i>	1
§ II. — <i>Louis XI & le duc François II</i>	9
§ III. — <i>Anne de Beaujeu & François II</i>	24
§ IV. — <i>Les Pensionnaires de Bretagne</i>	51

VIE D'ANNE DE BRETAGNE, LIVRE PREMIER.

- Chap. I. — *Naissance d'Anne de Bretagne: son éducation. — Les prétendants à sa main. — Son mariage par procureurs avec Maximilien d'Autriche, roi des Romains. — Siège de Rennes par Charles VIII, roi de France. — Prise de cette ville par les Français. — Négociations de mariage entre Anne de Bretagne & Charles VIII.* 59
- Chap. II. — *Contrat de mariage d'Anne de Bretagne. — Célébration des épousailles au château de Langeais. — La robe de nocces d'Anne de Bretagne. — Son entrée solennelle dans plusieurs villes, principalement à Paris, à St-Denis, pour son sacre. — Son établissement à la cour, au château d'Amboise. — Ameublement de ce château en 1491.* . . . 82
- Chap. III. — *Charles VIII. — Son portrait physique & moral. — Expédition d'Italie, audace & bravoure que Charles VIII y déploie. — Amour, déférence & sollicitude d'Anne de Bretagne pour ce prince.* 95
- Chap. IV. — *Naissance du dauphin Charles-Orland; cérémonie de son baptême. — Anne de Bretagne à Lyon, pendant l'expédition d'Italie. — Mort du dauphin. — Naissance & mort prématurée des autres enfants d'Anne de Bretagne & de Charles VIII; leur tombeau dans la cathédrale*

de Tours. — Mort subite de Charles VIII; douleur de la reine. — Soins qu'elle apporte à son deuil & à la célébration des funérailles du roi défunt. . . . 113

LIVRE DEUXIEME.

Chap. I. — *Anne de Bretagne après la mort de Charles VIII. — Elle écrit à ses parents, à ses conseillers. — Vient habiter Paris à son hôtel d'Etampes. — Ses entrevues avec le nouveau roi Louis XII. — Ne retourne en Bretagne que quatre mois après la mort de Charles VIII. — Elle organise sa maison. — Sa garde bretonne. . . .* 145

Chap. II. — *Louis XII & sa première femme Jeanne de France; obtient de divorcer avec elle, en donnant le duché de Valentinois & une de ses parentes à César Borgia. — Caractère de ce prince. — Contrat de mariage d'Anne de Bretagne & de Louis XII. — Conditions imposées par ce contrat religieusement observées.* 158

Chap. III. — *Célébration du mariage d'Anne de Bretagne & de Louis XII. — Ascendant que cette princesse prend sur son mari. — Citations sur quelques-unes de ses lettres. — Sa répugnance pour les guerres d'Italie. — Lettres inédites de Louis XII à Ferdinand. — Projet de croisade. — Le vaisseau Marie-la-Cordelière* 174

Chap. IV. — *Les enfants d'Anne de Bretagne & de Louis XII.* — Soins que la reine prend de leur santé. — Sa lettre à la gouvernante de sa fille aînée. — Maladies de Louis XII; dangers qu'il court; regrets qu'il inspire. — Mort subite de son amie de cœur, la dame Spinola. — Soins que la reine prodigue à Louis XII. — Ses prières, son vœu à Notre-Dame de Fol-Coat. — Voyage qu'elle fait en Bretagne en 1505. — Le Maréchal de Gié, sa disgrâce & son procès; joué par les confrères de la Basoche. — Amour d'Anne de Bretagne pour son pays. — Mariage projeté de sa fille Claude avec Charles, fils de Philippe-le-Beau, puis avec François d'Angoulême. — Opposition d'Anne de Bretagne. — Fermeté de Louis XII, proclamé par les Etats-Généraux le PERE DU PEUPLE. 192



Ball.
rad.

20

393

A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS
NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON
OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW.

OCT '75 H

4501167
CANCELLED
JUL

WIDENER
BOOK DUE
JAN 20 1982
FEB 4 1982
7360224

Fr 1180.10

Vie de la reine Anne de Bretagne,

Widener Library

003287237



3 2044 087 863 957